

LA REINE MARGOT
(1847)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

La reine Margot
drame en cinq actes, en treize tableaux

Théâtre-Historique. – 20 février 1847.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-91-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un carrefour de Paris. À droite, l'hôtellerie de La Hurière, avec chambres praticables au rez-de-chaussée et au premier étage. À gauche, l'hôtel de l'amiral Coligny, avec un balcon praticable. Au fond, la demeure de de Mouy ; de chaque côté de cette habitation, une rue faisant face au public et se perdant au lointain.

Scène première

La Hurière, Maurevel.

LA HURIÈRE, sur sa porte, apercevant Maurevel,
qui entre par le premier plan à gauche

Ah ! venez donc ici, seigneur de Maurevel ; venez donc !

MAUREVEL

Me voici !

LA HURIÈRE

Vous savez qui est là, en face ?

MAUREVEL

Chez l'amiral ?

LA HURIÈRE

Oui, chez l'amiral... Le roi Charles IX !

MAUREVEL

Eh bien ?

LA HURIÈRE

Que vient-il faire chez cet antechrist ?

MAUREVEL

Pardieu ! lui donner le baiser de Judas... Il est important qu'il ne se doute de rien... C'est le dieu de ces damnés huguenots, et il dispose aujourd'hui de dix mille épées, peut-être.

LA HURIÈRE

Alors, rien n'est changé malgré cette visite ?

MAUREVEL

Rien.

LA HURIÈRE

C'est toujours pour ce soir ?

Sans faute !
 MAUREVEL

À quelle heure ?
 LA HURIÈRE

On ne sait pas encore ; mais un signal nous sera donné.
 MAUREVEL

Quel sera ce signal ?
 LA HURIÈRE

La cloche de Saint-Germain-l' Auxerrois sonnant le tocsin.
 MAUREVEL

Le signe de ralliement ?
 LA HURIÈRE

La croix de Lorraine.
 MAUREVEL

Et le mot de passe ?
 LA HURIÈRE

Guise et Calais.
 MAUREVEL

C'est bien ; on se tiendra prêt pour la fête.
 LA HURIÈRE

Silence !... voici un voyageur qui nous arrive...
 MAUREVEL

Passez par ici !...
 LA HURIÈRE

Adieu.
 MAUREVEL

(La Hurière lui fait traverser la maison ; on voit
 Maurevel sortir par une porte qui donne sur l'autre rue.)

Scène II

La Hurière, Coconnas, à cheval ; puis la Môle, à cheval aussi.

COCONNAS, les yeux fixés sur l'enseigne, qui représente une
 poularde rôtie, et qui porte pour légende : *À la belle Étoile*

Mordi ! voilà une auberge qui s'annonce bien, et l'hôte doit
 être, sur ma parole, un ingénieux compère... D'ailleurs, elle est

située aux environs du Louvre, et cela me va.

LA MÔLE, arrivant à cheval par une autre rue

Voilà, sur mon âme, une belle enseigne ; puis l'hôtellerie est voisine du Louvre, et ce me sera une commodité.

COCONNAS, à la Môle

Mordi ! monsieur, je crois que vous avez la même sympathie que moi pour cette auberge... Je m'en félicite, car c'est flatteur pour Ma Seigneurie... Êtes-vous décidé ?

LA MÔLE

Vous le voyez, monsieur... pas encore, je me consulte.

COCONNAS

Pas encore ? La maison est flatteuse pourtant !

LA MÔLE

Oui, sans doute, voilà une friande peinture ; mais c'est justement ce qui me fait douter de la réalité. Paris est plein de pipeurs, m'a-t-on dit, et l'on pipe aussi bien avec une enseigne qu'avec autre chose.

COCONNAS

Oh ! cela m'est bien indifférent, à moi, et je me moque de la piperie !... Si l'hôte me fournit une volaille moins bien rôtie que celle de son enseigne, je le mets à la broche lui-même... et je ne le quitte pas qu'il ne soit convenablement rissolé. Voilà donc qui doit vous rassurer, monsieur. (Il met pied à terre.) Entrons !

LA MÔLE, mettant pied à terre à son tour

Vous achevez de me décider, monsieur... Monsieur, montrez-moi le chemin, je vous prie !

COCONNAS

Ah ! sur mon âme, je n'en ferai rien ; car je suis votre humble serviteur, le comte Annibal de Coconnas.

LA MÔLE

Et moi, monsieur, votre tout dévoué, le comte Joseph de Lérac de la Môle... tout à votre service.

COCONNAS

En ce cas, monsieur, prenons-nous par le bras, et entrons ensemble... Dites donc, monsieur l'hôte de la *Belle Étoile*, mon-

sieur le manant, monsieur le drôle !

LA HURIÈRE

Ah ! pardon, monsieur, je ne vous avais pas vu.

COCONNAS

Il fallait nous voir, c'est votre état...

LA HURIÈRE

Eh bien, que désirez-vous, messieurs ?

COCONNAS, à la Môle

C'est déjà mieux, n'est-ce pas ?... Eh bien, nous désirons, attirés que nous sommes par votre enseigne, trouver à souper et à coucher dans votre hôtellerie.

LA HURIÈRE

Messieurs, je suis au désespoir : il n'y a qu'une chambre dans l'hôtel... et je crains que cela ne vous convienne pas.

LA MÔLE

Ah ! ma foi, tant mieux ! nous irons ailleurs.

COCONNAS

Non pas... Faites à votre guise, monsieur de la Môle ; mais je reste, moi... Mon cheval est harassé... et je prends la chambre, puisque vous n'en voulez pas... D'ailleurs, on m'a positivement indiqué cet hôtel.

LA HURIÈRE

Ah ! ceci est autre chose ; si vous n'êtes qu'un seul, je ne puis vous loger du tout.

COCONNAS

Mordi ! voilà sur, mon âme, un plaisant animal !... Tout à l'heure, nous étions trop de deux ; maintenant, nous ne sommes pas assez d'un... Voyons, tu ne veux donc pas nous loger, drôle ?

LA HURIÈRE

Ma foi, puisque vous le prenez sur ce ton, je vous dirai franchement que j'aimerais mieux ne pas avoir cet honneur.

LA MÔLE

Et pourquoi ?

LA HURIÈRE

J'ai mes raisons.

COCONNAS

Ne vous semble-t-il pas que nous allons massacrer ce gaillard-là ?

LA MÔLE

Mais c'est faisable !

LA HURIÈRE, goguenardant

On voit que ces messieurs arrivent de province.

COCONNAS

Et pourquoi cela ?

LA HURIÈRE

Parce qu'à Paris la mode est passée de massacrer les aubergistes qui refusent de louer leurs chambres... Ce sont les grands seigneurs qu'on massacre, et non les bourgeois... témoin M. l'amiral, qui a reçu hier une si fameuse arquebusade... et, si vous criez trop fort, je vais appeler les voisins, et vous serez roués de coups... traitement tout à fait indigne de deux gentilshommes.

COCONNAS

Mais le drôle se moque de nous, ce me semble !

LA HURIÈRE, tranquillement

Grégoire, mon arquebuse...

COCONNAS, tirant son épée

Corbœuf ! mais échauffez-vous donc, monsieur de la Môle.

LA MÔLE

Non pas ; car, tandis que nous nous échaufferons, le souper refroidira... Mon ami, combien louez-vous ordinairement votre chambre ?

LA HURIÈRE

Un demi-écu par jour.

LA MÔLE

Voici huit écus pour huit jours ; avez-vous encore quelque chose à dire ?

LA HURIÈRE

Ma foi, non, et avec ces manières-là !... Entrez, messieurs, entrez ! (La Môle passe le premier, Coconnas le suit.)

COCONNAS

N'importe ! j'ai bien de la peine à remettre mon épée au fourreau avant de m'assurer qu'elle pique aussi bien que les lardoires de ce drôle-là.

LA MÔLE

Patience, mon cher compagnon ! toutes les auberges sont pleines de gentilshommes attirés à Paris par les fêtes du mariage et par la prochaine guerre de Flandre... Nous ne trouverions peut-être pas même une chambre ailleurs.

COCONNAS

Mordi ! comme vous avez le sang froid, monsieur de la Môle ! Mais que le coquin prenne garde à lui !... si sa cuisine est mauvaise... si son lit est dur... si son vin n'a pas trois ans de bouteille... si son valet n'est pas souple comme un jonc... il aura affaire à moi !

LA HURIÈRE, repassant un grand couteau

Là, là, mon gentilhomme, calmez-vous... Vous êtes en pays de Cocagne... (À part.) C'est quelque huguenot... Les traîtres sont si insolents depuis le mariage de leur Béarnais avec mademoiselle Margot... (Souriant.) Ce serait drôle qu'il me fût tombé aujourd'hui, jour de la Saint-Barthélemy, justement deux huguenots...

COCONNAS

Çà, monsieur le comte, dites-moi, tandis qu'on nous prépare notre chambre, est-ce que vous trouvez Paris une ville gaie, vous ?

LA MÔLE

Ma foi, non... Il me semble n'y avoir vu que des visages effarouchés et rébarbatifs ; peut-être aussi les Parisiens ont-ils peur de l'orage... Voyez comme le ciel est noir, et comme l'air est lourd.

COCONNAS

Vous cherchez le Louvre, n'est-ce pas, d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire ?

LA MÔLE

Oui.

COCONNAS

Eh bien, si vous voulez, en attendant le souper, nous le chercherons ensemble.

LA MÔLE

Nous pourrions souper auparavant ?

COCONNAS

Pas moi... Mes ordres sont précis : être à Paris le dimanche 24 août, et me rendre immédiatement au Louvre.

LA MÔLE

Allons, soit... Il est bon, dit Plutarque, d'exercer son âme à la douleur, et son estomac à la faim, *ton dé gastera...*

COCONNAS

Vous savez le grec ?

LA MÔLE

Ma foi, oui ; mon précepteur me l'a appris.

COCONNAS

Mordi ! comte, votre fortune est assurée... Vous ferez des vers avec le roi Charles IX, et vous parlerez grec avec la reine Marguerite.

LA MÔLE

Sans compter que je pourrai encore parler gascon avec le roi de Navarre... Venez-vous ?

COCONNAS

Me voilà !... (À La Hurière.) Arrive ici, maître... Comment t'appelles-tu ?

LA HURIÈRE

La Hurière !...

COCONNAS

Eh bien, maître La Hurière, indique-nous le plus court chemin pour nous rendre au Louvre.

LA HURIÈRE

Oh ! mon Dieu, c'est bien facile : vous suivez la rue jusqu'à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois ; arrivés à l'église, vous prenez à droite, et vous êtes en face du Louvre.

LA MÔLE

Merci !

Scène III

La Hurière, seul.

Hum !... voilà deux gentilshommes qui m'ont bien l'air de deux affreux parpaillots... Je les recommanderai à M. de Maurevel... ou plutôt, puisqu'ils sont ici... eh bien, je ferai mon affaire moi-même.

Scène IV

La Hurière, M. de Nancey, le roi,
l'amiral, le bras en écharpe ; puis de Mouy,
suite, pages, gentilshommes de l'amiral, peuple, etc.

La porte de l'amiral s'ouvre.

M. DE NANCEY

La litière du roi !

LA HURIÈRE

Ah ! le roi Charles IX... Il sort de chez l'amiral... Ô grand roi, va !... Dieu te donne la prudence du basilic et la force du lion !

LE ROI, appuyé à l'épaule de l'amiral

Soyez tranquille, mon père... Que diable ! quand je donne ma sœur Margot à mon cousin Henri, je la donne à tous les huguenots du royaume... Les huguenots sont donc tous mes frères, maintenant.

L'AMIRAL

Ah ! sire, je ne doute pas de vos intentions ; mais la reine Catherine...

LE ROI

Coligny, je ne dis cela qu'à toi, mais je te le dis, ma mère est une brouillonne... Avec elle, il n'y a pas de paix possible... Ces catholiques italiens n'entendent à rien qu'à exterminer... Moi, tout au contraire, non-seulement je veux pacifier, mais encore je veux donner la puissance à ceux de la religion... Les autres sont

trop dissolus, mon père... En vérité, ils me scandalisent par leurs amours et par leurs dérèglements... Tiens, veux-tu que je te parle avec franchise, je me défie de tout ce qui m'entoure, excepté de toi et de mon beau-frère de Navarre... de ce bon Henriot, ton élève... Je ne dis pas ton fils... c'est moi qui suis ton fils ; et je ne veux pas que tu en aies un autre que moi.

(Entre la litière dans laquelle Catherine est cachée.)

L'AMIRAL

Cependant, sire, vous avez autour de vous de braves capitaines, des conseillers prudents.

LE ROI

Non, Dieu me pardonne, vois-tu, il n'y a que toi, mon père, il n'y a que toi qui sois brave comme Julius César, et sage comme Plato... Aussi, au moment d'avoir la guerre dans les Flandres, je ne sais vraiment comment faire : te garder ici comme conseiller, ou t'envoyer là-bas comme général... Si tu me conseilles, qui commandera ?... Si tu commandes, qui me conseillera ?

L'AMIRAL

Sire, il faut vaincre d'abord ; puis le conseil viendra après la victoire.

LE ROI

C'est ton avis, mon père ?... Eh bien, il sera fait selon ton avis... Demain, tu partiras pour les Flandres, et moi, je partirai pour Amboise.

L'AMIRAL

Votre Majesté quitte Paris ?

LE ROI

Oui, je suis fatigué de tout ce bruit et de toutes ces fêtes... Je ne suis pas un homme d'action, moi... je suis un rêveur... Je n'étais pas né pour être roi, j'étais né pour être poète. Ce titre de poète est le seul que j'ambitionne... Aussi, j'ai déjà écrit à Ronsard de venir me rejoindre à Amboise, et, là, tous deux, loin du bruit, du monde, loin des méchants, sous nos grands bois, au bord de la rivière, au murmure des ruisseaux, nous parlerons des

choses de Dieu, seule compensation qu'il y ait, dans ce monde, aux choses des hommes...

COLIGNY

Sire, je ne puis qu'applaudir à une pareille résolution ; mais Votre Majesté veut-elle permettre que je la sollicite, avant son départ, d'accomplir un acte de justice et, en même temps, de politique ?

LE ROI

Dis, mon père, dis !...

COLIGNY

Un acte qui donnera un nouveau gage à ceux de la religion réformée.

LE ROI

Parle... ou plutôt veux-tu mes pleins pouvoirs pour accomplir cet acte ?

COLIGNY

Non, sire, l'exemple sera plus grand, venant de vous.

LE ROI

Alors, dis-moi ce qu'il y a à faire.

COLIGNY, faisant signe à un jeune homme
qui quitte la foule et qui s'avance

Permettez-moi, sire, de vous présenter M. de Mouy de Saint-Phale.

DE MOUY, un genou en terre

Sire, justice !

LE ROI

Ah ! vous êtes le fils du capitaine de Mouy ?

DE MOUY

Oui, sire.

LE ROI

Lequel a été traîtreusement tué par François Louviers de Mau-revel ?

DE MOUY

Oui, sire.

LE ROI

Relevez-vous, monsieur de Mouy ; justice sera faite !

(Le roi lui donne sa main à baiser.)

DE MOUY

Oh ! sire !...

LES ASSISTANTS

Vive le roi !

COLIGNY

Les entendez-vous, sire !...

LE ROI

Merci, braves gens, merci... Mais ce n'est pas : « Vive le roi ! » qu'il faut crier, c'est « Vive l'amiral ! »

QUELQUES VOIX

Vive l'amiral !

LE ROI

Adieu, mon père ; à partir de ce moment, nous appartenons l'un à l'autre, corps et âme... (Il l'embrasse.) Adieu !

COLIGNY, voulant conduire le roi à sa litière

Sire, permettez...

LE ROI

Non pas...

COLIGNY

Sire...

LE ROI

Je le veux !

(Le roi monte dans la litière. Au moment où la litière tourne devant le public, on voit Catherine au fond, attentive.)

LE ROI, bas, à sa mère

Êtes-vous contente de moi, ma mère, et ai-je bien joué mon petit rôle ?

CATHERINE

Oui, mon fils !

(Les pages, les gardes, le peuple sortent avec de grandes acclamations.)

Scène V

L'amiral, de Mouy, La Hurière, chez lui.

COLIGNY, congédiant ses gentilshommes

Eh bien, de Mouy, tu es satisfait, je l'espère ?

DE MOUY

Oui ; il me semble de bonne foi.

COLIGNY

Oh ! je te réponds de lui comme de moi-même.

DE MOUY

En tout cas, mon père, maintenant que nous pouvons habiter Paris en toute tranquillité, s'il ne me fait pas justice de l'assassin, je me la ferai, moi... À présent, un seul mot sur une autre chose, qui, pour me toucher de moins près, n'en est pas moins importante.

COLIGNY

Dis.

DE MOUY

Vous persistez à nous présenter Henri pour le roi de Navarre ?

COLIGNY

C'est à lui que ce trône appartient de droit.

DE MOUY

Sans doute ; mais en est-il digne ?

COLIGNY

Henri est digne de tous les trônes, de Mouy.

DE MOUY

Je puis donc m'attacher à lui ?

COLIGNY

Comme le lierre au chêne.

DE MOUY

Mais, vous le savez, mon attachement, à moi, c'est le dévouement le plus absolu.

COLIGNY

Dévoue-toi franchement et entièrement alors ; car, en te dévouant à Henri, tu te dévoues non-seulement à un homme, mais

à une cause ; et cette cause, c'est celle du Seigneur !

DE MOUY

C'est donc, à votre avis, le chef qui peut faire les huguenots forts et libres, la religion réformée grande et forte.

COLIGNY

C'est le roi qui peut faire, du royaume qu'il gouvernera, le premier royaume du monde.

DE MOUY

C'est dit, mon père. À partir d'aujourd'hui, il disposera de moi comme vous en auriez disposé vous-même. Adieu !

COLIGNY

Bon et excellent jeune homme !

(Il le suit des yeux et rentre.)

Scène VI

La Hurière, Coconnas, arrivant par la rue.

LA HURIÈRE

Comme ils complotent, ces huguenots ! car je suis sûr qu'ils complotent ; heureusement qu'on ne les laissera pas aller, car ils iraient loin ; mais il est temps de les arrêter. Vous avez raison, monsieur de Maurevel, il est temps !

COCONNAS, lui frappant sur l'épaule

Eh bien, l'ami, ce souper ?

LA HURIÈRE, négligemment

Ah ! parbleu ! je vous avais oublié, mon gentilhomme !

COCONNAS

Comment, tu m'avais oublié ? Et tu l'avoues, drôle !

LA HURIÈRE

Ma foi, quand vous saurez pour qui !...

COCONNAS

Et pour qui ?...

LA HURIÈRE

C'est pour Sa Majesté Charles IX, qui vient de passer là !

COCONNAS

Le roi ? Mordi ! je suis fâché de ne pas l'avoir vu. Le roi a

passé là, dans la rue ?

LA HURIÈRE

Oui, sortant de chez l'amiral !

COCONNAS, rentrant

Quoi ! le roi a été visiter ce païen ?

LA HURIÈRE, bas

Bon ! celui-ci est des nôtres... (Haut.) Grégoire, servez vite monsieur... Servez !... servez !

COCONNAS

Allons, il paraît qu'il s'humanise... Qu'est-ce que c'est que cela ?

LA HURIÈRE

Une omelette au lard... C'était pour ne pas faire attendre Votre Seigneurie.

COCONNAS

Bravo !

(Il se met à table.)

LA MÔLE, entrant par l'autre porte

Comte, non-seulement Plutarque dit, dans un endroit, qu'il faut endurcir son âme à la douleur et son estomac à la faim, mais il dit encore, dans un autre, qu'il faut que celui qui a partagé avec celui qui n'a pas... Pour l'amour de Plutarque, voulez-vous partager votre omelette avec moi, comte ?

COCONNAS

Vous n'avez donc pas soupé chez le roi de Navarre, comme vous y comptiez ?

(Il lui offre un siège.)

LA HURIÈRE

Ah ! il paraît que celui-là est un huguenot.

LA MÔLE, à table

Non ; le roi de Navarre n'était pas au Louvre ; mais, en échange...

COCONNAS

Eh bien, en échange... ?

LA MÔLE

Oh ! comte, l'adorable vision que j'ai eue !

COCONNAS

Une vision ?

LA MÔLE

Imaginez-vous que, par la protection d'un jeune capitaine de la religion réformée, j'avais été introduit jusque dans la grande galerie, où, à mon profond étonnement, il n'y avait personne... Là, mon introducteur m'avait laissé seul pour s'informer... quand tout à coup une porte s'ouvre, et je me trouve en face d'une femme si noble, si gracieuse, si resplendissante, que je crus d'abord que c'était l'ombre de la belle Diane de Poitiers, qui revient, dit-on, au Louvre.

COCONNAS

Et c'était... ?

LA MÔLE

C'était tout simplement le corps de madame Marguerite, reine de Navarre.

COCONNAS

Ma foi, vous n'êtes pas malheureux... J'aime mieux les corps que les ombres.

LA MÔLE

Vous avez raison !

COCONNAS

Et qu'avez-vous dit à cette belle reine ?

LA MÔLE

Pas un mot. J'étais en extase... J'ai tiré la lettre dont j'étais porteur, je la lui ai remise, et, avec la plus jolie main du monde, avec les doigts les plus effilés que j'aie jamais vus, toute tiède encore de la chaleur de ma poitrine, elle l'a glissée dans son corset de satin.

COCONNAS

Oh ! oh ! comme vous dites vivement les choses, compagnon !

LA MÔLE

Je les dis comme je les sens... Et vous, êtes-vous parvenu à

vos fins ?

COCONNAS

Mordi ! tout le monde n'est pas favorisé comme vous des dieux ou des déesses... J'ai tout bonnement rencontré un Allemand... fort aimable pour un Allemand, il n'y a rien à dire ! lequel, reconnaissant en moi un bon catholique, m'a conduit près de M. de Guise, à qui j'avais affaire. (À la Hurière, qui s'est avancé.) Eh bien, que fais-tu là ?... tu nous écoutes ?

LA HURIÈRE, la main à son bonnet

Oui, messieurs, je vous écoute... mais pour vous servir... À quoi puis-je vous être bon, mes gentilshommes ?

COCONNAS

Ah ! ah ! ce nom de Guise est magique, à ce qu'il paraît ; car, d'insolent que tu étais, te voilà devenu obséquieux... Crois-tu que mon bras soit moins lourd que celui de M. de Guise, qui a le privilège de te rendre si poli ?

LA HURIÈRE

Non, monsieur le comte, mais il est moins long ; d'ailleurs, il faut vous dire que le grand Henri est notre idole, à nous autres Parisiens...

LA MÔLE

Quel Henri, s'il vous plaît ?

LA HURIÈRE

Je n'en connais qu'un.

LA MÔLE

Ah ! mais, moi, j'en connais plusieurs... Et il y en a un dont je vous invite particulièrement, mon ami, à ne pas dire de mal.

LA HURIÈRE

Lequel ?

LA MÔLE

Sa Majesté le roi Henri de Navarre !

LA HURIÈRE

Je ne le connais pas...

(Il fait un signe à Coconnas.)

LA MÔLE

Drôle !

(Il se lève.)

COCONNAS

Eh bien, que faites-vous ?

LA MÔLE

Je quitte la table, n'ayant plus faim...

COCONNAS

J'en suis vraiment fâché ; je comptais attendre dans votre honorable compagnie le moment de retourner au Louvre.

LA MÔLE

Vous retournez au Louvre ?

COCONNAS

Oui, monsieur.

LA MÔLE

Et moi aussi.

COCONNAS

À quelle heure ?

LA MÔLE

J'ai rendez-vous à minuit.

COCONNAS

Et moi aussi...

LA MÔLE

Ah çà ! mais savez-vous qu'il y a une étrange liaison entre nos deux destinées ? D'où vous venez, je viens ; où vous allez, je vais.

COCONNAS

En ce cas, écoutez : on ne peut plus manger quand on n'a plus faim ; mais on peut encore boire quand on n'a plus soif... Buwons donc jusqu'à minuit ! et nous irons au Louvre ensemble.

LA MÔLE

Je vous demande pardon ; mais je craindrais, en cédant à votre invitation, de ne pas porter au Louvre des idées aussi nettes que celles que l'on attend de moi... Mais avec qui cause donc notre hôte ?

(On voit La Hurière fort échauffé à parler dans la rue avec Maureval.)

COCONNAS

Il cause ; mais, le diable m'emporte ! il cause avec le même individu...

LA MÔLE

Comment, le même individu ?

COCONNAS

Oui, avec lequel il causait déjà quand nous sommes arrivés... l'homme au manteau amadou. Oh ! oh ! quel feu il met à la conversation !... Eh ! dites donc, maître La Hurière, est-ce que vous faites de la politique, par hasard ?

LA HURIÈRE, avec un geste terrible

Ah !... schelme !

COCONNAS, se levant et allant à lui

Qu'avez-vous donc, mon ami ? seriez-vous possédé ?

LA HURIÈRE, saisissant la main de Coconnas

Silence ! malheureux !... silence, sur votre vie !

COCONNAS

Oh ! oh !

LA HURIÈRE

Congédiez votre ami sans perdre un instant ; il faut que nous vous parlions, monsieur et moi.

MAUREVEL

Il le faut, entendez-vous ?

COCONNAS

Mordi ! il paraît que c'est sérieux ?

MAUREVEL

On ne peut plus sérieux.

LA MÔLE, de la maison

Eh bien, que décidez-vous ?

COCONNAS

Je pense que vous avez raison, et que mieux vaut que chacun de nous garde sa tête. (Il rentre.) Donc, un dernier verre de vin...
À votre fortune !

LA MÔLE

À la vôtre, monsieur !

COCONNAS

Vous vous retirez ?

LA MÔLE

Oui, je suis fatigué ; il est onze heures seulement, je n'ai rendez-vous au Louvre qu'à minuit, et je ne suis pas fâché de me jeter une heure sur mon lit... Maître La Hurière...

LA HURIÈRE

Monsieur le comte ?...

LA MÔLE

Conduisez-moi à ma chambre, je vous prie ; à minuit, vous me réveillerez... Je serai tout habillé, et, par conséquent, vite prêt.

COCONNAS

Bien ! c'est comme moi, je vais faire tous mes préparatifs. Maître La Hurière, donnez-moi du papier blanc et des ciseaux, que je découpe mon signe de reconnaissance.

LA HURIÈRE, bas

Mais, malheureux, vous avez donc juré... ? (Haut.) Grégoire, ce gentilhomme demande du papier blanc pour écrire, et des ciseaux pour tailler l'enveloppe ! Venez, monsieur de la Môle, venez.

(Il monte l'escalier, éclairant la Môle.)

COCONNAS, à part

Décidément, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

LA MÔLE, montant

Bonsoir, monsieur de Coconnas... et bonne chance au Louvre !

Scène VII

Maurevel, à la porte du fond ; Coconnas.

COCONNAS

Ah çà ! mais qu'ai-je donc fait ?

MAUREVEL

Ce que vous avez fait, monsieur ? Vous avez failli révéler tout

à l'heure un secret duquel dépend le sort du royaume... Voilà ce que vous avez fait. Par bonheur, Dieu a voulu que votre bouche fût fermée à temps par notre digne hôte... Un mot de plus, et vous êtes mort... Maintenant, nous sommes seuls, écoutez-moi.

COCONNAS

Un instant, monsieur. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me parler avec ce ton de commandement ?

MAUREVEL

Avez-vous, par hasard, entendu nommer le sire Louviers de Maurevel ?...

COCONNAS

Le meurtrier du capitaine de Mouy ?... Oui, sans doute.

MAUREVEL

Eh bien, c'est moi !

COCONNAS

Oh ! oh !

MAUREVEL

Écoutez-moi donc !

COCONNAS

Je le crois bien, mordi ! que je vous écoute.

MAUREVEL

Chut !... attendez !

(Il indique le bruit qui se fait au-dessus de sa tête.
En ce moment, la chambre du premier étage s'éclaire.
La Môle y entre avec La Hurière.)

COCONNAS

Ce n'est rien, c'est mon compagnon qui s'installe.

LA HURIÈRE, en haut

Voici votre chambre.

LA MÔLE, en haut

À merveille !... N'oubliez pas de m'éveiller à minuit.

LA HURIÈRE

Soyez tranquille !

MAUREVEL

Écoutez, l'heure sonne, écoutez.

(L'heure sonne, ils comptent.)

COCONNAS

Onze heures.

MAUREVEL

Bien ! La Hurière referme la porte... Il descend... Venez, maître, venez !

Scène VIII

Maurevel, Coconnas, La Hurière.

LA HURIÈRE

Nous voilà seuls... Asseyons-nous.

MAUREVEL

Tout est-il bien clos ?

LA HURIÈRE

Oui, et Grégoire fait sentinelle au dehors. Es-tu là, Grégoire ?

GRÉGOIRE, dans la rue

Oui, maître.

LA HURIÈRE, à Coconnas

Monsieur, êtes-vous bon catholique ?

COCONNAS

Mordi ! depuis le jour de mon baptême, je m'en vante.

MAUREVEL

Monsieur, êtes-vous dévoué au roi ?

COCONNAS

De corps et d'âme.

MAUREVEL

Alors, vous allez nous suivre.

COCONNAS

Soit ; mais je vous préviens qu'à minuit j'ai affaire au Louvre.

MAUREVEL

C'est justement là que nous allons.

COCONNAS

J'ai rendez-vous avec M. de Guise.

MAUREVEL

Et nous aussi.

COCONNAS

J'ai un mot de passe particulier.

MAUREVEL

Et nous aussi.

COCONNAS

Un signe de reconnaissance personnel.

MAUREVEL

Et nous aussi ; et, tenez, voilà qui va vous épargner la peine de faire une croix en papier.

(Il tire de sa poche trois croix blanches, en donne une à La Hurière, l'autre à Coconnas, et garde la troisième pour lui.)

COCONNAS

Oh ! oh ! ce rendez-vous, ce mot d'ordre, ce signe de ralliement... c'était donc pour tout le monde ?

MAUREVEL

Oui, monsieur, c'est-à-dire pour tous les bons catholiques.

COCONNAS

Il y a fête au Louvre, alors ?

LA HURIÈRE

Oui, et voilà pourquoi je lustrais ma salade, j'affilais mon épée et je repassais mes couteaux. – Grégoire, viens m'aider !

COCONNAS, l'œil enflammé

Un instant ! Cette fête, c'est donc... ?

MAUREVEL

Vous avez été bien long à deviner, monsieur, et l'on voit que vous n'êtes pas fatigué comme nous des insolences de ces hérétiques.

COCONNAS

Mais vous avez sans doute de nombreux et puissants alliés ?

MAUREVEL, le conduisant à la fenêtre

Voyez-vous cette troupe qui passe silencieusement dans l'ombre ?

COCONNAS

Oui.

MAUREVEL

Eh bien, les hommes qui composent cette troupe ont, vous pouvez le voir, comme La Hurière, vous et moi, une croix au chapeau...

COCONNAS

Eh bien ?

MAUREVEL

Eh bien, ces hommes, ce sont les Suisses des petits cantons, les bons amis du roi... Voyez-vous cette autre troupe ?...

COCONNAS

Ces cavaliers ?

MAUREVEL

Reconnaissez-vous leur chef ?

COCONNAS

Comment voulez-vous que je le reconnaisse ?... Je suis ici depuis cinq heures de l'après-midi.

MAUREVEL

Eh bien, c'est celui avec qui vous avez rendez-vous à minuit au Louvre !... Voyez, il va vous y attendre.

COCONNAS

M. de Guise ?

MAUREVEL

Lui-même !

COCONNAS

Mais que font ces autres hommes qui vont silencieusement de porte en porte ?

MAUREVEL

Ils marquent d'une croix rouge les maisons des huguenots, et d'une croix blanche celles des catholiques... Autrefois, on laissait à Dieu le soin de distinguer les siens ; aujourd'hui, nous sommes plus prévenants, et nous lui épargnons cette peine.

COCONNAS

Mais on les tuera donc tous, alors ?

MAUREVEL

Tous !

COCONNAS

Par ordre du roi ?

MAUREVEL

Par ordre du roi et de M. de Guise.

COCONNAS

Et quand cela ?

MAUREVEL

Quand vous entendrez tinter le premier coup de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

COCONNAS, avec explosion

Ah ! cela va être drôle !

MAUREVEL

Silence !... Maintenant, il est inutile de vous dire que, si vous avez quelque ennemi particulier, quand il ne serait pas tout à fait huguenot, il passera dans le nombre.

LA HURIÈRE, qui, pendant cette conversation,
s'est armé de pied en cap

Me voici.

MAUREVEL

Partons, alors.

LA HURIÈRE

Attendez !... Avant de nous mettre en campagne, assurons-nous du logis, comme on dit à la guerre... Je ne veux pas qu'on égorge ma femme et mes enfants tandis que je serai dehors... Il y a un huguenot ici.

COCONNAS

M. de la Môle ?

LA HURIÈRE

Oui, le parpaillot... Il s'est jeté dans la gueule du loup.

COCONNAS

Comment ! vous attaqueriez votre hôte ?

LA HURIÈRE

C'est à son intention que j'ai repassé ma rapière.

COCONNAS

Pendant qu'il dort ?

LA HURIÈRE

Raison de plus.

COCONNAS

Oh ! oh !

LA HURIÈRE

Vous dites ?

COCONNAS

Je dis que c'est dur... M. de la Môle a soupé avec moi, et je ne sais pas si je dois...

MAUREVEL

Oui ; mais M. de la Môle est un hérétique ; il est condamné, et, si nous ne le tuons pas, d'autres le tueront.

COCONNAS

Voilà une raison ; mais elle ne me paraît pas suffisante.

MAUREVEL

Allons, allons, dépêchons, messieurs, dépêchons... Une arque-busade, un coup de marteau, un coup de rapière, un coup de chenet, un coup de tout ce que vous voudrez, mais finissons-en...

LA HURIÈRE

Je monte à sa chambre, et dans un tour de main...

COCONNAS

Attendez donc ! je monte avec vous.

LA HURIÈRE

Pour quoi faire ?

COCONNAS

Mordi ! je suis curieux de voir comment la chose se passera.

(Il monte derrière La Hurière.)

MAUREVEL

Et, moi, je vous attends ! J'ai aussi quelque chose à faire pendant ce temps-là. (Il va à la porte de l'amiral et la marque d'une seconde croix.) Pour celui-ci, mieux valent deux croix qu'une.

LA MÔLE, se soulevant

Quel est ce bruit ?

(Il prend un pistolet sur une table.)

LA HURIÈRE, écoutant à la porte

Eh ! je crois qu'il est réveillé.

COCONNAS

Ça m'en a tout l'air.

LA HURIÈRE

Il va se défendre, alors.

COCONNAS

Il en est capable... Dites donc, maître La Hurière, s'il allait vous tuer... Ce serait drôle !

LA HURIÈRE

Hum !... hum !...

COCONNAS

Je crois que vous reculez.

LA HURIÈRE

Moi ? Allons donc ! Reculer ? Jamais !...

(Il enfonce la porte d'un coup de pied ; il se trouve en face de la Môle, retranché derrière son lit avec un pistolet dans chaque main.)

COCONNAS

Voilà qui devient intéressant.

LA MÔLE

Ah ! l'on veut m'assassiner, à ce qu'il paraît !... Et c'est toi, misérable ?...

LA HURIÈRE

Monsieur de Coconnas, vous êtes témoin qu'il m'a insulté.

(La Hurière abaisse son arquebuse et tire ;
la Môle se baisse, le coup passe par-dessus sa tête.)

LA MÔLE

À moi, monsieur de Coconnas ! à moi !

COCONNAS

Ma foi, monsieur de la Môle, tout ce que je puis dans cette affaire, c'est de ne pas me mettre contre vous... Tirez-vous donc de là comme vous pourrez.

LA MÔLE

Ah ! doubles traîtres !... puisqu'il en est ainsi...

(Il lâche un des deux pistolets ;
la balle touche Coconnas à l'épaule gauche.)

COCOCCNAS

Mordi ! j'en tiens... À nous deux donc, puisque tu le veux...
Ah ! je viens dans de bonnes intentions, et tu m'en récompenses
en m'envoyant une balle dans l'épaule... Attends !... attends !...

(Il tire son épée.)

LA MÔLE, qui a gagné la fenêtre, et qui l'a ouverte
À l'assassin !... à l'assassin !...

(Il saute par la fenêtre.)

LA HURIÈRE

Mordieu ! il nous échappe.

COCOCCNAS

Lui ? Attendez !...

(Il saute à son tour. On voit paraître la Môle courant.)

LA MÔLE, fuyant, le pistolet à la main

À l'assassin !

COCOCCNAS, le poursuivant

Au huguenot !

PLUSIEURS VOIX

Aux huguenots !... Tue ! tue !

(Plusieurs coups de feu partent.)

MAUREVEL, à La Hurière

Vite !... voilà qui va donner l'alarme... Au Louvre !... au Louvre !...

(Gens armés qui courent. Le tocsin, arquebusades, cris ;
quelques blessés tombent dans la rue.)

DEUXIÈME TABLEAU

La chambre de Marguerite. – Portes au fond, à droite et à gauche ; dans le pan coupé, à gauche, une fenêtre avec rideaux fermés, donnant sur un balcon ; en retour, sur l'avant-scène, porte d'un cabinet.

Scène première
Marguerite, Gillonne

MARGUERITE

Eh bien, que t'a dit madame de Nevers ?

GILLONNE

Sans doute, madame la duchesse n'a pas voulu me confier ses secrets, car elle m'a remis ce petit mot pour Votre Majesté.

MARGUERITE

Donne ! (Elle ouvre le billet et lit.) « Ma chère reine, j'avais parié, comme tu le sais, que ce petit roitelet de Navarre serait le plus heureux prince de la terre en devenant possesseur de la plus belle perle de la couronne de France... Il paraît que j'ai perdu... Maître Henriot, comme l'appelle ton frère le roi Charles IX, a promis à madame de Sauve, si elle voulait lui pardonner son infidélité forcée, de lui faire le sacrifice de sa première nuit de noces. Adieu, chère Marguerite ! Ta folle, mais bien affectionnée HENRIETTE ! » C'est bien !

(Pendant la lecture de la lettre, le duc d'Alençon s'est avancé doucement jusque derrière Marguerite ; Gillonne a voulu prévenir sa maîtresse ; mais le prince l'a arrêtée d'un signe, et l'a congédiée.)

Scène II
Marguerite, le duc d'Alençon, puis Gillonne.

MARGUERITE

Impossible !

LE DUC

Et pourquoi cela ? L'amour de Henri pour madame de Sauve n'est point un secret, je suppose ?

MARGUERITE

Ah ! c'est vous, mon frère ?

LE DUC

Oui.

MARGUERITE

Vous m'écoutez ?

LE DUC

Oui.

MARGUERITE, avec mystère

Pour votre compte ou pour celui de notre mère ?

LE DUC

Pour le mien.

MARGUERITE

Vous vouliez savoir ?

LE DUC

Si Henri était ou n'était pas mon beau-frère.

MARGUERITE

Et où cela vous mènera-t-il ?

LE DUC

Qui sait ! peut-être à savoir s'il sera ou ne sera pas roi de Navarre.

MARGUERITE

Et que vous importe, à vous qui devez être roi de France ?

LE DUC

Oui, après la mort de mon frère Charles IX ; en attendant, que voulez-vous ! je m'intéresse au sort de ce petit royaume.

MARGUERITE

Eh bien, êtes-vous satisfait ? Vous voyez que le roi ne viendra point.

LE DUC

Je le sais.

MARGUERITE

Alors, puisque vous savez ce que vous vouliez savoir, retirez-vous.

LE DUC

Bonsoir, ma sœur.

GILLONNE, rentrant

Madame, le roi de Navarre sort de son appartement et se dirige vers le vôtre.

MARGUERITE

Le roi de Navarre, dites-vous ?

LE DUC

Il paraît que nous nous trompions.

MARGUERITE

Êtes-vous sûre ?

GILLONNE

Je l'ai aperçu au bout du corridor, précédé de deux pages portant des flambeaux.

LE DUC

Je vous fais mon compliment, ma sœur.

(Il s'avance vers la porte d'un cabinet à droite.)

MARGUERITE

Que voulez-vous ?

LE DUC

Continuer de m'instruire !

MARGUERITE

Vous allez écouter ce qui se dira dans cette chambre ?

LE DUC

Oui.

MARGUERITE

François, je vous le défends.

LE DUC, menaçant

Prends garde, Marguerite ! cette fois, je n'écoute plus pour mon compte.

MARGUERITE

Et pour le compte de qui écoutez-vous ?

LE DUC

Pour celui de la reine Catherine.

MARGUERITE, consternée

Ah !

LE DUC

Je savais bien que vous étiez fille trop soumise pour vous opposer à la volonté de notre bonne mère.

(Il entre dans le cabinet.)

Scène III

Marguerite, seule.

Que se trame-t-il donc, et que va-t-il se passer ?... Toute la journée, des hommes à visage sinistre ont circulé dans le Louvre... Serait-il vrai, comme le bruit en a transpiré, qu'une proscription générale... ?

GILLONNE

Sa Majesté le roi de Navarre !

Scène IV

Marguerite, Gillonne, Henri de Navarre,
le duc d'Alençon, caché ; deux pages.

Les deux pages entrent, portant des candélabres d'or,
avec des bougies de cire rose.

HENRI

Eh bien, madame, ma présence m'a tout l'air de vous surprendre... Ne m'attendiez-vous donc pas ?

MARGUERITE

C'est-à-dire que je ne vous attendais plus.

HENRI

Vous ne m'attendiez plus ?

MARGUERITE

Sans doute ; ne m'avez-vous pas dit vous-même que notre union était un pacte politique, une alliance, et non un mariage ?

HENRI

Raison de plus pour que je vienne, sinon parler d'amour, du moins parler politique... Gillonne, fermez la porte et laissez-nous.

MARGUERITE

Gillonne...

HENRI

Vous désirez garder Gillonne, madame ?... Soit ; et, si même ce n'est point assez de Gillonne pour vous rassurer, je puis appeler vos autres femmes, qui, sans doute, sont dans ce cabinet.

(Il fait un pas vers le cabinet.)

MARGUERITE, s'élançant

Non, c'est inutile, et je suis prête à vous entendre, monsieur... (Bas.) Gillonne, laissez-nous ; mais demeure dans la chambre voisine, que je puisse t'appeler au besoin.

HENRI, à part, regardant le cabinet

Il y a quelqu'un là... (Haut, à Marguerite.) La porte est bien fermée, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Oui, monsieur.

HENRI

Nous sommes bien seuls ?

MARGUERITE

Oui.

HENRI

Alors, causons !

(Il lui indique un siège.)

MARGUERITE

Comme il plaira à Votre Majesté.

HENRI

Madame, quoi qu'en aient dit bien des gens, notre mariage est, je le pense, un bon mariage... Je suis bien à vous, et vous êtes bien à moi.

MARGUERITE

Je ne vous comprends pas, monsieur.

HENRI

Attendez, et vous allez me comprendre... Notre mariage est un bon mariage ; nous devons, en conséquence, agir l'un vis-à-vis de l'autre en bons alliés, puisque nous nous sommes juré alliance devant Dieu... N'est-ce pas votre avis ?

MARGUERITE

Sans doute, monsieur.

HENRI

Je sais, madame, combien votre pénétration est grande, je sais combien le terrain de la cour est semé de dangereux abîmes... Or, je suis jeune, et, quoique je n'aie jamais fait de mal à personne, j'ai bon nombre d'ennemis... Dans quel camp, madame, dois-je ranger celle qui porte mon nom, et qui m'a juré affection au pied des autels ?

MARGUERITE

Oh ! monsieur, pourriez-vous penser... ?

HENRI

Je ne pense rien, madame : j'espère, et je veux m'assurer si mon espérance est fondée. Il est certain, pour vous comme pour moi, n'est-ce pas, que notre mariage n'était qu'un prétexte ?... Quelques-uns ont même été plus loin, et ont dit qu'il n'était qu'un piège. (Marguerite tressaille.) Lequel des deux ?... Le roi me hait, le duc d'Alençon me hait, et la reine Catherine haïssait trop ma mère pour ne pas me haïr quelque peu moi-même...

MARGUERITE

Oh ! monsieur, que dites-vous ?

HENRI

Ce que je cacherais au plus profond de ma pensée si nous n'étions pas seuls. Ne m'avez-vous pas dit que nous étions seuls ?

MARGUERITE

Oui, monsieur, je vous l'ai dit.

HENRI

Et voilà justement ce qui fait que je m'abandonne, madame, ce qui fait que j'ose vous dire que je ne suis pas dupe (il cherche à lire dans ses yeux) ni des caresses que me fait le roi Charles, ni de celles que me fait la reine mère, ni de celles que me fait le duc d'Alençon.

MARGUERITE, vivement

Oh ! sire !...

HENRI, à part
C'est le duc d'Alençon... Très-bien !

MARGUERITE

Monsieur !

HENRI

Eh bien, qu'y a-t-il ?

MARGUERITE

Il y a que de pareils discours sont bien dangereux.

HENRI

Non pas quand un mari s'adresse à sa femme, non pas quand ils sont seuls, non pas enfin quand, ne fussent-ils pas seuls, il parle assez bas pour qu'on ne puisse les entendre... Je vous disais donc bien bas que j'étais menacé de tous les côtés : menacé par le roi, menacé par la reine mère, menacé par le duc d'Alençon, menacé par tout le monde enfin... Vous savez, on sent cela instinctivement... les dangers frémissent dans l'air... ils vous effleurent en passant, et l'on frissonne... C'est cela qu'on appelle un pressentiment... Eh bien, contre toutes ces menaces qui s'appêtent à devenir des attaques, je puis me défendre avec votre secours... car vous êtes aimée justement de toutes les personnes qui me détestent.

MARGUERITE

Monsieur...

HENRI

Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que tout le monde vous aime ?... Ceux que je viens de nommer sont vos frères et vos parents... Aimer ses parents et ses frères, c'est agir selon le cœur de Dieu.

MARGUERITE

Mais, enfin, où voulez-vous en venir ? J'attends.

HENRI

À ce que je vous ai déjà dit : c'est que, si vous vous faites, non pas mon amie, mais mon alliée, je puis tout braver, tandis qu'au contraire, si vous vous faites mon ennemie, madame, je vous l'avoue en toute humilité, je suis perdu.

MARGUERITE

Moi, votre ennemie ?... Jamais, monsieur !

HENRI

Mais mon amie, jamais non plus, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Peut-être.

HENRI

Et mon alliée ?

MARGUERITE

Oh ! cela, certainement !

HENRI

Votre main !

MARGUERITE

La voilà... et de grand cœur...

HENRI, la baisant et la gardant entre les siennes

Eh bien, je vous crois, madame, et vous acceptez pour alliée... Ainsi donc, entendons-nous bien... On nous a mariés sans que nous nous connaissions, sans que nous nous aimions... on nous a mariés sans nous consulter, nous qu'on mariait... Nous ne nous devons donc rien comme mari et femme ; vous voyez, madame, que je vais au-devant de vos vœux... Mais, si, après cette alliance forcée, nous nous allions librement, sans que personne nous y contraigne... nous nous allions alors comme deux cœurs loyaux qui se doivent confiance et protection mutuelle... Est-ce ainsi que vous l'entendez, madame ?

MARGUERITE

Oui, monsieur.

HENRI

Et c'est cette libre alliance que vous me promettez ?

MARGUERITE

Que je vous jure !

HENRI, jetant un coup d'œil sur le cabinet

Eh bien, comme première preuve d'une alliance loyale et d'une confiance absolue... je vais vous raconter le plan que j'ai formé pour combattre, d'abord l'inimitié de la reine mère, puis

celle du roi Charles... puis celle du duc d'Alençon.

MARGUERITE

Monsieur, je vous en conjure...

HENRI

Qu'avez-vous ?

MARGUERITE

Rien.

HENRI

Je vais donc...

MARGUERITE

Monsieur, permettez que je respire... Il fait si chaud ce soir...
et cette fenêtre, qui est fermée...

HENRI

Oh ! que ne disiez-vous cela, madame !... (À part.) C'est bien
lui, je ne me trompais pas.

(Il va à la fenêtre et l'ouvre.)

MARGUERITE, le suivant

Silence, sire, par pitié pour vous !

HENRI

Ne m'avez-vous pas dit que nous étions seuls ?

MARGUERITE

Eh ! monsieur, qui peut répondre de cela, quand il y a deux
portes à un appartement, et même quand il n'y en a qu'une.

HENRI, bas

Bien, madame... Vous ne m'aimez pas, c'est vrai, mais vous
me tenez parole.

MARGUERITE

Que voulez-vous dire, monsieur ?

HENRI

Je veux dire que, si vous étiez capable de me trahir, vous
m'eussiez laissé continuer, puisque je me trahissais tout seul...
(Haut.) Eh bien, madame, respirez-vous mieux maintenant ?

MARGUERITE

Oh ! oui, sire, beaucoup mieux !

HENRI

En ce cas, je ne veux pas vous importuner plus longtemps ; je vous devais mes respects et quelques avances de bonne amitié... Veuillez les accepter comme je vous les offre... de tout mon cœur... Reposez-vous donc, et bonne nuit.

MARGUERITE

Ainsi, c'est convenu ?

HENRI, sur le seuil

Oui, alliance politique franche et loyale.

MARGUERITE

Franche et loyale !

HENRI, s'éloignant, reconduit par Marguerite

Merci, Marguerite, merci !... Vous êtes une vraie fille de France. Je pars tranquille : à défaut de votre amour, votre amitié me reste... Je compte sur vous, comme, de votre côté, vous pouvez compter sur moi... Adieu, madame !

Scène V

Le duc, Marguerite.

LE DUC, qui est sorti du cabinet quand Marguerite rentre
Marguerite est neutre aujourd'hui... Marguerite sera hostile dans huit jours.

MARGUERITE

Avez-vous donc entendu ?

LE DUC

Moi ? Rien absolument... Mais qui vous dit que j'eusse besoin d'entendre ?

MARGUERITE

Mon frère, quittez un instant, je vous en supplie, ce masque sombre et froid qui empêche le regard de pénétrer jusqu'à votre pensée, et dites-moi, dites-moi ce qui va se passer cette nuit !

LE DUC

Cette nuit ?... Demandez cela à René.

MARGUERITE

Comment, à René ?

LE DUC

Sans doute !... Il est sorcier, il vous le dira... Bonsoir, Marguerite !

(Il se dirige vers la porte.)

MARGUERITE

Bonsoir !

LE DUC, revenant

Ah ! un conseil...

MARGUERITE

Lequel ?

LE DUC

Avant de vous coucher, poussez un verrou à chacune de vos portes, et, si vous entendez du bruit, poussez-en deux.

(Il sort par le corridor secret.)

Scène VI

Marguerite, puis Gillonne.

MARGUERITE

Quelle nuit de noces !... Henri aurait-il dit vrai, et notre mariage ne serait-il qu'un piège ?... – Si j'entends du bruit, a dit ce visage sombre de d'Alençon, poussez un second verrou. – Je n'entends aucun bruit... Tout est tranquille... aucune lueur à l'horizon... aucun bruit dans l'air... Le pas de quelque écolier attardé, voilà tout.

UNE VOIX D'ÉCOLIER, chantant dans la rue

Pourquoi doncques, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux,
Ton front, ta lèvre jumelle ?
En veux-tu baiser Pluton,

Là-bas, après que Caron
T'aura mise en sa nacelle ?

(La voix se perd.)

MARGUERITE

Tout le monde aime quelqu'un ou quelque chose... Il n'y a que moi qui n'aime personne, et qui ne suis aimée de rien... Il est vrai que je suis reine ! (Elle va fermer la fenêtre.) Viens, Gillonne, et aide-moi à me mettre au lit.

GILLONNE

Madame...

MARGUERITE

Quoi ?

GILLONNE

On entend des pas dans le corridor secret.

MARGUERITE

Ces pas ne peuvent être que ceux de mon frère Charles... du duc d'Alençon... de ma mère, madame Catherine, ou de quelqu'une de ses femmes... Ouvrez et voyez.

GILLONNE

Madame de Sauve !

MARGUERITE

Madame de Sauve ?

Scène VII

Marguerite, madame de Sauve, Gillonne.

MADAME DE SAUVE

Hélas ! oui, moi-même.

MARGUERITE

Venez-vous chercher votre amant jusqu'ici, madame ? Vous savez cependant bien qu'il n'y est plus.

MADAME DE SAUVE, un genou en terre

Pardonnez-moi, madame... Oh ! mon Dieu, je sais à quel point je suis coupable envers vous ; mais l'impérieuse nécessité... la crainte, la terreur m'ont fait profiter de ce passage qui m'était ouvert comme dame d'honneur de la reine mère.

MARGUERITE

Relevez-vous, madame ; et, comme je ne pense pas que vous soyez venue dans l'espérance de vous justifier près de moi, dites-moi pourquoi vous êtes venue.

MADAME DE SAUVE

Madame, écoutez-moi, au nom du ciel... et vous me pardonneriez, ou vous me mépriserez après... Madame, il y va pour lui de la vie et de la mort !

MARGUERITE

De la vie et de la mort !

MADAME DE SAUVE

Eh ! regardez-moi : s'il s'agissait d'un danger ordinaire, serais-je si pâle, si tremblante, si éperdue ?... serais-je chez vous enfin ?

MARGUERITE

De quoi s'agit-il donc ?

MADAME DE SAUVE

On égorge les huguenots, madame, et le roi de Navarre est le chef des huguenots.

MARGUERITE

Oh ! mon Dieu, voilà donc l'explication de tous ces vagues avertissements... la réalisation de tous ces pressentiments sombres... Mais lui... lui, un roi !...

MADAME DE SAUVE

Lui court plus de dangers qu'un autre, madame ; car la reine Catherine a juré sa mort.

MARGUERITE

Sa mort ! Pourquoi ?

MADAME DE SAUVE

Les prédictions lui assurent, dit-on, le trône de France.

MARGUERITE

Oh !...

MADAME DE SAUVE

Tout à été fait contre le roi de Navarre, tout a été fait dans le but de l'attirer à Paris ; votre mariage n'a été qu'un leurre...

MARGUERITE

Et votre amour ?...

MADAME DE SAUVE

Qu'un moyen... Mon amour m'a été commandé par la reine mère... Hélas ! elle espérait que ses ordres seraient d'accord avec mon cœur...

MARGUERITE

Mais dans quel but vous ordonnait-elle de l'aimer ?

MADAME DE LA SAUVE

Pour qu'il ne fût pas votre époux, pour qu'il restât étranger au roi, et que le roi, n'ayant pas à lutter contre vos larmes, pût le faire tuer. Et cela... hors de votre appartement, la nuit même de vos noces ; car, dans vos bras, sous vos yeux, on n'eût point osé.

MARGUERITE

Ah ! je comprends, je comprends ce que voulait savoir d'Alençon. – Mais où est-il, lui, le roi de Navarre ?

MADAME DE SAUVE

Je n'en sais rien... je venais vous le demander... Où est-il ?... où est-il ?

MARGUERITE

Il sort d'ici à l'instant... Oh ! si j'avais su !...

MADAME DE SAUVE

Mon Dieu ! qu'allons-nous faire ?... Pardonnez-moi, madame ; qu'allez-vous faire ?

MARGUERITE

Je vais trouver la reine Catherine... Le roi de Navarre est sous ma sauvegarde, je lui ai promis alliance ; je serai fidèle à ma promesse.

MADAME DE SAUVE

Mais, si vous ne pouvez pénétrer jusqu'à la reine mère ?...

MARGUERITE

Je me tournerai du côté de mon frère Charles.

MADAME DE SAUVE

Allez, madame... allez !

MARGUERITE

J'y vais.

MADAME DE SAUVE

Attendez.

MARGUERITE

Quoi ?

MADAME DE SAUVE

Le tocsin ! le tocsin !

MARGUERITE

Que veut dire cela ?

MADAME DE SAUVE

C'était le signal... Des cris...

MARGUERITE

Égorgerait-on jusque dans le Louvre ?

MADAME DE SAUVE

Eh ! mon Dieu, oui.

LA VOIX DE LA MÔLE, dans les corridors

Navarre !... Navarre !... à moi !

MARGUERITE

Ouvrez, ouvrez, Gillonne !

MADAME DE SAUVE

Ce n'est pas sa voix !

(Elle sort.)

Scène VIII

Les mêmes, la Môle.

LA MÔLE, sans manteau,

sans chapeau, son pourpoint déchiré

Madame... on tue... on égorge mes frères... On veut m'égorger
aussi... Vous êtes la reine... sauvez-moi !

(Il tombe aux genoux de la reine.)

MARGUERITE

Mon Dieu !... qui êtes-vous ?... que demandez-vous ?... Au
secours !... à l'aide !

LA MÔLE

Madame, n'appellez pas... S'ils vous entendent, je suis perdu...
 Les assassins montaient les degrés derrière moi... Je les entends...
 Les voilà !

Scène IX

Les mêmes, Coconnas, La Hurière, troupe de gens armés.

COCONNAS

Ah ! mordi ! nous le tenons enfin.

LA MÔLE, se relevant

Une arme... une épée... un poignard... que je me défende !

COCONNAS

Tiens !

(Il le frappe d'un nouveau coup.)

LA MÔLE, se traînant

Ah !

MARGUERITE

Misérables ! assassinez-vous aussi une fille de France ?

LA HURIÈRE

Madame Marguerite !

COCONNAS

La reine de Navarre !... Madame, excusez-nous ; mais, entraînés à la poursuite d'un hérétique...

MARGUERITE

Les églises et les châteaux royaux sont lieux d'asile... Le Louvre est château royal... Sortez, je vous l'ordonne !

LA HURIÈRE, à Coconnas

Venez, venez ! nous ne manquerons pas de besogne ailleurs.

COCONNAS

Madame, c'est à la femme que j'obéis, et non à la reine. Ah !
 Provençal maudit, si je te rattrape jamais !

(Il sort lentement à reculons, menaçant toujours.)

Scène X

Les mêmes, hors Coconnas et La Hurière.

MARGUERITE, après avoir écouté
le bruit des pas qui s'éloignent

Ils sont partis !... Où est ce malheureux ?

GILLONNE

Le voici !

MARGUERITE

Mort ?

GILLONNE

Non, évanoui seulement.

MARGUERITE

Mon Dieu !

GILLONNE

Quoi ?

MARGUERITE

C'est ce jeune homme qui est venu tantôt, qui m'a remis une lettre pour le roi... C'est M. de la Môle.

LA MÔLE, rouvrant les yeux

Et vous, vous êtes la reine... Ah ! que vous êtes belle, madame !...

MARGUERITE

Où le porter ?... Chez toi, Gillonne, chez toi !

GILLONNE

Où vous voudrez, madame.

MARGUERITE

Attends... On appelle.

MADAME DE NEVERS, du dehors

Votre Majesté !... madame Marguerite !...

MARGUERITE

C'est madame de Nevers, c'est Henriette... Un dernier effort, monsieur... Entrez dans ce cabinet. (Courant à la porte.) Par ici, par ici, Henriette... (Se retournant.) Y est-il ?... Oui... Bien...

(Gillonne traîne la Môle dans le cabinet.)

Scène XI

Marguerite, madame de Nevers, suivie de hallebardiers ;
Gillonne, la Môle, caché.

MARGUERITE

Ah ! tu n'es pas seule ?

MADAME DE NEVERS

Non... Mon beau-frère, M. de Guise, m'a donné douze gardes pour me reconduire à mon hôtel... Je t'en laisse six... car, cette nuit, les plus puissants peuvent avoir besoin des gardes du duc de Guise... (Aux gardes.) Installez-vous dans cette antichambre et obéissez à madame Marguerite comme à moi-même.

MARGUERITE

Oh ! quelle terrible nuit !

MADAME DE NEVERS

Je ne trouve pas, moi... Je suis bonne catholique...

MARGUERITE

Ah ! si tu savais !... si tu savais !...

MADAME DE NEVERS, gagnant l'autre porte

Bien ; tu me conteras tout cela plus tard... (Aux gardes.)
Venez !... (À Marguerite.) Adieu.

(Elle sort.)

Scène XII

Marguerite, Gillonne, puis madame de Sauve.

MARGUERITE

Comment se trouve-t-il ?

GILLONNE

Un peu mieux...

MADAME DE SAUVE, entr'ouvrant de nouveau la porte
Madame...

MARGUERITE

Qu'est-ce encore ?

MADAME DE SAUVE

On vient de l'arrêter... on le conduit chez le roi...

MARGUERITE

J'y cours !...

MADAME DE SAUVE

Ah ! vous ne pénétrerez pas jusqu'à lui... Les ordres sont donnés.

MARGUERITE

Soyez tranquille... je trouverai quelque moyen... Gillonne, je te recommande ce malheureux... Venez, madame, venez !...

MADAME DE SAUVE

Ah ! que Dieu garde Votre Majesté !

TROISIÈME TABLEAU

Le cabinet des armes du roi. – À gauche, dans le pan coupé, grande fenêtre avec large balcon praticable ; par cette fenêtre, on voit l'autre rive de la Seine, la tour de Nesle. Deux portes à droite et à gauche.

Scène première

Le roi, la nourrice.

LE ROI, entrant

Où est Henri ?

LA NOURRICE, sortant de chez elle

Charles, mon Charles, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit ?

LE ROI

Et que dit-on, nourrice ?

LA NOURRICE

On dit qu'on massacre les huguenots.

LE ROI

Eh bien, que t'importe ?

LA NOURRICE

Mais je suis de la religion, moi...

LE ROI

Alors, cache-toi dans quelque coin, et prie le Dieu des huguenots que ma mère ne te trouve pas.

LA NOURRICE

Charles !

LE ROI

Assez... Qu'on appelle M. de Nancey... (Il appelle son chien.)
Actéon !... viens, Actéon...

LA NOURRICE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

LE ROI

Eh bien, qu'ai-je dit ?...

LA NOURRICE, obéissant

Venez, monsieur de Nancey ; le roi veut vous parler.
(Elle rentre chez elle.)

Scène II

Le roi, M. de Nancey.

LE ROI

Où est Henri ?

M. DE NANCEY

Arrêté, sire, selon les ordres de Votre Majesté.

LE ROI

Où l'a-t-on conduit ?

M. DE NANCEY

Dans la chambre voisine.

LE ROI

Faites-le entrer... Ah ! voilà donc l'heure arrivée... Dieu me dira un jour face à face si elle a sonné pour ma perte ou pour mon salut.

Scène III

Le roi, Henri, M. de Nancey.

M. DE NANCEY

Entrez, monseigneur !

(Il fait passer Henri et se retire.)

HENRI, regardant autour de lui

Il est seul !

LE ROI

Ah ! c'est vous ?

HENRI

Oui, sire !

LE ROI, s'essuyant le front

Par la mordieu ! vous êtes content de vous voir près de moi, n'est-ce pas, Henriot ?

HENRI

Sans doute, sire ; car c'est toujours avec plaisir que je me retrouve près de Votre Majesté.

LE ROI

Plus content que d'être là-bas, hein ?

HENRI

Où cela, sire ?

LE ROI

Dans la rue.

HENRI

Sire, je ne comprends pas...

LE ROI

Regardez, et vous comprendrez.

(Il ouvre la fenêtre, et lui montre les quais, tout embrasés de torches et de coups de feu.)

HENRI

Mais, au nom du ciel, sire, que se passe-t-il donc, cette nuit ?

LE ROI

Cette nuit, monsieur, on me débarrasse de tous les huguenots. Voyez-vous cette fumée et cette flamme là-bas, au-dessus de l'hôtel de Bourbon ? C'est la fumée et la flamme de la maison de l'amiral qui brûle... Voyez-vous ce corps que de bons catholiques traînent sur une paille déchirée ? C'est le corps du gendre de l'amiral, de votre ami Téligny.

HENRI, cherchant son épée à son côté.

Et désarmé !... désarmé !...

LE ROI

Vous cherchez votre épée ?... et qu'en feriez-vous, de cette épée ?

HENRI

Je n'en sais rien, sire ; mais je voudrais l'avoir.

LE ROI

Insensé !... n'as-tu pas entendu ce que j'ai dit ?

HENRI

Non.

LE ROI

J'ai dit que je ne voulais plus de huguenots autour de moi. Comprends-tu, Henri ? J'ai dit : « Je ne veux plus... » Suis-je le roi ?... suis-je le maître ?

HENRI

Mais Votre Majesté...

LE ROI

Ma Majesté tue et massacre à cette heure tout ce qui n'est pas catholique... C'est mon plaisir... Êtes-vous catholique ou huguenot ?

HENRI

Sire, rappelez-vous vos propres paroles : « Qu'importe la religion de qui me sert bien ! »

LE ROI

Ah ! ah ! ah ! que je me rappelle mes paroles !... *Verba volant*, comme dit ma sœur Margot... Oui, oui, ils me servaient bien, les huguenots, trop bien, même : ils se glissaient partout, à toutes les places, à tous les emplois... aux finances... à la marine... à la guerre... jusqu'à ce qu'un, plus hardi encore que les autres, se glissât sur mon trône... Mais, demain, il n'y aura plus de huguenots... Vous entendez, Henri, demain, il n'y en aura plus un seul.

HENRI

Oui, sire, j'entends.

LE ROI

Mais comprenez-vous ?

HENRI

À merveille !

LE ROI

Et vous ne répondez pas ?

HENRI

Si fait, sire, je réponds.

LE ROI

Eh bien, que répondez-vous ?

HENRI

Que je ne vois pas pourquoi le roi de Navarre ferait ce que tant de pauvres gentilshommes, dont le parjure fût resté ignoré, n'ont pas voulu faire... car enfin, s'ils meurent, ces malheureux, c'est parce qu'on leur a proposé ce que l'on me propose, et qu'ils ont refusé comme je refuse.

LE ROI, lui saisissant le bras

Ah ! oui-da... tu crois que j'ai pris la peine d'offrir la messe à ceux qu'on égorge là-bas... toi ?

HENRI

Sire, ne mourrez-vous point dans la religion de vos pères ?...

LE ROI

Oui, par la mordieu ! Et toi ?

HENRI, tranquillement

Et moi aussi, sire !

LE ROI

Ah ! c'est comme cela... (Il s'élanche sur son arquebuse.) Veux-tu la messe, Henriot ? (Henri garde le silence.) Mort, messe ou Bastille... Choisis ! Mort, messe ou Bastille... Es-tu catholique ou huguenot ?

HENRI

Je suis votre frère, sire !

LE ROI

Mille tonnerres ! cela ne peut cependant pas se passer ainsi... Il faut que je tue quelqu'un...

(Il court à la fenêtre, ajuste un homme qui se sauvait sur le quai, et tire. L'homme tombe.)

HENRI

Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !

Scène V

Les mêmes, Catherine, soulevant la tapisserie.

CATHERINE

Eh bien, est-ce fait ?...

LE ROI

Non ! mille diables... non !... l'entêté refuse.

CATHERINE, regardant autour d'elle

et apercevant Henri appuyé à la tapisserie

Alors, pourquoi vit-il ?

LE ROI

Il vit... il vit... parce qu'il est mon frère.

HENRI

Madame, tout vient de vous, et non du roi Charles, je le vois maintenant... C'est vous qui avez résolu cette fatale union !... c'est vous qui avez résolu de m'attirer dans un piège, moi et mes compagnons !... c'est vous qui avez pensé à faire de votre fille l'appât qui devait nous perdre tous... c'est vous qui, tout à l'heure, m'avez séparé de ma femme pour qu'elle n'eût pas l'ennui de me voir périr sous ses yeux !

Scène V

Les mêmes, Marguerite, entrant
par la porte de la nourrice ; la nourrice.

MARGUERITE

Oui ; mais cela ne sera pas... On ne tuera pas le mari aux yeux de la femme, j'espère.

HENRI

Marguerite !

LE ROI

Margot !

CATHERINE

Ma fille !

MARGUERITE

Monsieur, vos dernières paroles m'accusaient et vous aviez à

la fois tort et raison... Raison, car je suis, en effet, l'instrument dont on s'est servi pour vous perdre tous... tort, car j'ignorais que vous marchiez à votre perte... Mais, dès que j'ai appris votre danger, je me suis souvenue de mon devoir, je suis accourue... et, grâce à la bonne nourrice de mon frère, j'ai pu pénétrer jusqu'ici... Or, m'y voici... et le devoir d'une femme est de partager la fortune de son mari... Vous exile-t-on, monsieur, je vous suis dans l'exil ; vous emprisonne-t-on, je me fais captive ; vous tue-t-on, je meurs...

LE ROI

Ah ! ma pauvre Margot, tu ferais bien mieux de lui dire de se faire catholique.

MARGUERITE

Sire, croyez-moi ; pour vous-même, ne demandez pas une pareille lâcheté à un prince de votre maison... Songez-y, vous avez fait de lui mon époux.

LE ROI

Au fait, madame, Margot a raison, et Henriot est mon beau-frère.

MARGUERITE

Oui, votre beau-frère !... oui, vous l'avez dit, Charles !... Rendez donc le mari à la femme... Vous ne me ferez pas veuve le jour de mon mariage ?... Donnez-moi sa vie... la vie de Henri, je vous la demande à genoux !...

LE ROI

Eh bien, emmène-le...

MARGUERITE

Merci, mon frère... merci ! (À Henri.) Venez vite, venez.

HENRI

Mais, moi aussi, je dois remercier...

LE ROI, bas

Plus tard, tu me remercieras... Va-t'en... Ne sens-tu pas que le plancher tremble sous tes pas ?... Va-t'en ! (On entend des cris, on voit passer des protestants fuyants. Le roi ferme la fenêtre et tombe sur une chaise.) Ma mère, voilà bien du sang versé... Croyez-vous que

Dieu me le pardonnera ?

CATHERINE

Non... car ce sang aura été versé inutilement si Henri conserve celui qu'il a dans les veines.

LE ROI

Alors, c'était donc contre lui seul qu'était dirigée toute cette boucherie ?...

CATHERINE

Sire, vous vous croyez un grand politique, et vous n'êtes qu'un enfant.

(Elle sort.)

LA NOURRICE

Ne l'écoute pas, Charlot ! tu as bien fait.

(Elle se met à genoux d'un côté. Actéon vient,
de l'autre, lécher la main du roi.)

LE ROI

Voilà peut-être les deux seules créatures dont je ne serai pas exécré demain.

ACTE DEUXIÈME
QUATRIÈME TABLEAU

La chambre de Henri. – Simple tenture de cuir. Deux portes au fond.

Scène première
Henri, seul.

Allons, allons, tout se calme ; trois jours se sont passés, et je suis bien vivant... Il faut encore croire aux miracles ; il est en vérité bien heureux que l'on ait eu l'aimable idée de me tuer par le fer ou par le plomb, au lieu de m'empoisonner tout bonnement, comme on a fait de ma pauvre mère, avec des gants parfumés... et comme on a voulu faire de M. de Condé, avec une pomme de senteur... Décidément, mon frère Charles IX n'est pas si méchant diable que maître René, et mieux vaut encore avoir affaire au roi de France qu'au parfumeur de la reine mère... Il faut dire aussi que Marguerite m'a fidèlement tenu parole, et qu'elle est arrivée à temps... Sans elle, je ne sais trop comment tout cela aurait fini... si toutefois c'est fini à cette heure. Je me regarde, je me tâte, je suis à peu près sûr de vivre... Mais, demain... mais, cette nuit... mais, dans une heure... pourrai-je en dire autant ?... Maintenant, quel est cet homme, déguisé en sentinelle suisse, car ce n'était point un soldat, qui m'a présenté les armes quand je suis descendu tout à l'heure, en me disant : « Salut au roi de Navarre... » Je me suis détourné, je n'ai pas eu le temps de voir... seulement, j'ai eu celui d'entendre... Ah ! ah ! il me semble qu'on marche dans le corridor... J'entends des pas ; ils viennent de ce côté... C'est quelqu'un qui cherche, qui hésite... On frappe... Qui est là ?

UNE VOIX, dehors

Monseigneur, c'est l'ouvrier de la sellerie, qui vous apporte la selle que vous avez demandée.

HENRI

Moi ? Je n'ai pas demandé de selle, mon ami ; vous vous trompez.

LA VOIX

Non, sire, je ne me trompe pas, je vous assure.

HENRI

Il me semble que je reconnais cette voix... Ouvrons !

Scène II

Henri, de Mouy.

HENRI, tenant la porte

Qui demandez-vous, et qui êtes-vous ?

DE MOUY

Un ami, sire !

HENRI

Un ami, sous ce costume ?

DE MOUY

Je n'eusse pas pu autrement pénétrer près de Votre Majesté.

HENRI

Mais enfin...

DE MOUY

Me reconnaissez-vous ?

HENRI

De Mouy !... (Il fait un mouvement d'inquiétude.) Tu veux me parler absolument ?

DE MOUY

Il le faut, sire !

HENRI

Entre alors...

(Il ferme la porte.)

DE MOUY

Oh ! ne craignez rien, sire ; personne ne m'a reconnu, et nous sommes seuls.

HENRI

Personne ne t'a reconnu !... En es-tu sûr ?... Nous sommes seuls !... Peux-tu répondre de cela ?

DE MOUY

Je réponds de tout, sire.

HENRI

Ainsi, tu vis encore, mon pauvre ami !

DE MOUY

Oui, et ce n'est pas la faute de cet infâme Maurevel.

HENRI

Mon ami, ne dis pas de mal des amis de la reine mère.

DE MOUY

Vous voulez que je ne maudisse pas l'assassin de mon père ?

HENRI, bas

Est-ce que je maudis René, l'empoisonneur de ma mère, moi ?

DE MOUY

Sire, vous êtes roi, vous... et, sans doute, Dieu vous a fait plus fort et plus sage que les autres hommes... Mais, voyons, sire, soyons brefs, car le temps nous manque ; soyons francs, car les circonstances nous pressent.

HENRI

Eh bien, puisque tu le veux absolument, parle, mon brave de Mouy.

DE MOUY

Est-il vrai que Votre Majesté ait abjuré la religion protestante ?

HENRI

C'est vrai !

DE MOUY

Mais est-ce des lèvres ?... est-ce du cœur ?

HENRI

On est toujours reconnaissant à Dieu quand il nous donne la vie, et Dieu m'a visiblement épargné dans ce cruel danger.

DE MOUY

Sire, avouons une chose.

HENRI

Laquelle ?

DE MOUY

C'est que votre abjuration est une affaire de calcul, et non pas de conviction... Vous avez abjuré pour que le roi vous laissât

vivre, et non parce que Dieu vous avait conservé la vie.

HENRI

Quelle que soit la cause de ma conversion, de Mouy, je n'en suis pas moins catholique.

DE MOUY

Oui ; mais le resterez-vous toujours ?... À la première occasion de reprendre votre liberté d'existence et de conscience, ne la reprendrez-vous point ?... Eh bien, cette occasion, elle se présente : La Rochelle est insurgée ; le Roussillon et le Béarn n'attendent qu'un mot pour agir ; dans la Guyenne, tout crie à la guerre ; la Navarre vous attend ; il ne s'agit pour vous que de gagner la Navarre... Dites-moi seulement que vous êtes un catholique forcé, sire, et je répons de l'avenir.

HENRI

On ne force pas un gentilhomme de ma naissance, de Mouy : ce que j'ai fait, je l'ai fait librement.

DE MOUY

Mais, sire, songez donc qu'en agissant ainsi, vous nous abandonnez, vous nous trahissez... (Henri demeure impassible.) Oui, vous nous trahissez, car plus de cinq cents huguenots, au lieu de fuir, sont restés à Paris dans le but de vous enlever et de vous faire escorte... jusqu'à ce que nous ayons gagné quelque bonne place appartenant à nos frères ; et tout est préparé, entendez-vous bien, sire, pour vous donner non-seulement la liberté, non-seulement la puissance, mais encore un trône.

HENRI, faisant effort sur lui-même

De Mouy, je suis sauf ; de Mouy, je suis catholique ; de Mouy, je suis l'époux de Marguerite, le frère du roi Charles, du duc d'Anjou et du duc d'Alençon... Je suis le gendre de ma bonne mère Catherine... De Mouy, en prenant ces diverses positions, j'en ai calculé les chances, mais aussi les obligations.

DE MOUY

À qui donc faut-il croire, sire ? On me dit que votre mariage avec madame Marguerite n'est point consommé ; on me dit que

vous avez renié par force ; on me dit que la haine de madame Catherine, qui s'est déjà exercée sur votre mère, ne sera satisfaite que lorsqu'elle se sera exercée sur le fils ; on me dit...

HENRI

Mensonges, mensonges, de Mouy !... On vous a trompé impudemment... Cette chère Marguerite est bien ma femme, cette bonne Catherine est bien ma mère, et mon frère Charles IX, enfin, est bien le maître de ma vie et de mon cœur.

DE MOUY

Ainsi donc, sire, voilà la réponse que je rapporterai à mes frères ?... Je leur dirai que, tandis qu'il nous repousse, le roi Henri tend la main et donne son cœur à ceux qui nous égorgent !... Je leur dirai que le roi de Navarre est devenu le flatteur de la reine mère et l'ami de Maurevel et de René ! Pour la première fois de ma vie, sire, je crains, en vérité, de n'être pas cru.

HENRI, à Gillonne, qui entre

Ah !... Eh bien, qu'y a-t-il, ma bonne Gillonne ?

GILLONNE

Une lettre de Sa Majesté la reine de Navarre.

HENRI

Oh ! donne, donne, Gillonne... Merci ! Y a-t-il réponse ?

GILLONNE

Je ne sais.

HENRI

S'il y a réponse, je porterai cette réponse moi-même. (Gillonne sort.) Tu vois, de Mouy, voilà où nous en sommes avec cette chère Marguerite, quand nous ne pouvons pas nous voir, nous nous écrivons.

DE MOUY

Sire, faites au moins ce sacrifice à votre ancienne popularité, de ne risquer aucune démarche publique qui puisse prouver à nos frères que vous avez abjuré. Sire, cela doit vous être facile.

HENRI, lisant

« Ne manquez pas de venir au pèlerinage de l'aubépine ; il le faut. » Tu tombes bien mal, mon pauvre de Mouy.

DE MOUY

Comment cela ?

HENRI

Oui, tu viens me demander une preuve d'incrédulité, juste au moment où Dieu vient de se manifester par un miracle.

DE MOUY

Lequel ?

HENRI

En vérité, ne sais-tu point cela ? Une aubépine du cimetière des Innocents, déflourie depuis le printemps, est reflourie depuis le jour de la Saint-Barthélemy ; ce qui ne s'est pas vu de mémoire d'homme, et ce qui est une preuve, à ce qu'on dit au Louvre du moins, que le Seigneur voit avec plaisir ce qui s'est fait ce jour-là... Un pèlerinage va avoir lieu à l'aubépine ; mon frère Charles IX m'a fait demander si j'irais ; je n'ai rien répondu encore. Vous comprenez que je suis trop nouveau catholique pour manquer une pareille invitation... Je me rappelle même, maintenant, que j'avais fait demander cette selle aux écuries, vous avez raison, pour en effacer la bande de la maison de Bourbon, et n'y laisser que les trois fleurs de lis de France... Quand on n'est pas roi, quand on ne veut pas l'être surtout, il sied de ne pas prendre des armoiries royales !... Adieu, de Mouy ; vous direz cela à la sellerie, n'est-ce pas ? Moi, je passe chez madame Marguerite... Adieu.

(Il sort.)

Scène III

De Mouy, seul.

Il regarde avec stupéfaction Henri qui s'éloigne, et broie dans ses mains son chapeau, qu'il jette à ses pieds.

Oh ! par la mort, je n'étais pas venu ici pour entendre de pareilles choses. Voilà donc l'homme dont Coligny m'avait répondu comme de lui-même !... Voilà celui auquel j'avais donné ma vie et mon honneur ! Par ma foi de gentilhomme, c'est un

misérable prince, et j'ai bien envie de me faire tuer ici pour le souiller à tout jamais de mon sang.

Scène IV

De Mouy, le duc d'Alençon, entre-bâillant la porte du fond.

LE DUC

Chut ! monsieur de Mouy ; car un autre que moi pourrait vous entendre.

DE MOUY

Monsieur d'Alençon ! Je suis perdu !

LE DUC

Au contraire ! Peut-être même avez-vous trouvé ici ce que vous cherchez... Croyez-moi, un sang aussi généreux que le vôtre peut être mieux employé qu'à rougir le seuil du roi de Navarre.

DE MOUY, étonné

Monseigneur, si j'ai bien compris, Votre Altesse veut me parler ?

LE DUC

Oui, monsieur de Mouy, mais pas dans cette chambre... On pourrait nous entendre.

DE MOUY

Où voulez-vous que j'aille, monseigneur ?

LE DUC

Chez moi... Sortez par l'autre porte ; je vous rejoindrai dans le corridor.

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de madame de Nevers, à l'hôtel de Guise. – Riches tentures ; portes à gauche, à droite et au fond.

Scène première

Marguerite, Madame de Nevers, puis Mica.

MADAME DE NEVERS

Votre Majesté peut entrer en toute sécurité ; ici, nous sommes

libres.

MARGUERITE

D'abord, et avant toute chose, Ma Majesté te prie d'oublier sa majesté. Tu dis donc que tu es libre, chère Henriette ?

MADAME DE NEVERS

Oh ! mon Dieu, oui : ni beau-frère, ni mari, personne ! libre comme l'air, comme l'oiseau, comme le nuage... Je vais, je viens, je commande... Ah ! pauvre reine ! vous n'êtes pas libre, vous ; aussi, vous soupirez.

MARGUERITE

Ma chère amie, permets-moi de te dire que tu es bien gaie pour n'être que libre.

MADAME DE NEVERS

Votre Majesté oublie qu'elle m'a promis d'entamer les confidences.

MARGUERITE

Encore Ma Majesté !... Nous nous fâcherons, Henriette ; as-tu donc oublié ce qui est convenu entre nous ?

MADAME DE NEVERS

Non : votre respectueuse servante devant le monde, ta folle confidente dans le tête-à-tête ; n'est-ce pas cela, madame ?... n'est-ce pas cela, Marguerite ?

MARGUERITE

Oui, oui, c'est bien cela.

MADAME DE NEVERS

Ni rivalités de maisons, ni perfidies d'amour, tout bien, tout bon, tout franc ; une alliance, enfin, offensive et défensive, dans le seul but de rencontrer et de saisir au vol, si nous le rencontrons, cet éphémère que l'on nomme bonheur.

MARGUERITE

Bien, ma duchesse, c'est cela !

MADAME DE NEVERS

Donc, il y a du nouveau ?

MARGUERITE

Tout n'est-il pas nouveau depuis trois jours ?

MADAME DE NEVERS

Oh ! je parle d'amour, moi, et non de politique... Quand nous aurons l'âge de dame Catherine, ta mère, nous en ferons, de la politique... Mais nous avons vingt ans, ma belle reine ; parlons d'autre chose. Voyons, serais-tu mariée pour tout de bon ?

MARGUERITE

À qui ?

MADAME DE NEVERS

Ah ! tu me rassures, en vérité... Ce n'est donc pas cela ?

MARGUERITE

Tout au contraire, ma pauvre Henriette, je suis moins mariée que jamais.

MADAME DE NEVERS

Mordi ! comme dit quelqu'un de ma connaissance, tu es bien heureuse !

MARGUERITE

Tu connais quelqu'un qui dit : « Mordi ! »

MADAME DE NEVERS

Oui.

MARGUERITE

Et quel est ce quelqu'un ?

MADAME DE NEVERS

Tu m'interrogues toujours, quand c'est à toi de parler ; achève, et je commencerai.

MARGUERITE

Eh bien, soit, Henriette. J'ai un scrupule.

MADAME DE NEVERS

Un scrupule de quoi ?

MARGUERITE

De religion. Fais-tu une différence entre les huguenots et les catholiques ?

MADAME DE NEVERS

En politique ?

MARGUERITE

Oui.

MADAME DE NEVERS

Sans doute.

MARGUERITE

Mais en amour ?

MADAME DE NEVERS

Ma chère amie, nous autres femmes, nous sommes tellement païennes, qu'en fait de sectes, nous les admettons toutes ; qu'en fait de dieux, nous en reconnaissons plusieurs.

MARGUERITE

En un seul, n'est-ce pas ?

MADAME DE NEVERS

Oui, celui qui a un carquois, un bandeau et des ailes... Mordi ! vive la dévotion !

MARGUERITE

Tu la pousses même un peu loin.

MADAME DE NEVERS

Comment cela ?

MARGUERITE

Tu jettes des pierres sur la tête des huguenots.

MADAME DE NEVERS

Faisons bien, et laissons dire. Ça, la fin de votre confiance, madame ?

MARGUERITE

Un instant : c'est que, si la pierre dont parlait mon frère Charles était historique...

MADAME DE NEVERS

Eh bien ?

MARGUERITE

Eh bien, je m'abstiendrais...

MADAME DE NEVERS

Bon ! je comprends maintenant ce qui fait ton scrupule... Il est donc huguenot ?

MARGUERITE

Qui ?

MADAME DE NEVERS

Qui ? Notre gentilhomme.

MARGUERITE

Tu as donc deviné qu'il était question d'un gentilhomme ?

MADAME DE NEVERS

Vraiment, comme c'est difficile !

MARGUERITE

Henriette, sois bien persuadée d'une chose, c'est que ce gentilhomme ne m'est rien et ne me sera jamais rien.

MADAME DE NEVERS

N'importe, il existe, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Oui ; mais il a bien failli cesser d'exister.

MADAME DE NEVERS

Et comment as-tu fait sa connaissance ?

MARGUERITE

Au lieu du massacre, n'ayant à Paris d'autre protecteur que le roi de Navarre, il est venu se réfugier dans mon appartement.

MADAME DE NEVERS

Où le roi de Navarre n'était pas, bien entendu.

MARGUERITE

Tu le sais mieux que personne.

MADAME DE NEVERS

Et où il est resté.

MARGUERITE

Il était si grièvement blessé, que je n'ai pas eu le courage...

MADAME DE NEVERS

Je comprends cela ; mais sais-tu que c'est très-gênant, un huguenot blessé, surtout dans des jours comme ceux où nous nous trouvons ? Et que fais-tu de ton huguenot blessé, qui ne t'est rien, et qui ne te sera jamais rien ?

MARGUERITE

J'en fais un convalescent qui habite mon cabinet, et que je veux sauver, voilà tout.

MADAME DE NEVERS

Il est beau, il est jeune, il est blessé, tu le caches dans ton cabinet, tu veux le sauver... Ce huguenot-là sera bien ingrat s'il n'est pas trop reconnaissant.

MARGUERITE

Il l'est déjà, j'en ai bien peur, plus que je ne le désirerais.

MADAME DE NEVERS

Et il t'intéresse, ce pauvre jeune homme ?

MARGUERITE

Oh ! par humanité seulement.

MADAME DE NEVERS

Ah ! l'humanité, ma pauvre reine, c'est toujours cette vertu-là qui nous perd, nous autres femmes.

MARGUERITE

Oui, et tu comprends : comme, d'un moment à l'autre, le roi, M. d'Alençon, la reine mère, mon mari même, peuvent entrer dans mon appartement...

MADAME DE NEVERS

Tu veux me prier de te garder ton petit huguenot tant qu'il sera malade, à la condition de te le rendre quand il se portera bien ?

MARGUERITE

Rieuse !... Non, je te jure que je ne prépare pas les choses de si loin ; seulement, si tu pouvais trouver un moyen de cacher le pauvre garçon, si tu pouvais lui conserver la vie que je lui ai sauvée, je t'avoue que je t'en serais bien reconnaissante. Tu es libre à l'hôtel de Guise ; tu l'as dit toi-même, tu n'as ni frère ni mari qui te contraigne ; et, de plus, si je m'en souviens bien, derrière cette chambre, tu possèdes un grand cabinet pareil au mien : eh bien, prête-moi ce cabinet. Quand mon huguenot sera guéri, ce qui est l'affaire de cinq ou six jours au plus maintenant, eh bien, tu ouvriras la cage, et l'oiseau s'envolera.

MADAME DE NEVERS

Il n'y a qu'une difficulté, chère reine : c'est que la cage est occupée.

MARGUERITE

Comment donc ! tu as sauvé aussi quelqu'un, toi ?

MADAME DE NEVERS

Justement, et voilà ce que je répondais à ton frère quand je parlais si bas, que tu n'as point entendu.

MARGUERITE

Ah ! oui, vraiment...

MADAME DE NEVERS

Écoute, Marguerite, c'est une histoire admirable, non moins belle, non moins admirable que la tienne... Après avoir quitté le Louvre, le soir de la Saint-Barthélemy, j'étais rentrée à l'hôtel de Guise, et je regardais brûler et piller une maison, quand tout à coup j'entends crier des femmes, et jurer des hommes... Je m'avance sur le balcon, et je vois d'abord une épée... dont le feu semble éclairer la scène à elle seule... J'admire cette lame furieuse, j'aime les belles choses, moi ; je cherche naturellement le bras qui la fait mouvoir, puis le corps auquel appartient ce bras... Alors, au milieu des cris, au milieu des coups, je distingue l'homme, et je vois un héros ; un Ajax Télamon ! Je m'enthousiasme... Je l'encourage de la voix et du geste, je tressaille à chaque coup dont il est menacé, je respire à chaque botte qu'il porte... Ç'a été, vois-tu, ma reine, une émotion d'un quart d'heure, comme jamais je n'en avais éprouvé, comme j'avais cru qu'il n'en existait pas... Aussi, j'étais là, haletante, suspendue, muette... quand tout à coup mon héros a disparu.

MARGUERITE

Comment cela ?

MADAME DE NEVERS

Sous une pierre que lui a jetée une vieille femme... Alors, comme le fils de Crésus, j'ai retrouvé la voix ; j'ai crié à l'aide, au secours ; mes gardes sont venus, l'ont pris, l'ont enlevé, et enfin l'ont transporté dans ce grand cabinet que tu me demandes pour ton protégé.

MARGUERITE

Hélas ! je comprends d'autant mieux cette histoire, que c'est la mienne, à peu près.

MADAME DE NEVERS

Avec cette différence que, servant mon roi et ma religion, je n'ai pas besoin de renvoyer M. Annibal de Coconnas.

MARGUERITE

Il s'appelle M. Annibal de Coconnas ?

MADAME DE NEVERS

Oui ; c'est un terrible nom, n'est-ce pas ?... Eh bien, il est digne de son nom !

MARGUERITE

Alors, mon protégé est refusé à l'hôtel de Guise ? J'en suis fâchée, car c'est le dernier endroit où l'on viendrait chercher un huguenot.

MADAME DE NEVERS

Pas le moins du monde. Fais-le apporter ici ; il couchera dans cette chambre... Chacun aura la sienne.

MARGUERITE

Je t'avoue que j'avais tellement compté sur toi, ma bonne Henriette, que je l'avais fait apporter d'avance.

MADAME DE NEVERS

Et où est-il ?

MARGUERITE

En bas, dans ma litière.

MADAME DE NEVERS

Qu'il monte !... qu'il monte !... Maître Ambroise Paré les traitera tous les deux en même temps.

MARGUERITE

Oh ! non, pas maître Ambroise Paré, le chirurgien de mon frère ! Y songes-tu ? Non, j'ai trouvé un autre docteur, qui a miraculeusement sauvé M. de Bussy du dernier grand coup d'épée qu'il a reçu.

MADAME DE NEVERS

Et tu as confiance en lui ?

MARGUERITE

Une très-grande ; car j'ai eu l'exemple sous les yeux ; en moins de trois jours, il a rappelé mon pauvre blessé de la mort à la vie.

MADAME DE NEVERS

Tu l'appelles ?

MARGUERITE

Son nom ne t'apprendrait rien, chère amie...

MADAME DE NEVERS

N'importe ! je puis avoir besoin de lui à mon tour ; et, ne fût-ce que pour M. Annibal de Coconnas...

MARGUERITE

Il s'appelle maître Caboche ; d'ailleurs, tu le verras si tu veux ; il sait que son malade va être transporté ici... Ce soir même, il doit venir... Veille, je te prie, à ce qu'il soit introduit près de M. de la Môle.

MADAME DE NEVERS

Ah ! notre huguenot s'appelle de la Môle ?

MARGUERITE

Oui, c'est un Lérac de la Môle, d'une grande famille de Provence.

MADAME DE NEVERS

Tu verras qu'en cherchant bien, nous trouverons quelque part que ses aïeux ont régné, ce qui sera un grand bonheur.

MARGUERITE

Pourquoi cela ?

MADAME DE NEVERS

Parce qu'il n'y aura pas de mésailliance.

MARGUERITE

Folle !

MADAME DE NEVERS

Alors, tu acceptes, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Sans doute.

MADAME DE NEVERS

En bien, fais-monter ton blessé.

MARGUERITE

Gillonne !... (Gillonne paraît.) Ma chère Gillonne, fais monter M. de la Môle.

MADAME DE NEVERS

Tu permets que je m'informe de la santé de mon catholique ?

MARGUERITE

Comment donc ! c'est d'une bonne hôtesse.

MADAME DE NEVERS

Mica !

MICA, paraissant

Madame ?

MADAME DE NEVERS

Comment va le comte ?

MICA

Mais de mieux en mieux, madame.

MADAME DE NEVERS

Qu'a-t-il fait en mon absence ?

MICA

Il a mangé une aile de faisan.

MARGUERITE

Ah ! il paraît que l'appétit revient... C'est bon signe.

MADAME DE NEVERS

Et ensuite ?

MICA

Il s'est étendu sur les coussins, et je crois qu'il dort.

MADAME DE NEVERS

À merveille !

GILLONNE, rouvrant la porte

Madame !

MARGUERITE

Ah ! bien ; faites entrer.

MADAME DE NEVERS

Attends, que je me retire.

MARGUERITE

Et pourquoi cela ?

MADAME DE NEVERS

Oh ! mon Dieu, au moment de te quitter, ce pauvre jeune homme... peut-être aura-t-il quelque chose à te dire... Mica, un jeune homme va habiter cette chambre, blessé comme M. le comte de Coconnas ; je te recommande d'avoir pour lui exactement les mêmes soins que tu as pour M. le comte... Votre Majesté me retrouvera dans ma chambre... Viens, Mica.

(Elle sort.)

Scène II

Marguerite, La Môle, Gillonne.

MARGUERITE

Folle Henriette ! mais comme elle lit cependant au fond du cœur avec sa folie !... Voyons, entrez, monsieur !

LA MÔLE, entrant. Il est très-pâle

Me voici, madame !

MARGUERITE

La route ne vous a-t-elle point trop fatigué ?

LA MÔLE

Non, madame, et les bons soins que vous avez eus pour moi n'ont malheureusement que trop porté leurs fruits !

MARGUERITE

Malheureusement !... Expliquez-vous, monsieur, je ne vous comprends pas.

LA MÔLE

Oh ! sans doute, si je n'eusse miraculeusement repris mes forces, vous n'auriez pas eu, en me voyant si près de mourir, le courage de m'exiler de votre appartement.

MARGUERITE

Mon appartement n'était pas un assez sûr refuge pour que je vous y gardasse ; et pour vous-même...

LA MÔLE, ardemment

Oh ! qui vous dit, madame, que je n'eusse pas mieux aimé

mourir là que vivre ailleurs ?

MARGUERITE

Vous voyez bien que vous n'êtes pas si près de votre convalescence que vous le croyez, puisque voilà le délire qui vous prend.

LA MÔLE

Qui me reprend, madame, voulez-vous dire ; car, depuis que je vous ai aperçue au Louvre, hélas ! je n'ai plus eu qu'une pensée : celle d'être reçu au nombre de vos serviteurs, afin de vous voir toujours et de vous appartenir à jamais.

MARGUERITE

Monsieur, les serviteurs de votre âge sont trop dangereux, du moins aux yeux du monde, pour une reine du mien... Je vous chercherai quelque autre condition.

LA MÔLE

Ainsi, madame, je puis espérer que je vous reverrai ? Je n'ai point à craindre, en vous quittant, de vous quitter pour toujours ?...

MARGUERITE

Espérez, monsieur de la Môle ; je me garderais bien de défendre l'espoir à un pauvre blessé... L'espoir est le meilleur médecin que je connaisse... (Après un instant de silence.) À propos, vous êtes ici chez madame de Nevers, mon amie ; dans la chambre voisine, dans celle-ci, est un gentilhomme blessé pendant la nuit de la Saint-Barthélemy... Si, par hasard, ce jeune homme était d'une autre croyance que la vôtre, ce qui est possible... pour tout le temps que vous demeurerez ici, oubliez que vous êtes huguenot.

LA MÔLE

Madame, je vous promets que le souvenir de vos bontés effacera tous les autres souvenirs.

MARGUERITE

Bien, merci ! mais il se fait tard, j'ai encore quelques mots à dire à Henriette ! Au revoir, monsieur de la Môle.

LA MÔLE

Madame... madame... (Il met un genou en terre.) Votre main...

MARGUERITE

Il y a deux sortes de personnes auxquelles il ne faut rien refuser : les enfants et les malades... Tenez, monsieur !...

(Elle lui donne sa main à baiser et sort.)

Scène III

La Môle, seul.

Pendant la dernière scène, et pendant ce monologue,
la nuit vient peu à peu.

Ô ma belle reine ! demandez-moi mon sang, ma vie, mon âme... demandez-moi tout, hors de ne plus vous aimer ; car, si vous demandiez cela, je le sens bien, de tout dévoué que j'étais, je vous deviendrais rebelle... (Il dépose son épée sur un fauteuil et s'étend sur les coussins.) Mais non, elle avait songé à tout... Ainsi, d'avance, elle s'était occupée de moi !... ainsi, tandis que je n'osais lui dire que ma vie était attachée à sa vie, elle me préparait cette faveur de la voir tous les jours !... Oh ! merci, madame, merci... Mais j'entends du bruit, une porte s'ouvre... On s'approche...

Scène IV

La Môle, Coconnas.

COCONNAS, appuyé sur son épée au fourreau

Ma foi, je suis bien aise d'avoir un voisin ; cela me fera compagnie dans mes heures de solitude ; avec cela que madame de Nevers dit que c'est un garçon charmant... Aïe ! aïe ! je crois que l'épaule me fait encore plus mal que la tête, si ce n'est pourtant ma poitrine, qui me fait plus de mal que l'épaule.

LA MÔLE

Ce doit être ce gentilhomme blessé dont m'a parlé la reine.

COCONNAS

Monsieur...

LA MÔLE

C'est à moi qu'il s'adresse probablement.

COCONNAS

Monsieur, êtes-vous dans cette chambre, s'il vous plaît ?

LA MÔLE

Me voici !

COCONNAS

Ah ! ah !... Vous a-t-on prévenu que vous m'aviez pour voisin ?

LA MÔLE

Monsieur, je sais que j'ai cet honneur.

COCONNAS

Ah ! tant mieux ! enchanté de faire votre connaissance.

LA MÔLE

Monsieur, je suis votre serviteur.

COCONNAS

Vous avez donc été blessé, vous, monsieur ?

LA MÔLE

Assez grièvement... Mais l'on m'a parlé d'un accident qui vous était arrivé à vous-même.

COCONNAS

C'est-à-dire que j'ai failli être assommé... (Cherchant autour de lui.) Où diable trouverai-je un fauteuil ? Voilà la terre qui commence à trembler.

LA MÔLE

Monsieur, je suis sur un excellent coussin, et, si vous voulez le partager avec moi...

COCONNAS

Avec le plus grand plaisir... (Il s'assied et jette son épée derrière les coussins.) Là... bien ! je ne suis pas encore très-ferme sur mes jambes, voyez-vous, et, quand je reste longtemps debout, la tête me tourne, il me semble que la terre tremble ! Maudite vieille ! comprenez-vous cela ?... elle me jette un pot de fleurs du troisième étage, vingt livres pesant... juste sur la tête... Heureusement que j'ai le crâne solide... J'avais bien déjà reçu une égratignure

à l'épaule et une piqûre à la poitrine, mais ce n'était rien en comparaison. Et vous, monsieur, où êtes-vous blessé ?

LA MÔLE

Moi, monsieur, j'ai reçu un coup d'épée dans la poitrine et un coup de dague à travers le bras.

COCONNAS

Et, étant si mal accommodé, vous êtes déjà debout ? En vérité, il y a miracle !

LA MÔLE

Ma foi, oui, monsieur, et c'est un hommage à rendre à mon médecin ; je crois que je suis tombé sur le divin Esculape lui-même, quoique le drôle ait plutôt l'air d'un bohémien que d'un dieu... Avec quelques gouttes d'un élixir fort agréable au goût, ma foi... avec quelques frictions autour de mes blessures... tout a été comme vous voyez, ou plutôt comme vous ne voyez pas... mais comme vous verrez quand on nous apportera de la lumière.

COCONNAS

C'est un habile coquin, à ce qu'il me semble, que votre bohémien. Et comment s'appelle-t-il, s'il vous plaît ?... Il est bon de connaître un pareil homme, dans les temps où nous vivons.

LA MÔLE

Il s'appelle maître Caboche.

COCONNAS

Et il demeure ?...

LA MÔLE

Du côté des Innocents, je crois... Mais il m'a dit que, si j'avais besoin de lui, comme il est fort connu dans le quartier des Halles, je n'avais qu'à prononcer son nom, et qu'on me montrerait sa demeure.

COCONNAS

Maître Caboche, du côté du pilori... Très-bien... Moi, j'ai été traité par un âne bâté !

LA MÔLE

Que vous nommez ?...

COCOANNAS

Maître Ambroise Paré.

LA MÔLE

Mais c'est le médecin du roi.

COCOANNAS

Je plains le roi... Imaginez-vous, comme je vous le disais tout à l'heure, que je ne peux pas me remettre, qu'il me semble toujours être coiffé de ce diable de pot de fleurs, si bien qu'à chaque instant, je m'évanouis.

LA MÔLE

Eh bien, moi, monsieur, tout au contraire, je vais à merveille, et je me sens déjà assez fort pour rendre la pareille à celui qui m'a assassiné.

COCOANNAS

Et ce sera justice... Ah ! monsieur, quand vous le rencontrerez, quand vous le tiendrez sous votre main, éventrez-le-moi de la belle façon ; c'est ce que je promets de faire à celui qui m'a envoyé certaine balle... (Il se touche l'épaule.) Mais comment la chose vous est-elle arrivée, à vous ?

LA MÔLE

Ma foi, monsieur, j'ai joué de malheur... J'ai été abominablement trahi par un homme qu'à sa mine j'avais jugé bon compagnon.

COCOANNAS

Voyez-vous le scélérat !... Ah ! que vous m'intéressez, monsieur !... car votre histoire, c'est la mienne... Et ce traître vous a blessé ?

LA MÔLE

Vous allez voir... J'arrive à Paris le jour de la Saint-Barthélemy...

COCOANNAS

Bon ! juste comme moi.

LA MÔLE

J'avais, pour la nuit même, affaire au Louvre.

COCONNAS

Encore comme moi...

LA MÔLE

Je tenais donc à être logé dans les environs.

COCONNAS

Toujours comme moi... Ah ! monsieur, quelle sympathie !

LA MÔLE

Je m'arrête donc dans une rue voisine, devant une enseigne de la plus appétissante apparence, enseigne aussi trompeuse que le bon accueil de l'hôte.

COCONNAS

Je vois cela... Il vous a écorché vif ?

LA MÔLE

Ma foi, peu s'en est fallu... Vous allez en juger. En même temps que moi était arrivé un gentilhomme.

COCONNAS.

En même temps que vous ?

LA MÔLE

Oui.

COCONNAS

À cette auberge ?

LA MÔLE

Oui... Un grand drôle... taillé en compas... cheveux roux, moustaches rousses, qui me montre agréablement ses dents blanches, et avec lequel je soupe sur la foi des traités.

COCONNAS, se reculant

Tiens !

LA MÔLE

Qui, en me faisant force amitiés, m'invite à me retirer dans ma chambre... Il avait ses intentions, le misérable !...

COCONNAS

Vous croyez ?... Et quelles étaient ces intentions que vous lui supposez, à ce misérable ?

LA MÔLE

Pardieu ! c'est bien simple à deviner... C'était le complice de

l'hôte...

COCONNAS

Comment le nommiez-vous, monsieur votre hôte ?

LA MÔLE

On le nommait La Hurière... Je n'oublierai jamais son nom, je vous le promets... Ce gremlin d'hôte fait feu sur moi... Heureusement, j'avais mes pistolets...

COCONNAS

Alors, vous faites feu sur votre gremlin d'hôte... et, au lieu de l'atteindre, comme un maladroit que vous êtes, vous touchez son compagnon, n'est-ce pas ?

LA MÔLE, se levant

Eh ! eh ! que veut dire ceci ?

COCONNAS

Ceci veut dire, mon petit parpaillot, que tu es le comte Lérac de la Môle, n'est-ce pas ?

LA MÔLE

Et que vous êtes, vous, le comte Annibal de Coconnas, que je crois.

COCONNAS

Qui voulait te sauver la vie, et que tu veux éventrer... Attends ! attends !

LA MÔLE

Mon épée... mon épée... Ah ! puisque je vous rencontre...

(Il court à son épée.)

COCONNAS

Ah ! puisque je te retrouve...

(Il court à la sienne.)

LA MÔLE, son épée à la main

Vous n'avez pas ici votre bon porte-arquebuse La Hurière, ni votre porte-poignard Maurevel.

COCONNAS, son épée à la main

Et toi, nous allons voir si tu as toujours ces bonnes jambes que tu avais, l'autre soir, en courant du côté du Louvre... Où êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur le comte de la Môle ?

LA MÔLE

Par ici, monsieur le comte de Coconnas... Eh bien, je vous attends !...

COCONNAS

Ah ! ah !...

(Ils ferrailent.)

Scène V

Les mêmes, Caboche, Mica, portant un flambeau.

MICA

Par ici, maître, par ici... Oh ! mon Dieu ! madame la duchesse ! madame la duchesse !...

(Elle sort en appelant.)

COCONNAS

Tiens, pare celle-là !

LA MÔLE

À vous, monsieur le comte !

CABOCHE

Bon ! il paraît que j'arrive à temps.

Scène VI

Les mêmes, Marguerite, madame de Nevers.

MARGUERITE

Messieurs !...

MADAME DE NEVERS

Messieurs !...

COCONNAS

Bon !... la duchesse.

(Il abaisse son épée.)

LA MÔLE

Madame Marguerite !...

(Il abaisse son épée.)

COCONNAS

C'est bien... nous nous retrouverons.

MADAME DE NEVERS, à Coconnas

Non pas, s'il vous plaît, monsieur le comte.

MARGUERITE, à la Môle

Monsieur de la Môle, qu'est-ce que cette violence ?...

LA MÔLE

Ne le reconnaissez-vous point, madame ?... C'est le même qui, à la tête d'une bande d'assassins, m'a poursuivi jusqu'au Louvre.

MARGUERITE, à Coconnas

Monsieur le comte, ce n'est point la première fois que nous nous voyons.

COCONNAS

C'est vrai, madame ; j'ai déjà eu l'honneur...

MARGUERITE

Monsieur le comte, peut-être me devez-vous quelques regrets pour la façon dont vous vous êtes présenté, il y a trois jours, chez une reine.

COCONNAS

Le fait est, madame, que, si j'eusse su entrer chez vous...

MARGUERITE

Oui... vous eussiez remis votre épée au fourreau, comme M. de la Môle l'a déjà fait, et comme vous allez le faire...

COCONNAS

Madame...

MADAME DE NEVERS

Obéissez, Annibal...

COCONNAS

J'obéis...

MARGUERITE

Maintenant, messieurs, écoutez bien ceci... Vous, monsieur de Coconnas, vous devez la vie à madame de Nevers.

COCONNAS

C'est vrai.

MARGUERITE

Vous, monsieur de la Môle...

LA MÔLE

Oh ! sans Votre Majesté, je serais mort !...

MARGUERITE

Vous n'avez donc pas le droit de nous refuser la première demande que nous vous adresserons...

COCONNAS

Sans doute.

LA MÔLE

Oh ! madame, ordonnez ! vous savez bien que j'attends vos ordres à genoux.

MARGUERITE

Votre main, monsieur de Coconnas.

COCONNAS

Hum ! hum !

MARGUERITE

Votre main, monsieur de la Môle.

LA MÔLE, touchant la main de Marguerite

Oh ! avec bonheur, madame.

MARGUERITE, à Coconnas

Vous me refusez, monsieur le comte ?

COCONNAS

Non, non ; mais... le pot de fleurs... je... Eh ! mordi ! je me trouve mal, voilà.

(Il fléchit et tombe sur un genou.)

MADAME DE NEVERS

Oui, en effet. À l'aide ! au secours ! Faible encore comme il l'est, il n'a pu si longtemps demeurer debout.

LA MÔLE, vivement

Maître Caboche, ne vous reste-t-il pas de cet excellent élixir que vous m'avez fait boire et qui m'a produit un si grand bien ?

CABOCHE

J'en ai toujours sur moi.

LA MÔLE

Alors, donnez.

CABOCHE

Voici.

LA MÔLE, à madame de Nevers

De grâce, madame, permettez. (Il prend Coconnas dans ses bras, et lui approche le flacon de la bouche.) Monsieur le comte, monsieur de Coconnas, revenez à vous.

COCONNAS, soupirant

Ah !

MADAME DE NEVERS

Il rouvre les yeux.

MARGUERITE

Bon la Môle !

COCONNAS

Que m'a-t-on donné ?... C'est comme si l'on me faisait boire la vie... (Reconnaissant la Môle.) Et c'est vous qui me rendez ce service... Encore ! (Il boit deux ou trois gouttes.) Mordi ! monsieur de la Môle, si j'en reviens, sur ma parole, vous serez mon ami.

LA MÔLE

De grand cœur.

MARGUERITE, respirant

Ah !

MADAME DE NEVERS, à Caboche

Eh bien, maître, que pensez-vous de nos deux blessés ?

CABOCHE

Que, dans huit jours, ils se porteront mieux qu'ils ne s'étaient jamais portés.

MADAME DE NEVERS

Tu vois donc, chère reine, que tout ira bien !...

SIXIÈME TABLEAU

Le cimetière des Innocents. – Au premier plan, à droite, une grande aubépine en fleur ; à gauche, un porche d'édifice gothique ; sous la voûte, plusieurs portes d'habitation.

Scène première

La Hurière, maître Caboche, Friquet, peuple, criant Noël.

CABOCHE, s'approchant et cassant une branche

Oui, maître La Hurière, c'est la vérité du bon Dieu : une aubépine en fleur à la fin du mois d'août, il y a miracle !

LA HURIÈRE

C'est pour cela, sans doute, que, ce matin même, le roi Charles IX et toute la cour viennent en procession au cimetière des Innocents... Aussi, j'ai quitté l'auberge de la *Belle Étoile* pour le voir une fois encore, ce bon roi Charles, qui vient de nous débarrasser à tout jamais des huguenots.

CABOCHE

Et vous l'avez grandement aidé dans cette rude besogne, maître La Hurière... Je vous ai vu les armes à la main.

LA HURIÈRE

Eh bien, m'en voulez-vous de cela ?... Je vous ai épargné de la besogne, voilà tout.

FRIQUET

Dites donc, maître Caboche, est-ce que c'est vrai, ce qu'on dit ?

CABOCHE

Et que dit-on, mon enfant ?

FRIQUET

On dit que vous avez des baumes pour guérir toutes les blessures, et que, par exemple, si vous aviez voulu, vous auriez recollé la tête de l'amiral Coligny, qui se porterait, à cette heure, comme vous et moi, au lieu d'être pendu par les pieds au gibet de Mautfaucou.

CABOCHE

Veux-tu en faire l'essai sur toi-même ?

FRIQUET

Non pas, maître Caboche... non pas.

CABOCHE, le prenant par l'oreille

Rien que l'oreille.

FRIQUET

Non... non... Je crois de confiance... Lâchez-moi, maître Caboche... lâchez-moi !

(Il remonte vers le fond, suivi d'un groupe de peuple ;
La Hurière rit et applaudit en les suivant des yeux.)

Scène II

Les mêmes, Coconnas et la Môle, au fond.

COCONNAS

Le quartier des Halles... le cimetière des Innocents... ça m'a tout l'air d'être la chose que nous voyons... Elle est fort attrayante.

LA MÔLE

Ma foi ! je crois que, de mon côté, j'en vois une qui n'est pas moins extraordinaire.

COCONNAS

Laquelle ?

LA MÔLE, montrant La Hurière

Regarde !

COCONNAS

D'abord, ce n'est pas une chose : c'est un homme.

LA MÔLE

Oui, mais quel homme ?

COCONNAS

Maître La Hurière ! (La Môle et Coconnas lui posent la main sur l'épaule, chacun d'un côté.) Bonjour, maître !

LA HURIÈRE, regardant à droite

Ah ! M. de Coconnas... (Regardant à gauche.) Ah ! M. de la Môle...

COCONNAS

Vous n'êtes donc pas mort ?

LA HURIÈRE

Vous êtes donc vivant ?

COCONNAS

Je vous ai vu tomber cependant ; j'ai entendu le bruit de la balle qui vous cassait quelque chose, je ne sais quoi... Je vous ai laissé couché dans le ruisseau, rendant le sang par le nez et par la bouche.

LA HURIÈRE

Tout cela est vrai comme l'Évangile, monsieur de Coconnas... Mais ce bruit que vous avez entendu, c'était celui de la balle frappant sur ma salade, et sur laquelle heureusement elle s'est aplatie... Mais le coup n'en a pas été moins rude... Voyez... (Il lève son bonnet.) Il ne m'en est pas resté un cheveu.

COCONNAS

Ah ! la bonne tête !...

LA HURIÈRE

Ah ! ah ! vous riez... Vous n'avez donc pas de mauvaises intentions à mon égard ?

LA MÔLE

Non.

LA HURIÈRE

Vous me pardonnez ?

COCONNAS

Oui ; seulement, nous mettons à ce pardon une petite condition.

LA HURIÈRE

Laquelle ?

COCONNAS

C'est que vous nous indiquerez la demeure d'un médecin nommé maître Caboche, et qui doit habiter aux environs d'ici.

LA HURIÈRE

Aux environs ? Vous pourriez bien dire ici même...

COCONNAS

Comment ?...

LA HURIÈRE

Regardez ; il est là, devant sa porte.

LA MÔLE

Oui-da, c'est lui en personne.

LA HURIÈRE

Ainsi donc... ?

LA MÔLE

Ainsi donc, comme, en sortant d'ici, nous allons faire une visite à maître René le nécromancien, et que ton auberge est sur la route, prépare ton omelette...

COCONNAS

Et n'y épargne pas le lard, comme la dernière fois...

LA HURIÈRE

Soyez tranquilles, messieurs... Par ma foi ! je ne croyais pas en être quitte à si bon marché.

(Il se sauve.)

Scène III

Les mêmes, Caboche, s'avançant ;
groupes de gens du peuple, au fond.

COCONNAS

En effet !

LA MÔLE

Le reconnais-tu ?

COCONNAS

À merveille... (S'approchant de Caboche.) Mon cher ami, permettez-moi de vous dire que vous êtes le chirurgien le plus habile que je connaisse... (Il lui présente la main ; Caboche se retire.) Eh bien ? (Caboche salue.) Touchez là !

CABOCHE

Merci de l'honneur que vous voulez bien me faire, monsieur ; mais il est probable que, si vous me connaissez, vous ne me le feriez pas...

COCONNAS

Ma foi, pour mon compte, je déclare que, quand vous seriez le diable, je me tiens pour votre obligé ; car, sans vous, je serais mort à cette heure.

CABOCHE, ôtant son bonnet

Je ne suis pas tout à fait le diable, monsieur ; mais souvent on aimerait mieux voir le diable que de me voir.

COCONNAS

Qui êtes-vous donc ?

CABOCHE

Monsieur, je suis maître Caboche, bourreau de la prévôté de Paris.

COCONNAS, retirant sa main

Ah ! ah !

CABOCHE

Vous voyez bien !

COCONNAS

Non pas, je toucherai votre main, ou le diable m'emporte !... Étendez-la.

CABOCHE

En vérité ?

COCONNAS

Toute grande !

CABOCHE

Voilà...

COCONNAS

Plus grande encore...

(Il lui donne une poignée de main
en lui laissant une poignée de pièces d'or.)

CABOCHE, secouant la tête

J'eusse mieux aimé votre main toute seule, car je ne manque pas d'or... Mais, de mains qui touchent la mienne, tout au contraire, j'en chôme fort... N'importe, Dieu vous bénisse, mon gentilhomme !

LA MÔLE, s'approchant et lui donnant une bourse
Tiens, mon ami.

CABOCHE

Merci, monsieur.

COCONNAS

Ainsi donc, mon ami, permettez que je vous regarde...

CABOCHE

Oh ! faites, monsieur.

COCONNAS

Ainsi donc, c'est vous qui donnez la gêne, qui rouez, qui écartelez, qui brisez les os, qui coupez les têtes ? Ah ! ah ! je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance.

CABOCHE

Monsieur, ce que vous dites là n'est pas parfaitement exact, car je ne fais pas tout moi-même... Ainsi que vous avez vos laquais, vous autres seigneurs, pour faire ce que vous ne voulez pas faire, j'ai, moi, mes aides qui font la grosse besogne et qui expédient les manants... Seulement, quand, par hasard, j'ai affaire à des gentilshommes comme vous et votre compagnon, par exemple... oh ! alors, c'est autre chose, et je me fais un honneur de m'acquitter moi-même de tous les détails de l'exécution... depuis le premier jusqu'au dernier, c'est-à-dire depuis la question jusqu'au décollement.

COCONNAS, regardant son compagnon

Eh ! eh ! que dis-tu de cela, la Môle ? (Se retournant et riant.) Eh bien, maître, je retiens votre promesse... et, si mon tour venait de monter à la potence d'Enguerrand de Marigny ou sur l'échafaud de M. de Nemours, il n'y aurait que vous qui me toucheriez.

CABOCHE

Je vous le promets encore.

COCONNAS

Et, cette fois... cette fois, voici ma main en gage que j'accepte votre promesse.

CABOCHE

Votre main sans or, votre main toute seule ?

COCONNAS

Oui, et, je vous le répète, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(Le duc d'Alençon entre, enveloppé dans un manteau, et suit des yeux la Môle et Coconnas. Un homme l'accompagne.)

Scène IV

Les mêmes, le duc d'Alençon, un homme à sa suite, Jolyette.

JOLYETTE, à Caboche

On vous demande à la maison, mon père.

CABOCHE

J'y vais.

COCONNAS

Pardieu ! voilà une belle enfant ?

CABOCHE

C'est ma fille.

COCONNAS

Comment l'appelle-t-on, Caboche ?

CABOCHE

Jolyette.

COCONNAS

Voulez-vous permettre que je vous embrasse, ma jolie fille ?

JOLYETTE

Demandez à mon père, monsieur.

CABOCHE

Embrassez, mon gentilhomme, embrassez... Cela lui portera peut-être bonheur.

LA MÔLE

Tu vas embrasser la fille du bourreau ?...

COCONNAS

J'embrasserais la fille du diable si elle était jolie... (Il l'embrasse.) J'ai bien donné la main au père.

LA MÔLE

Tu as plus de courage que moi.

COCONNAS

Merci, ma belle enfant. Au revoir, maître Caboche.

CABOCHE

Ne dites pas : « Au revoir » ; dites : « Adieu. »

JOLYETTE

Qu'est ce beau seigneur, mon père ?

CABOCHE

Un brave gentilhomme, ma fille, et pour lequel il te faudra prier.

(Ils rentrent.)

Scène V

Coconnas, la Môle, le duc d'Alençon, l'homme, le peuple.

LA MÔLE

Eh bien, te voilà avec un ami aux halles de Paris.

COCONNAS

Ma foi, il y a un vieux proverbe piémontais qui dit : « Il fait bon avoir des amis partout. »

(Ils sortent.)

LE DUC D'ALENÇON, montrant la Môle
à l'homme qui l'accompagne

Vous voyez : manteau et toquet cerise... pourpoint blanc et or... trousse cerise, blanc et or... Peut-on avoir un costume pareil à celui-là pour ce soir ?

L'HOMME

Oui, monseigneur.

LE DUC

C'est bien... À huit heures, ce soir, quelqu'un ira le prendre chez vous, et le portera chez M. de Mouy.

L'HOMME

Dois-je accompagner monseigneur au Louvre ?

LE DUC

Non, je n'ai pas d'autres ordres à vous donner.

(Il sort d'un côté, l'homme de l'autre.)

Scène VI

Les mêmes, le roi, la reine Catherine, Marguerite,
madame de Sauve, Friquet, La Hurière ;
puis Henri, pages, gardes, peuple.

FRIQUET

Le roi !... le roi !...

LA HURIÈRE

Vive le roi !... (À ceux qui l'entourent.) Voyez-vous, voyez-vous
le premier... celui-là qui a un pourpoint blanc brodé d'or ?... c'est
le roi Charles IX, le roi des catholiques.

LE PEUPLE

Vive le roi Charles !

LA HURIÈRE

Celle-là, c'est la reine Catherine, celle qui a tout fait, voyez.
M. Maurevel me l'a dit : il doit savoir, le tueur du roi.

LE PEUPLE

Vive le roi Charles !... vive la reine Catherine ! vive la messe !

LA HURIÈRE

Voici la reine Marguerite !

LE ROI

Eh bien, où donc est cet aubépin en fleur dont on parle tant ?

CATHERINE

Le voici, mon fils ; venez de ce côté.

LE ROI

Ah ! oui-da !

CATHERINE

Mettez-vous à genoux, mon fils ; et, si vous ne croyez pas à un
miracle, ayez l'air d'y croire.

LE ROI

J'y crois, par la mordieu ! et la preuve, c'est qu'à cette même
place, j'élèverai une chapelle à saint Barthélemy, pour faire pen-
dant à celle que notre prédécesseur Louis a fait élever aux saints
Innocents.

MADAME DE SAUVE, à Marguerite

Madame, est-ce qu'il ne viendra point ?

MARGUERITE

Je l'ai fait prévenir... Maintenant, peut-être a-t-il méprisé mes avis ; vous eussiez mieux fait de le lui faire parvenir vous-même.

MADAME DE SAUVE

Oh ! moi, c'était impossible ; je suis gardée à vue...

MARGUERITE

Alors, éloignez-vous de moi...

MADAME DE SAUVE

Oh ! oui... vous avez raison, madame... Mais vous permettez que, si de nouveaux dangers...

MARGUERITE

Vous savez que je suis l'alliée du roi de Navarre.

CATHERINE, à genoux près du roi

Mon fils, que vous avais-je dit ?

LE ROI

Vous m'aviez dit quelque chose, ma mère ?

CATHERINE

Je vous avais dit qu'il ne viendrait pas.

LE ROI

Qui cela ?

CATHERINE

Henri.

LE ROI

Ah ! tiens, c'est vrai... Où est-il donc, Henriot ?

CATHERINE

Au prêche, sans doute.

LE ROI

Margot !

MARGUERITE

Mon roi m'appelle ?

LE ROI

Oui.

MARGUERITE, à part, regardant autour d'elle
Il ne vient pas.

LE ROI

Pourquoi donc Henriot n'est-il pas ici ?

MARGUERITE

Sire, je l'ai quitté prêt à venir. Quelque événement l'aura retardé.

LE ROI

Il a tort, il a tort ; les rues de Paris ne sont point encore assez refroidies pour qu'un demi-catholique s'y hasarde seul ; il eût été plus en sûreté dans notre compagnie que dans celle où il se trouve sans doute en ce moment.

MADAME DE SAUVE, à part

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

CATHERINE

Eh bien, mon fils, direz-vous encore que Henri... ?

MARGUERITE

Sire, écoutez... Il me semble entendre...

LE ROI

Quoi ?

PLUSIEURS VOIX

À la messe, Henriot ! à la messe !

CATHERINE

Le voilà !

LA HURIÈRE

Il y est venu, le parpaillot !

LES MÊMES VOIX

À la messe !... à la messe !

HENRI, entrant à cheval

Messieurs, j'y ai été hier... j'en viens aujourd'hui... j'y retourne demain. Ventre-saint-gris ! il me semble que c'est bien assez comme cela.

(Il met pied à terre.)

LE ROI

D'où venez-vous, Henri ?... et pourquoi si tard ?

HENRI

Vous l'avez entendu, sire : de la messe... En passant devant Saint-Germain-l'Auxerrois, je suis entré, et j'ai entendu un fort beau sermon... Je croyais y trouver Votre Majesté.

LE ROI

Vous allez voir, ma bonne mère, que c'est nous qui sommes en faute, et que Henriot va être meilleur catholique que nous.

HENRI

Sire, cela ne m'étonnerait point, car je viens d'entendre dire en chaire que le Seigneur préfère le pécheur qui se repent au sage qui n'a jamais péché.

LE ROI

Et tu te repens ?

HENRI

Sire, il ne manque, j'en suis bien certain, à ma ceinture qu'un chapelet pareil à celui que notre bonne mère porte à la sienne, pour que chacun voie en moi un des plus fervents catholiques du royaume.

LE ROI

Ma mère, donnez donc votre chapelet à Henriot... Je serais curieux de voir le roi des huguenots dire son rosaire.

CATHERINE, cherchant

En effet... Voyons s'il poussera jusque-là la dissimulation. (Elle cherche son rosaire absent.) Mon fils, je l'ai perdu ou on me l'a volé.

HENRI, bas

Bon voleur !... (Haut.) Madame, je me contenterai de réciter mes prières *in petto*, comme disent les Italiens. Et, comme les Italiens sont les premiers catholiques du monde, Dieu ne peut manquer de me savoir gré en voyant que je tâche de leur ressembler.

LE PEUPLE

Vive le roi !... vive la messe !... Largesse ! largesse !

LE ROI

Attends, bon peuple, attends ! (Il cherche son escarcelle.) Ah !

ah ! ma mère, il paraît que mon escarcelle est allée rejoindre votre chapelet... Corbœuf ! voilà un hardi conseiller, qui vole l'escarcelle du roi pour lui montrer de quelle façon sa police est faite.

HENRI

Sire, je vous offrirais bien la mienne ; mais quelque bon catholique, pensant que ce sont les nouveaux saints qui font les meilleurs miracles, se l'est appropriée à titre de relique.

LE ROI, riant

Gascon !

HENRI

Non, ventre-saint-gris ! c'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Majesté, on m'a pris pour un vrai roi... on m'a volé !

LE PEUPLE

Vive le roi !... Noël !... Noël !

(Le cortège se remet en marche.)

ACTE TROISIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La chambre de la reine de Navarre.

Scène première

Gillonne, puis de Mouy.

GILLONNE, regardant au fond du corridor

Un manteau cerise, un pourpoint blanc et or... un toquet surmonté d'une plume blanche... Ma foi, c'est bien cela... Par ici, monsieur de la Môle, par ici !

DE MOUY, son mouchoir sur le visage

Par ici, dites-vous ?

GILLONNE

Oui, oui... Vous êtes attendu...

DE MOUY

Par qui ?

GILLONNE

Eh ! vous le savez bien... par une femme...

(On entend la voix de Coconnas.)

COCONNAS

Eh ! la Môle ! la Môle ! où diable es-tu donc ?

DE MOUY, à Gillonne

Vous le voyez, on me poursuit...

GILLONNE

Entrez vite, alors...

DE MOUY

Où ?

GILLONNE

Dans ce cabinet !

DE MOUY

Ma foi, à la grâce de Dieu !

(Il entre.)

GILLONNE, refermant la porte

Il était temps !

Scène II
Coconnas, Gillonne.

COCONNAS

La Môle !... Mordi ! qu'as-tu donc ? Tu cours comme si tous les diables d'enfer étaient à tes trousses...

GILLONNE

Ah ! c'est vous, monsieur de Coconnas ?

COCONNAS

Ma foi, oui, et bien essoufflé ! Avez-vous vu la Môle ?

GILLONNE, un doigt sur la bouche

Chut !

COCONNAS

Quoi ?

GILLONNE

Il est là !

COCONNAS

Nous sommes donc chez la reine de Navarre ?

GILLONNE

Oui.

COCONNAS

Et moi qui ne comprenais pas ! ô bêtête !... C'est bien... c'est bien... Votre serviteur très-humble... Je m'en vais...

Scène III
Coconnas, la Môle, sur la porte ; Gillonne.

LA MÔLE

Coconnas !

COCONNAS, stupéfait

La Môle ! Par où donc es-tu sorti ?

LA MÔLE

Par où je suis sorti !... Que veux-tu dire ?

COCONNAS

Je comprends : il y a deux portes, et tu as fait le tour.

LA MÔLE

Il y a deux portes... où cela ?

À ce cabinet.

COCONNAS

Que me contes-tu là ?

LA MÔLE

Aurais-tu, par hasard, la prétention de me faire accroire que tu n'es pas entré ici ?

COCONNAS

Quand cela ?

LA MÔLE

Il y a cinq minutes.

COCONNAS

Tu es fou...

LA MÔLE

Je suis fou !... Soyez notre juge, madame.

COCONNAS

Parle !

LA MÔLE

La Môle, tout à l'heure, n'est-il pas entré dans ce cabinet ?

COCONNAS

Je l'ai cru, du moins.

GILLONNE

Dame, vous me l'avez dit.

COCONNAS

Et je vous le répète ; car, moi-même, j'ai cru... Mais peut-être me suis-je trompée, peut-être était-ce un gentilhomme vêtu de la même façon. J'avais reçu l'ordre de faire entrer un seigneur vêtu d'un manteau cerise et d'un pourpoint blanc...

GILLONNE

Eh bien ?

LA MÔLE

Connaissez-vous quelqu'un qui ait intérêt à se glisser ici sous vos habits, monsieur de la Môle ?

GILLONNE

Personne... à moins que... Ah ! mon Dieu !

LA MÔLE

COCONNAS

Quoi ?

LA MÔLE

À moins qu'on ne se serve de moi pour... Serait-ce une trahison ?

COCONNAS

Ce sera tout ce que tu voudras ; mais je te réponds que je t'ai vu entrer ici, ou, si ce n'est toi, quelqu'un qui te ressemble diablement.

LA MÔLE

Sur l'honneur, Coconnas ?

COCONNAS

Sur l'honneur !

LA MÔLE

Alors, je saurai...

(Il fait un pas vers le cabinet.)

GILLONNE, s'opposant à son passage

Monsieur de la Môle !

LA MÔLE

Laissez-moi passer, madame, laissez-moi passer.

COCONNAS

Eh ! mordi ! tu oublies que tu es chez une reine !

LA MÔLE

Oh ! peu m'importe où je suis : un homme a pris mon nom, un homme a pris mon habit ; il faut que je sache quel est cet homme !

Scène IV

Les mêmes, Marguerite.

MARGUERITE

Ah ! c'est vous, monsieur de la Môle ! Mais qu'avez-vous donc, et pourquoi êtes-vous ainsi pâle et tremblant ?

GILLONNE

Madame, M. de la Môle allait pénétrer malgré moi dans la chambre de Votre Majesté.

LA MÔLE

Madame, c'est que je voulais prévenir Votre Majesté qu'un étranger, un inconnu, un voleur peut-être, s'est introduit chez elle avec mon manteau et mon chapeau.

MARGUERITE

Vous êtes fou, monsieur ; car je vois votre manteau sur vos épaules, et je crois, Dieu me pardonne ! que je vois aussi votre chapeau sur votre tête.

LA MÔLE, mettant le chapeau à la main

Oh ! pardon, madame, pardon ! ce n'est cependant pas, Dieu m'en est témoin, le respect que me manque.

MARGUERITE

Non, c'est la foi.

LA MÔLE

Que voulez-vous ? quand un homme est chez Votre Majesté, quand il s'y introduit en prenant mon costume et peut-être mon nom, qui sait ?...

MARGUERITE

Mais cet homme n'est pas venu pour parler à Ma Majesté.

LA MÔLE

Et pour qui donc est-il venu ?

MARGUERITE

Pour le roi de Navarre, mon mari, que je vous charge, vous, monsieur de la Môle, d'aller chercher chez lui, et m'amener ici... Êtes-vous rassuré ?

LA MÔLE

Ah ! madame !

COCONNAS, les regardant

Le diable m'emporte si je me contenterais d'une pareille explication, moi.

LA MÔLE, à Coconnas

Viens, viens !... Je suis déjà bien assez coupable, Coconnas.

COCONNAS, saluant

Madame...

MARGUERITE, arrêtant la Môle

Lorsque le roi de Navarre sera parti, revenez près de moi, la Môle... J'ai à vous parler.

LA MÔLE

Oh ! je reviendrai.

(Les deux gentilshommes sortent.)

MARGUERITE, à Gillonne

Maintenant, faites entrer M. de Mouy.

GILLONNE

M. de Mouy ?...

MARGUERITE

Oui, il est là dans ma chambre... C'est lui qui avait le costume de M. de la Môle.

GILLONNE

M. de Mouy dans la chambre de Votre Majesté... (Elle ouvre la porte. À part, en regardant de Mouy qui entre.) Avec le costume de M. de la Môle... Je n'y comprends plus rien... Venez, monsieur.

MARGUERITE

Toi, veille au dehors. Ne laisse entrer que le roi de Navarre.

Scène V

Marguerite, de Mouy.

MARGUERITE

Ainsi, monsieur de Mouy, vous refusez de m'apprendre pour quel motif vous êtes venu ce soir au Louvre ?

DE MOUY

Daignez m'excuser, madame, et n'exigez de moi aucune réponse.

MARGUERITE

Écoutez, monsieur de Mouy, je vous ai tenu jusqu'ici pour un des plus fermes chefs du parti huguenot, pour un des plus fidèles partisans du roi mon mari : me suis-je donc trompée ?

DE MOUY

Non, madame ; car, il y a huit jours encore, j'étais tout ce que vous dites.

MARGUERITE

Et pour quelle cause avez-vous changé depuis huit jours ?

DE MOUY

Madame, je dois me taire ; et il faut que ce devoir soit bien réel pour que je n'aie pas encore répondu à Votre Majesté.

GILLONNE, accourant

Sa Majesté le roi de Navarre, madame.

DE MOUY

Ah ! le roi de Navarre ! Que je m'éloigne...

MARGUERITE

C'est impossible en ce moment.

DE MOUY

Oserai-je faire observer à Votre Majesté que, si le roi de Navarre me voit à cette heure et sous ce costume au Louvre, je suis perdu !

MARGUERITE, lui montrant le rideau de la fenêtre

Monsieur, derrière ce rideau ! et vous y êtes aussi bien caché, et surtout aussi bien garanti que dans votre maison même, car vous y êtes sur la foi de ma parole.

(De Mouy se cache.)

Scène VI

Marguerite, de Mouy, caché ; puis Henri.

MARGUERITE

Le roi de Navarre renoncer au trône ! Je l'avais jugé plus ambitieux que cela. Me serais-je trompée ? Voyons.

HENRI

Me voici, madame. J'accours à votre appel.

MARGUERITE

Cet appel ne vous a-t-il point étonné, monsieur ?

HENRI

J'avoue que je ne m'attendais pas à une si grande faveur.

MARGUERITE

Une si grande faveur ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'une femme fasse prier son mari de passer chez elle ?

HENRI

Entre femme et mari, non, je ne trouve rien d'étonnant à cela.

MARGUERITE

Et entre alliés ?

HENRI

C'est vrai, entre alliés, cela se peut encore... Vous avez raison, madame... et c'est moi, ingrat que je suis, c'est moi qui ai eu tort de m'étonner...

MARGUERITE

Bien, sire ; et, maintenant que vous voilà revenu de cet étonnement, asseyons-nous et causons...

HENRI

Causons... oui... Mais d'abord... (regardant le cabinet) nous sommes seuls ?

MARGUERITE

Absolument seuls.

HENRI, à part

Alors, il y a quelqu'un de caché.

MARGUERITE

Sire, vous souvient-il du jour de notre mariage ?

HENRI, galamment

Si je m'en souviens, madame ! Oh ! certes... oui... Ce jour-là, je vous ai dû la vie ; vous voyez que je serais bien ingrat si je ne m'en souvenais point...

MARGUERITE

Il n'y avait dans cette action rien d'étonnant, sire : c'était le résultat du pacte que nous venions de faire ensemble. Ce pacte, vous ne l'avez pas oublié non plus ?...

HENRI

Non, madame.

MARGUERITE

Eh bien, c'est au nom de ce pacte, fait loyalement entre deux cœurs loyaux, que je viens vous demander une réponse franche et loyale.

HENRI

Je suis tout prêt, madame ; interrogez. (Marguerite jette un coup d'œil vers la fenêtre.) Il est derrière ce rideau !

MARGUERITE

Est-il vrai, monsieur, que Votre Majesté consente à abjurer... comme c'est aujourd'hui le bruit public ?

HENRI

Que voulez-vous, madame ! quand on a vingt-cinq ans, et qu'on est à peu près roi, il y a des choses qui valent bien une messe.

MARGUERITE

Et la vie est une de ces choses, n'est-ce pas ?

HENRI

Eh ! eh ! je ne dis pas non !...

MARGUERITE

Et êtes-vous sûr au moins d'arriver à ce résultat, sire, de sauver votre vie ?

HENRI

Mais à peu près, madame... Cependant, vous savez qu'en ce monde, on n'est sûr de rien.

MARGUERITE

Il est vrai que Votre Majesté annonce tant de modération et professe tant de désintéressement, qu'après avoir renoncé à sa couronne, qu'après avoir renoncé à sa religion, elle renoncera probablement, on en a l'espoir du moins, à son alliance avec une fille de France.

HENRI, après un moment de silence
et un regard rapide jeté sur Marguerite

Daignez vous souvenir, madame, qu'en ce moment je n'ai point mon libre arbitre... Je ferai donc ce que m'ordonnera le roi de France... Quant à moi, si l'on me consultait le moins du monde dans cette question où il ne va pas moins que de mon honneur, de mon trône et de ma vie... plutôt que d'asseoir mon avenir sur ces droits que me donne un mariage... forcé... j'aimerais mieux m'en-sevelir chasseur dans quelque château, pénitent dans quelque

cloître.

MARGUERITE

Votre Majesté n'a pas grande confiance, ce me semble, dans l'étoile qui rayonne au-dessus du front de chaque roi.

HENRI

C'est que j'ai beau chercher la mienne, madame, je ne puis la voir... cachée qu'elle est sans doute par l'orage qui gronde sur moi à cette heure.

MARGUERITE

Et si le souffle d'une femme écartait l'orage et faisait cette étoile plus brillante ?

HENRI

C'est bien difficile.

MARGUERITE

Niez-vous l'existence de cette femme ?

HENRI

Non, je nie son pouvoir.

MARGUERITE

Vous voulez dire sa volonté ?

HENRI

J'ai dit son pouvoir, et je répète le mot ; la femme n'est réellement puissante que lorsque l'amour et l'intérêt sont réunis chez elle à un degré égal... Si l'un de ces deux sentiments la préoccupe seul, elle est vulnérable... Or, cette femme qui pourrait écartier l'orage de mon front, elle sait bien que je ne puis compter sur son amour... (Marguerite se tait.) Écoutez. Au dernier tintement de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, vous avez dû songer à reconquérir votre liberté, que l'on avait mise en gage pour détruire ceux de mon parti... Moi, j'ai dû songer à sauver ma vie, c'était le plus pressé... Nous y perdrons la Navarre, je le sais bien ; mais c'est peu de chose que la Navarre en comparaison de la vie que nous y gagnons.

MARGUERITE

Ah ! c'en est trop !

HENRI

Quoi donc ?

MARGUERITE

Ah ! sire, c'est mal, ce que vous faites là.

HENRI

Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE

Je veux dire que reconnaître ma franchise par tous ces détours, ce n'est point tenir la parole que vous m'avez donnée.

HENRI

Madame, je vous jure...

MARGUERITE

Ne jurez pas... ou bien, si vous jurez... faites serment alors que vous ne portez pas un masque, et que tout ce que vous venez de dire est la vérité, et non pas un artifice ou un mensonge.

HENRI, bas, à Marguerite

Eh ! ventre-saint-gris ! madame, jurez-moi alors qu'il n'y a personne derrière ce rideau.

MARGUERITE, bas

Ah ! ah ! bien joué !... Oui, sire, il y a quelqu'un qui partage entièrement mon opinion, et qui, comme moi, j'en suis sûre, n'attend qu'une occasion pour jouer sa vie sur votre fortune.

HENRI

Et ce quelqu'un, je le connais ?

MARGUERITE

Jugez-en vous-même.

(Elle fait sortir de Mouy.)

Scène VII

Les mêmes, de Mouy.

HENRI

De Mouy !... (Bas et vivement.) Madame, croyez-vous qu'il soit possible, par un moyen quelconque, que l'on nous écoute et que l'on nous entende ?

MARGUERITE

Monsieur, cette chambre est matelassée, et un double lambris nous répond de son assourdissement.

HENRI

Je m'en rapporte à vous... Mais, croyez-moi, parlons bas... De Mouy, mon brave de Mouy !... oh ! que je suis aise de te voir !

DE MOUY

Sire, ce n'est pas ce que vous m'avez dit à notre dernière rencontre ; ma présence alors, permettez-moi de vous le dire, paraissait vous être moins agréable qu'aujourd'hui.

HENRI, haussant les épaules

Enfant ! tu n'as pas compris...

DE MOUY

Sire, j'ai l'esprit peu subtil... et j'en demande humblement pardon à Votre Majesté ; mais, dans ce qu'on me dit, je ne sais comprendre que ce que l'on me dit, et non ce que l'on voudrait me dire.

HENRI, à Marguerite

Madame, qui vous a déterminée à me faire trouver face à face avec M. de Mouy ?

MARGUERITE

Monsieur, j'ai deviné que M. de Mouy et vous deviez vous entendre...

HENRI

Ah ! vous avez deviné cela ?

MARGUERITE

Oui.

HENRI

Entendez-vous, de Mouy ? On devine.

MARGUERITE

Et cependant, quand, poursuivi par ce jeune homme qui vous prenait pour son ami, vous êtes entré dans cette chambre, j'ai hésité... car, il y a huit jours, dans le corridor du Louvre, sur le seuil même de l'appartement du roi de Navarre, vous avez donné la main à M. d'Alençon.

HENRI

Vous voyez bien, de Mouy, qu'on voit tout ! Maintenant, M. d'Alençon s'est donc emparé de vous ?... Répondez franchement, mon ami.

DE MOUY

C'est votre faute, sire : pourquoi avez-vous si obstinément refusé le trône de Navarre, que je venais vous offrir ?

MARGUERITE

Vous avez refusé le trône de Navarre !... Ce refus, dont on m'a déjà parlé, était donc réel ?

HENRI

Oh ! en vérité, madame, et toi, mon brave de Mouy, vous me faites rire tous deux avec vos exclamations... Quoi ! un homme qui s'appelle de Mouy, c'est-à-dire sur lequel tout le monde a les yeux ouverts, les oreilles ouvertes... cet homme entre chez moi, déguisé en ouvrier de la sellerie... chez moi qu'on surveille tout le jour, et qu'on enferme tous les soirs comme un prisonnier... Il me parle de trône, de renversement, de révolte, à moi, Henri, prince toléré, pourvu que je porte le front humble ; huguenot épargné à la condition que je jouerai le catholique... et l'on veut que j'accepte ces propositions, quand elles me sont faites dans une chambre que je ne connais pas, dans une chambre non matedassée, dans une chambre attenante à celle de M. d'Alençon ? Ventre-saint-gris ! vous êtes des enfants... ou des fous !

DE MOUY

Mais, sire, Votre Majesté ne pouvait-elle me laisser quelque espérance, sinon par ses paroles, du moins par un geste, par un signe ?

HENRI

Le duc d'Alençon ne vous attendait-il pas à la porte de chez moi ?

DE MOUY

Oui, sire.

HENRI

Que vous a-t-il dit ?

DE MOUY

Que, puisque vous refusiez la royauté de Navarre, il l'acceptait, lui...

HENRI

Puisqu'ils savait que je la refusais, il avait donc entendu que vous me l'aviez offerte ?

DE MOUY

Sans doute, il écoutait.

HENRI

Et il a entendu, vous l'avouez vous-même, pauvre conspirateur que vous êtes ! Si j'avais dit un mot, vous étiez perdu ; car, si je ne savais pas, je me doutais du moins qu'il était là... et sinon lui, quelque autre : Charles IX, la reine mère... Oh ! vous ne connaissez pas les murs du Louvre, de Mouy ; c'est pour eux qu'a été fait le proverbe : « Les murs ont des oreilles » ; et, connaissant ces murs-là, j'eusse parlé ?... Allons, allons, de Mouy, vous faites peu d'honneur au bon sens du roi de Navarre, et je m'étonne que, ne le mettant pas plus haut dans votre esprit, vous soyez venu lui offrir une couronne.

DE MOUY

Mais, je vous le répète, sire, ne pouviez-vous, tout en refusant cette couronne, me faire un signe ? Je n'aurais pas cru tout désespéré... tout perdu.

HENRI

Eh ! ventre-saint-gris ! s'il écoutait, ne pouvait-il pas aussi bien voir, et n'est-on pas perdu par un signe comme par une parole ?... (Regardant autour de lui.) Tiens, de Mouy, à cette heure, entre elle et vous, si près de vous deux, et parlant si bas, que mes paroles ne franchissent pas le cercle de nos trois chaises, je crains encore d'être entendu quand je te dis : de Mouy, répète-moi ce soir les propositions que tu étais venu me faire ce matin.

DE MOUY

Mais, sire, maintenant, je suis engagé avec le duc d'Alençon.

MARGUERITE, frappant ses mains l'une contre l'autre

Alors, il est trop tard.

HENRI

Mais, au contraire, convenez donc que c'est justement en ceci que la protection de Dieu est visible... Reste engagé, de Mouy ; car ce duc François, c'est notre salut à tous... Crois-tu donc que le roi de Navarre garantirait nos têtes ?... Tu te trompes, malheureux... Je vous ferais tuer tous jusqu'au dernier, moi... Mais un fils de France, c'est autre chose... Aie des preuves, de Mouy ; demande des garanties ; mais, niais que tu es, tu te seras engagé de cœur, et une parole t'aura suffi ; je vois bien cela.

DE MOUY

Oh ! sire, c'est le désespoir de votre abandon qui m'a jeté dans les bras du duc ; c'est aussi la crainte d'être trahi, car il tenait notre secret.

HENRI

Bon ! tiens donc le sien à ton tour alors, cela dépend de toi... Que désire-t-il ? Être roi de Navarre ? Promets-lui la couronne... Que veut-il ? Quitter la cour ? Fournis-lui les moyens de fuir... Travaille pour lui, de Mouy, comme si tu travaillais pour moi... Dirige le bouclier pour qu'il pare tous les coups qu'on nous portera. Quand il faudra fuir, nous fuirons à deux. Quand il faudra combattre et régner, je combattrai et régnerai seul.

MARGUERITE

Défiez-vous du duc, Henri ; c'est un esprit sombre et pénétrant, sans haine comme sans amitié, toujours prêt à traiter ses amis en ennemis, et ses ennemis en amis.

HENRI

Et il vous attend ce soir, avez-vous dit, de Mouy ?

DE MOUY

Eh bien, sire, préparez-vous donc à fuir, préparez-vous à combattre, car le moment est venu.

HENRI

Comment cela ?

DE MOUY

Voilà précisément ce que j'allais apprendre ce soir au duc d'Alençon.

MARGUERITE

Parlez, de Mouy, parlez.

DE MOUY

Vous savez que, demain, il y a chasse au vol le long de la Seine, depuis Saint-Germain jusqu'à Maisons, c'est-à-dire dans toute la longueur de la forêt... C'est de cette circonstance que nous avons résolu de profiter pour favoriser la fuite de Son Altesse royale.

HENRI

Et Son Altesse royale s'est décidée à fuir avec vous ?...

DE MOUY

Oui ; car les principaux d'entre nous, qui serons réunis demain dans la forêt au nom du duc d'Alençon, m'ont prévenu qu'ils ne croient plus désormais qu'à celui qui viendra publiquement agir et combattre avec eux.

HENRI

Eh bien, de Mouy, celui-là, ce sera moi.

MARGUERITE

Vous ? Ah ! enfin !...

DE MOUY

Alors, sire, soyez prêt pour demain.

HENRI, à Marguerite

Fuirai-je seul, madame ?

MARGUERITE

Ne suis-je pas votre alliée, sire ? ne dois-je pas partager votre bonne et votre mauvaise fortune ?

DE MOUY

Alors, il devient inutile que j'aille chez le duc d'Alençon ?

HENRI

Allez-y au contraire, de Mouy : ce serait éveiller ses soupçons que de n'y point aller. Que rien ne soit changé à vos projets jusqu'à demain ; et même, que le nom seul du duc d'Alençon continue, jusqu'à demain, à être accrédité parmi vous comme celui du futur chef de votre parti ! (Lui tendant la main.) Merci ! Vous entendez, de Mouy, vous avez toute la nuit pour faire vos

préparatifs.

DE MOUY

Alors, sire, vous ne renoncez pas à la royauté de Navarre ?

HENRI

Je ne renonce à aucune royauté, de Mouy ; seulement, je me réserve de choisir la meilleure.

DE MOUY

Soit ; mais écoutez, sire : M. d'Alençon, pour que j'arrivasse sans inconvénient jusqu'à lui, m'avait envoyé, ce soir, le costume d'un gentilhomme nommé M. de la Môle ; et c'est cet excès de précaution qui, après avoir failli nous perdre tous, nous a tous sauvés ; car, poursuivi par un des amis de ce gentilhomme qui me prenait pour lui, j'ai été obligé de me réfugier ce soir dans cet appartement. Eh bien, il faudrait, s'il est possible, que ce jeune homme, qui, d'ailleurs, est huguenot, fût des nôtres.

(Au nom de la Môle, Marguerite a quitté sa place en rougissant et s'est allée asseoir à quelques pas, devant sa toilette.)

HENRI

Madame, ce M. de la Môle dont parle de Mouy, n'est-ce pas le même, dites-moi, à qui vous avez sauvé la vie pendant la nuit de la Saint-Barthélemy ?

MARGUERITE

Oui, monsieur.

HENRI

Vous entendez ce que dit de Mouy, madame : il faudrait nous gagner ce jeune homme.

MARGUERITE

Puisque tel est votre désir, monsieur, je ferai de mon mieux pour le seconder.

HENRI

Alors, hâtez-vous, de Mouy. (De Mouy va pour sortir.) Non, pas par là. Par cette issue. Je vous conduirai. Trois coups frappés en passant à ma porte m'indiqueront que rien n'est changé ; mais, au nom du ciel, ne cherchez pas à me voir. (De Mouy sort.) Quant à vous, madame, je vous recommande M. de la Môle. N'épargnez

ni l'or ni les promesses pour le séduire... Je mets tous mes trésors à sa disposition...

MARGUERITE, le regardant, et à part

De l'or, des promesses !... Pauvre la Môle ! il me donnera sa vie pour moins que cela... (Appelant.) Gillonne !

GILLONNE

Madame ?

MARGUERITE

Dis à M. de la Môle qu'il peut entrer.

Scène VIII

Marguerite, la Môle.

MARGUERITE

Maintenant que nous sommes seuls, causons sérieusement, mon grand ami.

LA MÔLE

Sérieusement, madame ?

MARGUERITE

Ou intimement... Voyons, cela vous va-t-il mieux ? Il peut y avoir des choses sérieuses dans l'intimité, et surtout dans l'intimité d'une reine.

LA MÔLE

Causons, alors... de ces choses sérieuses, mais à la condition que Votre Majesté ne se fâchera pas des choses folles que je vais lui dire.

MARGUERITE

Je devine d'abord une de ces choses folles, et je vais aller au-devant d'elle. Vous êtes jaloux, mon beau gentilhomme.

LA MÔLE

Oh ! à en perdre la raison !

MARGUERITE

Et jaloux de qui ? Voyons !

LA MÔLE

De tout le monde... Car, enfin, vous êtes si belle, que tout le monde doit vous aimer.

MARGUERITE

Et, au premier rang de ceux qui doivent m'aimer, vous mettez M. de Mouy.

LA MÔLE

Pour qui donc vient-il ici ?

MARGUERITE

Pour M. d'Alençon, avec lequel il conspire.

LA MÔLE

Mais ce pourpoint blanc, mais ce manteau cerise, mais ce déguisement si parfait... que mon meilleur ami s'y est trompé lui-même ?

MARGUERITE

Ruse de mon frère, la Môle... pour que M. de Mouy pût pénétrer au Louvre sans être reconnu... et, par conséquent, sans le compromettre... et moi... moi qui ai tout su depuis... trompée comme votre ami, je l'ai pris pour vous d'abord... Il tient notre secret, la Môle ; il faut donc le ménager.

LA MÔLE

Oh ! j'aime mieux le tuer, c'est plus court et plus sûr.

MARGUERITE

Et moi, mon brave gentilhomme, j'aime mieux qu'il vive, et que vous sachiez tout ; car sa vie nous est non-seulement utile, mais nécessaire. Écoutez, et pesez bien vos paroles avant de me répondre : m'aimez-vous assez, la Môle, pour vous réjouir si je devenais véritablement reine, c'est-à-dire maîtresse d'un véritable royaume ?

LA MÔLE

Hélas ! madame, je vous aime assez pour désirer ce que vous désirez, ce désir dût-il faire le malheur de toute ma vie.

MARGUERITE

Noble nature !... Oui, je l'accepte, ton dévouement, et je saurai le reconnaître. (Lui tendant les mains.) Eh bien ?

LA MÔLE

Oh ! maintenant, Marguerite, je commence à comprendre ; oui, cette royauté réelle de Navarre, qui devait remplacer une

royauté fictive, vous la convoitez : le roi Henri vous y pousse. De Mouy conspire avec vous, n'est-ce pas ? Mais le duc d'Alençon, que fait-il dans toute cette affaire ?

MARGUERITE

Le duc, ami, conspire pour son compte. Laissons-le s'égarer ; sa vie nous répond de la nôtre... Eh bien, la Môle, j'attends votre réponse.

LA MÔLE

La voici, madame... On prétend – et je l'ai entendu dire à l'autre extrémité de la France, où votre nom si illustre, où votre beauté si universellement reconnue et adorée, étaient venus, comme un vague désir des choses ignorées, m'effleurer le cœur – j'ai entendu dire que vous aviez aimé... quelquefois, que vous aviez été aimée souvent, et que votre amour avait toujours porté malheur aux objets de votre amour... si bien que la Mort, jalouse, sans doute, vous les avait presque toujours enlevés... Vous soupirez, ma reine ; vos yeux se voilent ; c'est donc vrai... Eh bien, qu'un seul de vos regards promette de faire de moi le plus heureux et le plus aimé de vos favoris, et disposez de ma vie, de mon âme, de mon salut. Seulement, vous me jurerez que, si je meurs pour vous, comme un sombre pressentiment me l'annonce... que, si le bourreau sépare de mon corps cette tête que vous enveloppez de votre bras, doux collier d'amour sous lequel tout mon corps frissonne, vous me jurerez, n'est-ce pas ? qu'avant qu'on la jette dans un froid cercueil, qu'avant qu'on l'ensevelisse dans une tombe solitaire... vous viendrez... vous, ma reine, déposer un dernier baiser sur mon front, et m'apporter, dans ce monde inconnu qu'habitera mon âme, le prix de mon dévouement, la récompense de mon martyre !

MARGUERITE

Ô lugubre folie !... ô fatale pensée !...

LA MÔLE

Jurez.

MARGUERITE

Que je jure ?

LA MÔLE

Oui...

MARGUERITE

Eh bien, si, ce qu'à Dieu ne plaise ! tes sombres pressentiments se réalisaient, mon beau gentilhomme, je te le jure, mort, ton souvenir sera toujours près de moi, comme, vivant, y eût été mon amour ; et, si je ne puis te sauver dans le péril où tu te jettes pour moi seule, je le sais, je donnerai du moins à ta pauvre âme la consolation que tu demandes et que tu auras si bien méritée. La Môle, par le Dieu vivant, je te le jure !

LA MÔLE

Eh bien, madame, à partir de ce moment, disposez, non pas de votre serviteur, non pas de votre ami, mais de votre esclave ; je ne suis plus à moi, je suis à vous.

MARGUERITE

La Môle, j'accepte, et vous trouverez en moi un dévouement pareil à celui que vous me donnez. La Môle, venez demain avant la chasse, et vous saurez ce que vous avez à faire. Adieu, mon beau gentilhomme, adieu !

LA MÔLE

Adieu, madame. (Marguerite lui tend la main. Pendant qu'il s'agenouille pour la baiser, elle se penche sur son front et l'effleure de ses lèvres ; puis elle s'enfuit dans sa chambre.) Marguerite !... (Se relevant.) Elle m'aime !... Oh ! merci, Marguerite ; car, maintenant, je ne suis plus un favori vulgaire, et je puis porter haut cette tête, à laquelle, vivante ou morte, est réservé un si doux avenir.

(Il sort.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Catherine de Médicis. – Au fond, une cheminée. Portes à droite et à gauche. À gauche, armoire secrète et fenêtre masquée par des tapisseries.

Scène première
Catherine, René.

CATHERINE

Six heures, et René ne vient pas ! (On frappe au fond.) Le voici. (Elle va ouvrir.) Pourquoi si tard, René ? qui vous retenait chez vous ?

RENÉ

Des amants, madame, qui se sont contentés de ma parole lorsque je leur ai assuré qu'ils s'aimaient.

CATHERINE

Maître René, pas de secrets pour moi : c'était ma fille Marguerite, c'était M. de la Môle... Qu'allaient-ils faire chez vous ?

RENÉ

Voyez cette statuette, madame.

(Il tire une figurine de cire de dessous son manteau.)

CATHERINE

Percée au cœur, avec une couronne sur la tête, une M sur la banderole. Il est donc amoureux de la reine de Navarre, M. de la Môle, pour avoir recours à la magie ?

RENÉ

Comme un fou !

CATHERINE

Alors, cette statuette est bonne à garder... (Elle la porte dans l'armoire secrète.) René, nous la retrouverons au jour où nous en aurons besoin. – Bien... Avez-vous fait les expériences que je vous avais indiquées ?

RENÉ

Oui, madame, et je commence à penser, comme vous, que c'est, non pas dans le foie, comme l'ont cru les Grecs et les Romains, mais dans la figuration des lignes du cerveau, que la

main toute-puissante de la Destinée a écrit les présages.

CATHERINE

Vous avez fait cependant les expériences ?

RENÉ

Oui, toutes deux.

CATHERINE

Dites-m'en tous les détails.

RENÉ

Je m'étais procuré deux poules, noires comme vous me l'aviez recommandé... sans une seule tache blanche.

CATHERINE

C'est cela...

RENÉ

J'ai attaché la première sur le petit autel, et je lui ai ouvert la poitrine d'un seul coup de couteau.

CATHERINE

D'un seul, n'est-ce pas ? Eh bien ?

RENÉ

Elle a jeté trois cris, et a expiré.

CATHERINE

Trois cris... Trois morts... Et après ?...

RENÉ

Le foie penchait à gauche, contre l'habitude.

CATHERINE

Déchéance !... déchéance !... Triple mort suivie d'une déchéance... Sais-tu que c'est affreux, René ?

RENÉ

Oui, madame, effrayant !...

CATHERINE

Et la seconde victime, celle dont tu devais consulter le cerveau ?

RENÉ

Épouvantée des trois cris qu'avait poussés la première, quand j'ai voulu aller la prendre, elle s'est envolée... et a éteint la bougie magique qui m'éclairait.

CATHERINE

Voyez-vous, René, voyez-vous ! c'est ainsi que s'éteindra notre race... La mort la touchera de son aile, et elle disparaîtra de la terre... Trois fils, cependant... trois fils !... Qu'avez-vous fait, alors ?...

RENÉ

J'ai rallumé la bougie, j'ai ressaisi la victime, et je lui ai tranché la tête d'un seul coup.

CATHERINE

Elle n'a pas eu le temps de crier, j'espère ?

RENÉ

Non ; mais elle a poussé trois soupirs...

CATHERINE

Vois-tu, René, à défaut de trois cris, trois soupirs... Trois ! toujours trois !... Ils mourront tous trois... Toutes ces âmes, avant de partir, comptent et appellent jusqu'à trois... Et alors, alors, qu'as-tu fait ?...

RENÉ

Selon vos instructions, j'ai observé les sinuosités de la pulpe cérébrale ; j'y ai distingué, en fibres sanglantes, une lettre...

CATHERINE

Une lettre !... une seule ?

RENÉ

Oui, mais visible à ne pas s'y tromper...

CATHERINE

Et quelle était cette lettre ?

RENÉ

Une H... Cette H était suivie de quatre lignes perpendiculaires qui semblaient le chiffre 1, répété quatre fois.

CATHERINE

C'est cela... c'est cela !... Charles IX règne... après Charles IX, viendra Henri III ; puis, après Henri III, Henri IV ; c'est lui... toujours lui !

RENÉ

Mais le duc François ?

CATHERINE

Sans doute mourra-t-il dans l'intervalle... Oh ! Henri IV, Henri IV, il régnera, René... Je suis maudite dans ma postérité.

RENÉ

Ainsi donc, il régnera, vous croyez ?

CATHERINE

Oui, si nous ne forçons pas les prédictions à mentir.

RENÉ

Votre Majesté désire-t-elle que je fasse de nouvelles expériences ?...

CATHERINE

Dites-moi, René, n'existe-t-il pas une curieuse histoire d'un médecin de Pérouse, qui, condamné à mort par le tyran de Sienne, pour n'avoir pas voulu lui donner un livre traitant de la magie, empoisonna ce livre avant de mourir ?

RENÉ

Oui, madame ; si bien que le tyran, s'étant emparé de ce livre, et l'ayant lu sans se douter du venin qu'il contenait, mourut trois jours après la victime.

CATHERINE

Dites-moi, comment le poison put-il agir ?

RENÉ

C'est bien simple, madame : les feuilles du livre, imprégnées d'une mixture d'arsenic, tenaient l'une à l'autre... Le tyran, dans son ignorance, les poussait du doigt, et, naturellement, mouillait son doigt pour les pousser avec plus de facilité... Il porta à plusieurs reprises son doigt à sa bouche, et s'empoisonna.

CATHERINE

Oui, c'est cela ; je me souviens du fait, mais j'avais oublié les détails... René, j'avais vu chez vous et demandé un livre de chasse fort curieux et fort ancien... Me l'avez-vous apporté ?

RENÉ

Oui, madame, le voici... C'est un livre de Pietramonte, sur l'art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts.

CATHERINE

Donnez-moi ce livre.

RENÉ

Le voici, madame.

CATHERINE

Merci.

RENÉ

Votre Majesté a-t-elle d'autres ordres à me donner ?

CATHERINE

Relativement à quoi ?

RENÉ

Relativement à ce livre.

CATHERINE

Non, aucun.

RENÉ, à part

Elle se défie de moi...

CATHERINE

Adieu, René...

RENÉ, sortant

Oh ! je commence à croire que j'ai eu tort de me faire un ennemi du roi de Navarre.

Scène II

Catherine, seule.

Elle va droit à l'armoire secrète, met un masque de verre, des gants, trempe les feuillets du livre dans un vase de terre antique, puis referme l'armoire et fait sécher les feuillets au feu de la cheminée.

Je me défie de tout le monde ! et même de René... Aussi, cette fois, pas de complice, et, s'il y échappe, eh bien, il y aura vraiment miracle... (On frappe à la porte.) Que me veut-on ? J'ai dit que je n'y étais que pour M. le duc d'Alençon.

UNE VOIX derrière la porte

C'est lui, madame.

CATHERINE

Bien, bien... Je vais aller lui ouvrir moi-même.

(Elle porte le livre dans une armoire, éteint le brasier avec de l'eau, pose son masque de verre et ses gants sur la table, et va ouvrir.)

Scène III

Catherine, le duc d'Alençon.

CATHERINE

Ah ! c'est vous, mon fils ?

LE DUC

Pardon, madame, je vous dérange.

CATHERINE

Non, je venais de brûler quelques vieux parchemins, et cette odeur que vous sentez est celle du genièvre que j'ai brûlé pour faire passer la première.

LE DUC

Vous m'avez fait demander, ma mère ?

CATHERINE

Oui, mon fils... Vous savez que Henri est plus ami que jamais du roi Charles ?

LE DUC

Non, je ne le savais pas ; mais je me doutais qu'il devait en être ainsi... Cependant, ma mère, comme mon beau-frère Henriot est un homme prudent, cela ne l'a pas rassuré.

CATHERINE

De sorte... ?

LE DUC

De sorte que je crois qu'il prépare toutes choses pour sa fuite.

CATHERINE

Vous le croyez, et, moi, j'en suis sûre.

LE DUC

Eh bien, ma mère, que pensez-vous qu'il faille résoudre ?

CATHERINE

Je crois qu'il faut le laisser partir.

LE DUC

Mais alors il nous échappe, ma mère.

CATHERINE

Il part, mais ne nous échappe pas.

LE DUC

Je ne vous comprends pas, madame.

CATHERINE

Écoutez bien, François : un médecin fort habile m'a prédit hier que le roi de Navarre était sur le point d'être atteint d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas et auxquelles la science ne connaît pas de remède... Or, vous comprenez, mon fils, que, s'il doit effectivement mourir d'un mal si cruel... mieux vaut qu'il meure loin de nous que sous nos yeux, à la cour.

LE DUC

En effet, cela nous causerait trop de peine... Mais êtes-vous sûre, madame, qu'il soit menacé de cette maladie... et que le médecin qui le condamne... ?

CATHERINE

C'est le même qui avait prédit la mort de sa mère... Pourquoi, ne s'étant pas trompé pour la mère, se tromperait-il pour le fils ?

LE DUC

Oui, vous avez raison... Mais, s'il partait se portant bien, par exemple... croyez-vous qu'en route cette maladie l'atteindrait aussi sûrement ?

CATHERINE

Non... Aussi partira-t-il malade, selon toute probabilité... Mais assez sur ce pénible sujet, mon fils, et parlons d'autre chose... Henri ne vous a-t-il pas demandé hier un livre de vénerie ?... Vous m'avez dit cela du moins pour me prouver à quel point il tient à faire sa cour au roi Charles, qui n'apprécie en ce monde que les grands chasseurs devant Dieu.

LE DUC

Oui, madame, je vous ai dit cela.

CATHERINE

Et lui avez-vous porté ce livre ?

LE DUC

Pas encore.

CATHERINE

Bien !... J'ai trouvé chez René, le parfumeur, un des livres de chasse les plus curieux qui existent ; il n'y en a que trois exemplaires au monde... Ce livre, je l'ai depuis ce matin... Comprenez-vous, François ?

LE DUC

Oui, je comprends.

CATHERINE, prenant le livre

C'est un travail sur l'art d'élever et de dresser les faucons, les tiercelets et les gerfauts... fait par un fort savant homme... pour le seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques... Le voici.

LE DUC, regardant le livre avec une certaine terreur

Et que dois-je en faire, madame ?

CATHERINE

Mais le porter chez votre frère Henriot, qui vous l'a demandé... lui ou quelque autre pareil, pour s'instruire dans la science de la volerie ; comme il chasse au vol aujourd'hui avec le roi, il ne manquera pas d'en lire quelques pages... Le tout est de le remettre à lui-même.

LE DUC

Oh ! je n'oserai point, madame !

CATHERINE

Pourquoi cela ?... C'est un livre comme un autre, excepté qu'il est demeuré si longtemps enfermé, que les pages sont collées les unes aux autres... N'essayez donc pas de le lire, vous, François, car on ne peut parvenir à le lire qu'en mouillant son doigt, et en poussant les pages feuille à feuille ; ce qui prend beaucoup de temps et donne beaucoup de peine.

LE DUC

Si bien qu'il n'y a qu'un homme qui a le grand désir de s'instruire qui puisse perdre ce temps et prendre cette peine.

CATHERINE

Justement, mon fils, et vous comprenez à merveille.

(On entend une fanfare de chasse.)

LE DUC, regardant par la fenêtre

Eh ! madame, voilà justement Henriot dans la cour ; je vais profiter de son absence pour porter le livre chez lui... À son retour, il le trouvera.

CATHERINE

J'aimerais mieux que vous le donnassiez à lui-même, François... Ce serait plus sûr...

LE DUC

Je vous ai dit que je n'oserais point, madame...

CATHERINE

Allez donc ; mais posez-le au moins dans un endroit bien apparent.

LE DUC

Ouvert ?... Y a-t-il inconvénient à ce qu'il soit ouvert ?

CATHERINE

Non.

LE DUC

Donnez alors, madame.

CATHERINE

Oh ! prenez hardiment... Il n'y a point de danger, puisque j'y touche... D'ailleurs, vous avez des gants.

LE DUC

Bien, madame.

CATHERINE

Hâtez-vous... Henri n'est plus dans la cour, et, d'un moment à l'autre, il peut remonter.

LE DUC

J'y vais, madame.

UN PAGE, entrant

Monseigneur le roi de Navarre demande, avant de partir pour la chasse, la faveur de présenter son hommage à Votre Majesté.

CATHERINE, au duc

Eh bien, vous le voyez, c'est Dieu qui vous l'envoie... (Au page.) Dites à mon fils Henri que je n'y suis pas... Mais qu'il entre et qu'il attende ; son beau-frère, le duc d'Alençon, lui fera

compagnie.

LE DUC, hésitant

Madame...

CATHERINE

Comparez le gain à l'enjeu, et prenez courage... Allons.

LE DUC

Mais pourquoi ne le lui donnez-vous pas vous-même, madame ?

CATHERINE

Insensé !... croyez-vous qu'il ait oublié les gants parfumés de sa mère ?

LE DUC

C'est vrai.

(Catherine sort.)

Scène IV

Le duc d'Alençon, puis Henri.

LE DUC

Allons, François, du courage !... Oui, elle l'a dit, elle qui sait ce que c'est : l'enjeu, ce n'est qu'un peu d'audace... et le gain, c'est une couronne !

HENRI

Ah ! c'est vous, mon cher frère... Je suis toujours heureux de vous rencontrer, vous le savez.

LE DUC

J'étais venu pour saluer la reine avant mon départ pour la chasse.

HENRI

Ventre-saint-gris ! c'est de la sympathie... Et moi aussi, vous voyez.

LE DUC

Mon frère, dans votre désir de faire votre cour au roi, qui, avant toute chasse, aime la chasse au vol, vous m'avez demandé un livre qui traite de cette matière.

HENRI

Oui, et vous avez même eu la bonté de me dire que, dans votre bibliothèque...

LE DUC

Était enfermé un ouvrage précieux... Cet ouvrage, le voici.

HENRI

Ventre-saint-gris ! cela tombe à merveille ; j'aurai encore le temps de faire mon éducation avant de partir pour la chasse. Mil-le grâces, mon très-cher-frère... et si, à mon tour, je puis vous être agréable...

LE DUC

Soyez tranquille, je m'adresserai à vous... Mais notre bonne mère tarde bien, et il faut que je descende aux écuries, voir un cheval neuf que je dois monter aujourd'hui... Adieu, Henri !

HENRI

Nous nous retrouverons à la chasse.

LE DUC

Certainement !

HENRI

Eh bien, au revoir, alors.

LE DUC

Au revoir !

(Il sort.)

Scène V

Henri, seul.

Ah ! par ma foi, je joue de bonheur, et j'attendais ce livre avec grande impatience. Moi, pauvre paysan béarnais, habitué à chasser l'ours dans nos montagnes, j'ignore l'art de la volerie, fort pratiqué par les gentilshommes de la cour... En dix minutes, j'apprends comment on lance son faucon, je me mets à la poursuite du mien, je m'éloigne dans les règles... Je gagne le pavillon de François I^{er}, et, de là, la route d'Étampes... et, vive Dieu ! une fois à Étampes, une fois en rase campagne, une fois à la tête de cinquante cavaliers seulement, je brave tous les Maurevel du

monde... Et tout cela, je le devrai à l'*Art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts*... Ils ont oublié les aigles... Eh bien, je leur montrerai comment les aigles s'élèvent, moi... Mais personne ne vient... Est-ce que la reine mère n'aurait pas beaucoup de plaisir à me voir ?... J'ai fait acte de présence : si je partais ?... Ma foi, je pars.

Scène VI

Henri, le roi, en costume de chasse,
et suivi de son chien Actéon.

LE ROI

Ah ! c'est toi, Henriot ?... Pas encore prêt ?

HENRI

Sire, je demande mille pardons à Votre Majesté, mais je ne voulais pas partir sans présenter mes respects à notre bonne mère.

LE ROI

Tu as raison, Henriot ; elle t'aime tant !

HENRI

Mais vous n'attendrez pas pour cela, sire ; je demande dix minutes à Votre Majesté... et, dans dix minutes...

LE ROI

Va !... (Voyant le livre.) Mais qu'emportes-tu donc là ?... Est-ce que, pour avoir épousé une savante, tu deviendrais savant, par hasard ?... Un livre... un livre sous le bras d'Henriot... Miracle !... Noël !... Hosanna !... Henriot monte sa bibliothèque... Par Gog et Magog, c'est curieux !

HENRI

Ma foi, oui, c'est curieux... Mais, quand Votre Majesté saura que c'est par dévouement pour elle que je me suis fait savant, j'espère qu'elle ne doutera plus des sentiments qu'on nie toujours que je lui porte.

LE ROI

Comment cela ?... C'est pour moi que tu te fais savant ?

HENRI

Pour vous seul, sire.

LE ROI

Explique-toi... Tu sais que j'aime tes explications... Elles sont, d'ordinaire, honnêtes et franches.

HENRI

Sire, Votre Majesté se rappelle qu'elle m'a reproché mon ignorance à l'endroit de l'art de la volerie ?

LE ROI

Oui, et j'ai dit que cette ignorance était indigne d'un gentilhomme.

HENRI

Eh bien, sire, je me suis procuré, à force de recherches, un livre fort curieux, dans lequel je vais étudier cet art, afin d'être digne d'accompagner le roi chaque fois qu'il me fera l'honneur de m'inviter à chasser avec lui.

LE ROI

Et je te ferai cet honneur souvent, Henriot ; car, par la mordieu ! ta compagnie est une de celles qui me plaisent le mieux... Et quel est ce livre ?

HENRI

Sire, c'est un traité sur l'art d'élever les faucons, les tiercelets et les gerfauts, dédié au seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques.

LE ROI

Mordieu ! par Pietramonte ?

HENRI

Ma foi ! oui... Votre Majesté connaît ce livre ?

LE ROI

Il y a dix ans que je le cherche, et que je le cherche en vain... Il n'en existe que trois exemplaires au monde... Donne-moi ce livre, Henriot.

HENRI

Oh ! sire, avec le plus grand plaisir.

LE ROI

Et où diable l'as-tu trouvé ?

HENRI

Ventre-saint-gris ! dans votre famille même... Et l'on a raison de dire que parfois on cherche bien loin ce qui est bien près... C'est votre frère d'Alençon qui vient de me le donner.

LE ROI

Mon frère d'Alençon ?... Vois-tu le sournois !... Va t'habiller, Henriot, va t'habiller... Pour aujourd'hui encore, je te passe ton ignorance.

HENRI

Où Votre Majesté m'ordonne-t-elle de la rejoindre ?

LE ROI

Dans la cour du Louvre, où je descends après avoir dit un mot à ma mère... Va...

HENRI

Sire, aux ordres de Votre Majesté.

(Il sort.)

Scène VII

Le roi, puis le duc d'Alençon.

LE ROI

D'Alençon avait ce livre, et jamais il ne m'en a parlé... Cela ne m'étonne plus qu'il soit si bon fauconnier... et qu'il sache toute chose concernant la nourriture et l'éducation des oiseaux. (Il s'assied et ouvre le livre.) Cependant il n'en a pas fait grand usage, ce me semble... Les feuilles sont collées les unes aux autres... (Il essaye de les ouvrir.) Eh bien !... (Il mouille son doigt et force la feuille à tourner.) C'est bien cela... (Lisant.) « Pour rendre les faucons braves et vaillants, il faut les nourrir dès qu'ils commencent à prendre leurs plumes, avec le cœur des animaux braves et vaillants... »

LE DUC, entre-bâillant la porte

Il est encore là... Il lit.

LE ROI, mouillant son doigt

« Braves et vaillants... tels que taureaux, sangliers et loups. »

LE DUC, à part

Miséricorde !... ce n'est pas lui... c'est mon frère. (Il fait un mouvement pour arrêter le roi.) Eh bien, qu'allais-je faire ?... C'est toujours le même enjeu ; seulement, au lieu de la couronne de Navarre, il s'agit de la couronne de France... Lis, mon frère Charles, lis !

LE ROI, lisant

« ... Puis, lorsqu'ils commencent à avoir de l'aile, il s'agit d'introduire dans la cage qui les renferme des oiseaux vivants, et de veiller à ce qu'ils ne leur mangent que la cervelle... dont ils sont très-friands... Il faut alors, parmi les petits oiseaux, choisir les plus courageux encore, tels que pinsons, chardonnerets, moineaux francs, et non tourterelles, rossignols et fauvettes... » Maudites feuilles, va... Ah ! c'est vous, d'Alençon ?

LE DUC

Oui, monseigneur.

LE ROI

Quoi ! vous avez de pareils trésors dans votre bibliothèque, et vous ne le dites pas ?

LE DUC

Mais, moi-même, je demanderai à Votre Majesté comment ce livre se trouve entre ses mains ?

LE ROI

C'est la chose la plus simple... J'ai rencontré Henri ici ; Henri emportait ce livre chez lui... J'ai eu honte de laisser une pareille perle devant un sanglier comme lui ; je le lui ai pris des mains, et je le lisais quand vous êtes arrivé. Mais vous venez pour quelque chose ?

LE DUC

Oui, sire... seulement, je suis en mauvaise place ici pour vous dire ce qui m'amène...

LE ROI

Bon ! quelque bruit nouveau, quelque accusation matinale contre le pauvre Henriot ?

LE DUC

Justement.

LE ROI

C'est la dixième depuis un mois... Mais n'importe, rentrons chez moi, et vous me conterez cela... Ah !...

LE DUC

Qu'avez-vous, sire ?...

LE ROI

Je ne sais ; une sueur froide... Mes jambes fléchissent... De l'air !... j'étouffe...

(Il s'approche de la croisée.)

LE DUC

Le temps est à l'orage, et sans doute...

LE ROI

Que dites-vous, d'Alençon ? Le ciel est comme une nappe d'azur... Oh ! qu'est-ce donc ?... qu'est-ce donc ?...

(Il laisse tomber le livre, le chien le ramasse.)

LE DUC

Votre Majesté !...

LE ROI

Cela va mieux, ce n'est rien... Venez, d'Alençon, venez !

LE DUC, à part, le suivant

Il a goûté dix fois le poison, il est mort.

NEUVIÈME TABLEAU

La forêt de Saint-Germain ; d'un côté, une clairière ombragée par un grand chêne ; de l'autre, le pavillon de François I^{er}.

Scène première

Coconnas, la Môle.

LA MÔLE

Il me semble que la chasse s'était singulièrement rapprochée de nous tout à l'heure... J'ai entendu jusqu'aux cris des veneurs encourageant les faucons.

COCONNAS

Et maintenant, on n'entend plus rien ; il faut qu'ils se soient éloignés... Je t'avais bien dit que c'était un mauvais endroit pour l'observation ; on n'est pas vu, c'est vrai... mais on ne voit pas.

LA MÔLE

Que diable ! mon cher Annibal, il fallait bien mettre quelque part nos deux chevaux, plus les deux chevaux de main, plus ces deux mules si chargées de bagages, que je ne sais comment elles feront pour nous suivre... Or, je ne connais que ces vieux hêtres et ces vieux chênes séculaires qui puissent se charger convenablement de cette besogne... J'oserai donc dire que, loin de blâmer comme toi M. de Mouy, je reconnais dans tous les préparatifs de cette entreprise le sens d'un véritable conspirateur.

COCONNAS

Bon ! le mot t'est échappé enfin... Nous conspirons donc... Ah ! je t'y prends.

LA MÔLE

Le mot ne m'est point échappé, Coconnas, je l'ai dit à dessein... Oui, nous conspirons... si toutefois c'est conspirer que d'aider dans leur fuite une reine et un roi...

COCONNAS

Qui conspirent !... Cela s'appelle, dans tous les pays du monde, être complices d'une conspiration, et être complices d'une conspiration, c'est conspirer... Tu ne sortiras pas du dilemme, mon pauvre la Môle, tout rhéteur que tu es.

LA MÔLE

Coconnas, je te l'ai dit, et je te le répète, je ne te force pas le moins du monde à me seconder dans cette aventure, où m'entraîne un sentiment particulier que tu ne partages point, que tu ne peux partager.

COCONNAS

Eh ! mordi ! qui donc prétend que tu me forces ? D'abord, je ne sache point un homme qui puisse forcer Coconnas à faire ce qu'il ne veut pas faire... Mais crois-tu que je te laisserai aller sans

te suivre, surtout quand je vois que tu vas au diable ?

LA MÔLE

Annibal, Annibal, je crois que je vois là-bas sa blanche haquenée... Oh ! c'est étrange comme, rien que de penser qu'elle vient, le cœur me bat.

COCONNAS

Eh bien, il ne me bat pas du tout, à moi... c'est drôle.

LA MÔLE

Ce n'était pas elle... je me trompais... Qu'est-il donc arrivé ?... Il me semble que c'était pour quatre heures.

COCONNAS

Il est arrivé qu'il n'est point quatre heures, voilà tout... et que nous avons encore le temps de faire un somme, à ce qu'il paraît... Faisons donc un somme.

LA MÔLE

Annibal, je te le répète... Annibal, je t'en supplie, ne demeure pas un instant de plus ici... Tu es le serviteur de madame de Nevers, comme je suis celui de la reine... Or, madame de Nevers ne vient pas avec nous.

COCONNAS

Eh ! justement, voilà la différence qu'il y a entre nous deux, la Môle, et qui fait que je suis meilleur ou plus mauvais que toi... les moralistes décideront... J'aime mieux mon ami que ma maîtresse, tandis que, toi, tu aimes mieux ta maîtresse que ton ami.

LA MÔLE

Oh ! moi, Coconnas, ce n'est pas de l'amour que j'ai pour madame Marguerite ; c'est du délire, de la folie, de la religion... J'aimerais mieux mourir pour elle que vivre sans elle... Je pense à elle incessamment ; j'y pense le jour, j'y pense la nuit, j'y pense quand je veille, j'y pense quand je dors.

COCONNAS

Eh bien, moi, quand je dors, je ne pense à rien ; aussi, pour ne penser à rien, je vais dormir. Bonjour, la Môle ! quand il sera l'heure d'agir, tu m'éveilleras... (Il se couche ; mais, au moment de poser la tête à terre, il s'arrête.) Oh ! oh !

LA MÔLE

Qu'ya-t-il donc ?

COCONNAS

Cette fois, je ne me trompe pas, j'entends quelque chose...

LA MÔLE

C'est singulier ; moi, j'ai beau écouter, je n'entends rien.

COCONNAS

Tu n'entends rien ?

LA MÔLE

Non.

COCONNAS

Eh bien, regarde ce daim.

LA MÔLE

Où ?...

COCONNAS

Là-bas...

LA MÔLE

Il mange.

COCONNAS

Il écoute.

LA MÔLE

Je crois que tu as raison, car le voilà qui s'enfuit.

COCONNAS

Donc, puisqu'il s'enfuit, c'est qu'il entend ce que tu n'entends pas.

LA MÔLE

En effet, le galop d'un cheval... Alerte !... alerte !... (Marguerite passe au fond du théâtre, au galop, sur un cheval blanc, en faisant un signe.) La reine !... la reine !...

COCONNAS

Que veut dire cela ?... Elle passe en faisant un signe, et voilà tout.

LA MÔLE

Ce signe veut dire : « Je suis à vous tout à l'heure ! »

COCONNAS

Ce signe veut dire : « Partez ! il est temps. »

LA MÔLE

Ce geste signifie : « Attendez-moi. »

COCONNAS

Ce geste signifie : « Sauvez-vous ! »

LA MÔLE

Eh bien, agissons chacun selon notre conviction. Pars... Je resterai.

COCONNAS

Niais !

(Il se rassied.)

LA MÔLE

M. de Mouy !... De Mouy fuyant !...

COCONNAS

Tu vois bien qu'on se sauve, puisque M. de Mouy est en fuite !

DE MOUY, passant au galop

Eh ! vite ! eh ! vite !... Tout est perdu !... En route ! en route ! ceux qui sont venus ici pour M. d'Alençon, en route !

LA MÔLE

Et la reine... la reine ?

(De Mouy disparaît sans répondre.)

COCONNAS, courant à son cheval

Mon ami, je répéterai ce qu'a dit M. de Mouy, car M. de Mouy est un homme qui parle bien... Corne de bœuf ! comme dit le roi Charles, quand on conspire mal, il faut se bien sauver... Mon cheval !... (Un palefrenier amène le cheval.) En selle, la Môle, en selle !

LA MÔLE

Eh bien, voyons, à cheval, puisque tu le veux ; mais c'est pour la chercher, du moins ?

COCONNAS, à cheval

C'est bien heureux !

UN LIEUTENANT

Halte-là ! messieurs...

(On aperçoit à travers les arbres une vingtaine de cheveu-légers.)

COCONNAS

Que t'avais-je dit ?

LA MÔLE

Ah !

COCONNAS

Rien n'est encore perdu... Écoute et imite-moi... (Aux cheveu-légers.) Un instant, un instant, messieurs ! qu'y a-t-il ?

LE LIEUTENANT

Il y a qu'il faut vous rendre.

COCONNAS, mettant pied à terre

Messieurs, nous nous rendons. (Les cheveu-légers entourent Coconnas et la Môle.) Mais, d'abord, pourquoi faut-il que nous nous rendions ?

LE LIEUTENANT

Vous le demanderez au roi de Navarre.

COCONNAS

Quel crime avons-nous commis ?

LE LIEUTENANT

M. d'Alençon vous le dira... Messieurs, le roi !

Scène II

Les mêmes, le roi, le duc d'Alençon, suite.

LE ROI

Allons, allons, j'ai hâte de rentrer au Louvre... Vous dites que tous nos parpaillots sont dans ce pavillon ?

LE DUC

Oui, sire.

LE ROI

Sus ! sus ! qu'on nous les tire du terrier... C'est aujourd'hui saint Blaise, cousin de saint Barthélemy.

LE DUC

Ouvrez les portes !

(On ouvre les portes, et une vingtaine de huguenots sortent.)

LE ROI

Très-bien... Je vois des huguenots à foison, je ne dis pas le contraire ; mais je ne vois ni Henri ni Marguerite... Vous me les avez cependant promis, d'Alençon.

LE DUC

Alors, sire, c'est qu'ils se sont enfuis.

MADAME DE NEVERS

Enfuis ?... Non pas, sire ; car les voici qui viennent !...

LE ROI

Et qui viennent comme deux amoureux !... Ici, Henriot... ici...

Scène III

Les mêmes, Henri, Marguerite.

HENRI

Votre Majesté m'appelle ?

LE ROI

Oui.

HENRI

Me voici à vos ordres, sire !

LE ROI, à Marguerite

Et vous ?

MARGUERITE

Et moi aussi, mon frère.

LE ROI

D'où venez-vous, monsieur ?

HENRI

Mais de la chasse, sire !

LE ROI

La chasse était au bord de la rivière, et non dans la forêt... et M. d'Alençon vous a vus piquer tous deux vers la forêt...

HENRI

Mon faucon s'est emporté sur un faisan, et, comme je suis un mauvais chasseur... au vol, voyant que je ne le pouvais rappeler, j'ai pris le parti de le suivre. (À part.) Ah ! tu nous as vus !...

Attends !...

LE ROI

Et où est le faisan ?

HENRI

Le voici, sire... Un coq magnifique.

LE ROI

Et, ce faisan pris, pourquoi ne nous avez-vous pas rejoints ?...

HENRI

Parce qu'au moment de vous rejoindre, sire, nous avons vu Votre Majesté remontant de ce côté... Alors, nous nous sommes mis à galoper sur vos traces ; car, étant de la chasse de Votre Majesté, nous n'avons pas voulu la perdre.

LE ROI, montrant les huguenots

Et tous ces gentilshommes, en étaient-ils aussi, de ma chasse ?

HENRI

Quels gentilshommes ?

LE ROI

Eh ! vos huguenots, pardieu !... Dans tous les cas, si quelqu'un les a invités, ce n'est pas moi.

HENRI

Non, sire ; mais c'est peut-être M. d'Alençon.

LE DUC

Moi ?

HENRI

Sans doute ; n'y avait-il pas quelque chose entre M. de Mouy et vous... comme une promesse de votre part d'accepter le trône de Navarre, auquel j'avais renoncé, moi ?...

LE ROI

D'accepter le trône de Navarre ?... Vous acceptiez le trône de Navarre, d'Alençon ?

LE DUC

Sire !...

HENRI

Demandez à tous ces messieurs... Pourquoi étiez-vous ici, messieurs ?... J'en appelle à votre honneur... Était-ce pour M. le

duc d'Alençon ?

UN HUGUENOT

Ce n'était pas pour vous, puisque vous avez refusé ce trône, que vous proposait M. de Mouy.

HENRI

Vous entendez, sire !

LE ROI

Çà, est-ce la vérité, messieurs ?

TOUS

Oui, sire, c'est la vérité.

LE ROI

Vous étiez donc ici pour M. le duc d'Alençon ?

UN HUGUENOT

Oui, sire ; M. d'Alençon devait fuir, et nous devons lui faire escorte.

LE DUC

Ils mentent !... ils mentent !

LE ROI

Ah ! je voudrais bien cependant, une fois dans ma vie, savoir à quoi m'en tenir.

HENRI

De Mouy est-il parmi les prisonniers ? Sire, appelez M. de Mouy ; il vous dira que cette fuite était arrêtée avec M. d'Alençon ; qu'hier, il est venu m'offrir de la partager.

LE ROI

Où est M. de Mouy ?... M. de Mouy est-il parmi les prisonniers ?

DE NANCEY

Non, sire ; il s'est sauvé, à ce qu'il paraît...

LE ROI, apercevant la Môle et Coconnas

Mais voici deux autres prisonniers... Interrogeons-les... Venez ici, messieurs. (Coconnas et la Môle s'approchent ; la Môle s'incline, Coconnas salue gracieusement.) À qui êtes-vous, messieurs ?

COCOANNAS

À nous-mêmes, sire.

LE ROI

Vous n'appartenez à personne ?

COCONNAS

Non, sire.

LE ROI

Que faisiez-vous quand on vous a arrêtés ?

COCONNAS

Nous devisions de faits de guerre et d'amour.

LE ROI

À cheval, armés jusqu'aux dents, prêts à fuir ?

COCONNAS

Pardon, sire, Votre Majesté est mal renseignée : nous étions couchés sous l'ombre d'un hêtre... *sub tegmine fagi*, comme dit mon ami de la Môle.

LE ROI

Qu'avez-vous vu ?...

COCONNAS

Nous avons vu des gens qui fuyaient.

LE ROI

Qu'avez-vous entendu ?

COCONNAS

Nous avons entendu M. de Mouy qui criait : « Tout est perdu !... En route, ceux qui sont à M. d'Alençon... en route !... »

LE ROI

Il criait cela ?

COCONNAS

Sire, Votre Majesté ne suppose pas qu'un gentilhomme puisse mentir.

LE ROI

Et, malgré cet avertissement, vous n'avez pas fui ?...

COCONNAS

Nous n'avions aucune raison de fuir, sire : nous n'étions pas à M. d'Alençon.

LE DUC

Ils n'ont pas fui parce que leurs chevaux étaient loin.

COCONNAS

J'en demande pardon à Votre Altesse, monseigneur... Nous tenions nos chevaux par la bride... et même, j'étais déjà à cheval quand ces messieurs ont paru ; et alors, j'ai mis pied à terre... N'est-ce pas, messieurs, que nous pouvions fuir, et que nous n'avons pas voulu ?

LE LIEUTENANT

C'est vrai !

MADAME DE NEVERS

Cher Annibal, va... que je t'aime !

LE DUC

Mais ces chevaux de main, mais ces mules, mais les coffres dont elles sont chargées ?

COCONNAS

Cela ne nous regarde point, monseigneur... Est-ce que nous sommes des valets d'écurie ?... Faites chercher le palefrenier qui les gardait, et il répondra.

LE DUC, furieux

Le palefrenier a disparu.

COCONNAS

Alors, c'est qu'il aura pris peur... Que voulez-vous, monseigneur ! on ne peut pas demander à un manant d'avoir le calme d'un gentilhomme.

LE ROI

Bien, bien !... nous verrons tout cela... Henri, votre parole de ne pas fuir ?

HENRI

Je vous la donne, sire.

LE ROI

Retournez à Paris, et prenez les arrêts dans votre chambre... Vos épées, messieurs. (Coconnas et la Môle donnent leurs épées.) Maintenant, partons !

(Il chancelle.)

MARGUERITE

Qu'avez-vous, mon frère ?... qu'éprouvez-vous ? Voilà déjà

deux fois, depuis le commencement de la chasse...

LE ROI

Oh ! j'éprouve... j'éprouve ce que dut éprouver Porcie quand elle eut avalé des charbons ardents... Mon cheval ! mon cheval !

HENRI, à Marguerite

Qu'y a-t-il encore de nouveau ?

MARGUERITE

Je l'ignore... mais rien de bon, certes.

LE ROI

Mes jambes vacillent... je n'y vois plus... Miséricorde ! je brûle... je brûle... À moi, messieurs, à moi !

HENRI

Le roi se trouve mal, messieurs... Un brancard une litière pour reporter le roi à Paris.

MARGUERITE

Eh bien, mon frère ?

LE ROI

Cela va un peu mieux... À Paris, messieurs, à Paris !

(La suite du roi s'éloigne à travers la forêt.)

MARGUERITE, à la Môle en partant

Mé déidé !

COCONNAS

Que t'a-t-elle dit ?

LA MÔLE

Deux mots grecs, qui signifient : *Ne crains rien.*

COCONNAS

Tant pis, la Môle, tant pis !... Cela veut dire qu'il ne fait pas bon ici pour nous... Toutes les fois que ce mot-là m'a été adressé en manière d'encouragement, j'ai reçu, à l'instant même, ou une balle quelque part, ou un coup d'épée dans le corps, ou un pot de fleurs sur la tête... Ne crains rien, soit en grec, soit en latin, soit en français, a toujours signifié pour moi : « Gare là-dessous ! »

LE LIEUTENANT

En route, messieurs !

COCONNAS

Et où nous mène-t-on, s'il vous plaît ?

LE LIEUTENANT

À Vincennes, je crois.

COCONNAS

J'aimerais mieux aller ailleurs ; mais on ne va pas toujours où l'on veut... Viens, la Môle.

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Le cabinet des armes du roi, au Louvre.

Scène première

Le roi, de Nancey.

Le roi entre, soutenu par son capitaine des gardes, et va s'asseoir sur des coussins.

LE ROI

Qu'on prévienne maître Amboise Paré que je me suis trouvé indisposé à la chasse, et que je le mande à l'instant même au Louvre... Puis que l'on dise à Henri que je veux lui parler... Allez !...

(On sort. Il retombe sur les coussins.)

Scène II

Le roi, Henri.

HENRI

Sire, vous m'avez fait demander ?

CHARLES, faisant signe de la tête
et lui tendant la main

Oui.

HENRI, refusant sa main

Sire, vous oubliez que je ne suis plus votre frère... que je suis votre prisonnier.

LE ROI

C'est vrai... Mais je me souviens aussi qu'en approchant de la litière, vous m'avez promis, quand nous serions seuls, de me répondre franchement.

HENRI

Je suis prêt à tenir cette promesse... Interrogez-moi, sire.

LE ROI, versant de l'eau froide dans sa main,
et posant sa main sur son front

Qu'y a-t-il de vrai dans l'accusation du duc d'Alençon ?...

Dites...

HENRI

Tout, s'il m'a accusé de vouloir fuir seulement.

LE ROI

Vous avouez que vous vouliez fuir ?

HENRI

Le plus loin qu'il m'eût été possible.

LE ROI

Et pourquoi fuir ?... Êtes-vous mécontent de moi, Henri ?

HENRI

Non, sire... et Dieu, qui lit dans mon cœur, voit, au contraire, quelle profonde affection je porte à mon frère et à mon roi... Aussi n'est-ce ni mon frère ni mon roi que je fuyais.

LE ROI

Et qui donc fuyiez-vous ?

HENRI

Je fuyais ceux qui me détestent... Votre Majesté me permet-elle de lui parler ici à cœur ouvert ?

LE ROI

Parle ! qui te déteste ici ?

HENRI

Ceux qui me détestent ici, c'est M. d'Alençon et la reine mère.

LE ROI

Et tu crois que cette haine... ?

HENRI

Est une haine mortelle ; oui, je le crois.

LE ROI

Les preuves !

HENRI

Que Votre Majesté se rappelle la Saint-Barthélemy, à laquelle je n'ai échappé que par un miracle.

LE ROI

Oui, oui, Henriot, tu dis vrai... Et crois-tu que ceux qui t'en veulent ne se sont point lassés en voyant que je ne t'en voulais

pas, moi ?

HENRI

Sire, je m'étonne tous les soirs de me trouver encore vivant.

LE ROI, avec mélancolie

C'est parce qu'ils savent que je t'aime au fond, Henri, qu'ils veulent te tuer... Mais, sois tranquille, ils seront punis de leur mauvais vouloir... Je veille sur toi, Henri, et malheur à ceux qui renouvelleraient de pareilles tentatives !... Henri, tu es libre.

HENRI

Libre de quitter Paris, sire ?

LE ROI

Non pas... Tu sais bien qu'il m'est impossible de me passer de toi... Tiens, Henri, je te le répète, j'ai de l'affection pour toi ; quoi qu'ils aient pu dire et faire, et quoi que j'aie fait et dit moi-même, je veux que tu restes, car je désire avoir quelqu'un qui m'aime... et, Dieu me pardonne, je crois qu'il n'y a au monde que toi et Actéon... (Il cherche.) Où diable est donc Actéon ?... Donne-moi un verre d'eau, Henri... Je brûle !

HENRI

Eh bien, sire, si Votre Majesté me garde près d'elle, je la prie de m'accorder une grâce.

(Il lui donne un verre d'eau.)

LE ROI, prenant le verre

Laquelle ?... Va !... j'écoute.

(Il boit.)

HENRI

C'est de me garder près d'elle, non point à titre d'ami, mais à titre de prisonnier.

LE ROI, après avoir vidé son verre

Comment, de prisonnier ?

HENRI, lui reprenant le verre

Sans doute ! Votre Majesté ne voit-elle pas que c'est son ami-tié qui me perd ?

LE ROI

Et tu aimes mieux ma haine ?...

HENRI

Une haine apparente... oui, sire, car cette haine me sauvera... Tant qu'on me croira dans la disgrâce de Votre Majesté, on aura moins de hâte de me voir mort.

LE ROI

Henri, je ne sais pas ce que tu désires... Henriot, je ne sais pas quel est ton but ; mais, si tes désirs ne s'accomplissent point, si tu manques le but que tu te proposes, je serai bien étonné.

HENRI

Je puis donc compter sur la sévérité du roi ?

LE ROI

Oui.

HENRI

Eh bien, en ce cas, sire, recommandez-moi à votre capitaine des gardes comme un homme à qui votre colère ne donne pas huit jours à vivre... C'est le moyen que je vous aime longtemps.

LE ROI

Monsieur de Nancey !... (Le capitaine des gardes entre.) Monsieur de Nancey, je remets le plus grand coupable du royaume entre vos mains... Vous m'en répondez sur votre tête... (Bas.) Est-ce cela, Henriot ?...

HENRI, bas

Merci, sire !

(Il s'incline humblement et sort.)

Scène III

Le roi, seul.

Il a raison, cent fois raison. Mais que diable est donc devenu mon chien !... Actéon !... Actéon !... Ah ! le voici sous cette table... Holà ! Actéon... holà !... viens ici... viens !... Ah çà ! mais qu'a-t-il donc ?... (Il va au chien.) Mort... roide, froid... et couché sur un manteau à moi... Pauvre bête ! il aura voulu mourir sur cet objet qui lui rappelait un ami... Mort !... mais mort de quoi ?... Ce matin, il se portait à merveille !... Il m'a suivi chez ma mère, et est revenu ici, rapportant mon livre... Voyons donc cela... (Il

s'agenouille devant le chien.) L'œil vitreux... la langue rouge... Oh ! voilà une étrange maladie... Qu'a-t-il donc encore dans la gueule ?... Du papier... Près de ce papier, l'enflure est plus violente... la peau est rongée comme par du vitriol... (Il déploie le morceau de papier.) Qu'est-ce que cela ? Un fragment de mon livre de chasse... Le livre était-il donc empoisonné, par hasard ?... Mille démons ! et moi qui ai touché chaque page de mon doigt... et qui, à chaque page, ai porté mon doigt à ma bouche pour le mouiller... Ces vertiges, ces douleurs, ces vomissements... Je suis mort !... Monsieur de Nancey !... monsieur de Nancey !

Scène IV

Le roi, de Nancey.

LE ROI

Que l'on coure à l'instant même au pont Saint-Michel !... Qu'on amène maître René le Florentin, entendez-vous !... De gré ou de force, qu'on l'amène... Il faut que, dans dix minutes, il soit ici.

DE NANCEY

Sire, cela tombe à merveille, il vient d'entrer chez la reine mère.

LE ROI

Que l'on guette sa sortie, et qu'on le conduise ici. (M. de Nancey sort.) Oh ! quand je devrais faire donner la torture à tout le monde, je saurai d'où vient ce livre.

DE NANCEY

Voici maître René, sire ; je l'ai rencontré dans le corridor.

LE ROI

Faites entrer...

Scène V

Le roi, René.

LE ROI

Entrez ! entrez ! Fermez la porte sur vous, monsieur de

Nancey.

RENÉ, tremblant

Votre Majesté m'a fait demander ?...

LE ROI

Oui. Vous êtes habile chimiste, n'est-ce pas ?

RENÉ

Sire !...

LE ROI

Et vous en savez plus sur certaines matières que les plus habiles médecins.

RENÉ

Votre Majesté exagère...

LE ROI

Non, ma mère me l'a dit... D'ailleurs, j'ai confiance en vous, et j'ai mieux aimé vous consulter, vous, qu'un autre... Tenez, regardez le cadavre de ce chien, et dites-moi de quoi il est mort.

RENÉ, examinant la gueule de l'animal

Voilà de bien tristes symptômes, sire.

LE ROI

Oui, ce chien est mort empoisonné, n'est-ce pas ?

RENÉ

Je le crains.

LE ROI

Et pourriez-vous acquérir la certitude qu'il a été empoisonné ?

RENÉ

Je n'ai pas besoin de l'acquérir, je l'ai... Voyez ces rougeurs, sire ; voyez ces pustules... Je dirais presque quel poison lui a été donné...

LE ROI

Quel poison ?

RENÉ

Un poison minéral, selon toute probabilité.

LE ROI

Oh !... Et qu'éprouverait un homme qui aurait, par mégarde, avalé de ce même poison ?

RENÉ

Une grande lourdeur de tête, des brûlures intérieures, des douleurs d'entrailles, des vomissements.

LE ROI

C'est bien cela... Et aurait-il soif ?

RENÉ

Une soif inextinguible.

LE ROI

C'est bien cela !... c'est bien cela !...

(Il se verse un verre d'eau et boit.)

RENÉ

Mais à quel propos toutes ces questions, sire ?...

LE ROI

Peu vous importe... Répondez-moi, voilà tout. Et quel est le contre-poison ?...

RENÉ

Il faudrait d'abord être sûr...

LE ROI

Vous avez dit que c'était un poison minéral...

RENÉ

Oui ; mais il y a plusieurs poisons minéraux... Votre Majesté a-t-elle quelque idée de la façon dont ce chien a été empoisonné ?

LE ROI

Il a mangé une feuille d'un livre.

RENÉ

D'un livre ?

LE ROI

Oui.

RENÉ

Et Votre Majesté a-t-elle ce livre ?

LE ROI

Le voici !

(Il montre le livre à René.)

RENÉ, reculant

Mon Dieu !

LE ROI

Ah ! tenez, celle-ci !

(Il montre une feuille déchirée par la moitié.)

RENÉ

Permettez que j'en déchire une autre, sire.

LE ROI

La même... la même, ce sera mieux.

(Il déchire ce qui reste de la feuille et le donne à René.)

RENÉ

Il a été empoisonné avec une mixture d'arsenic.

LE ROI

À quoi reconnaissez-vous cela ?

RENÉ

À l'odeur de cette feuille.

LE ROI

Vous en êtes sûr ?

RENÉ

Comme si j'avais moi-même préparé cette mixture.

LE ROI

Et le contre-poison ?... (René secoue la tête.) Comment ! vous n'en connaissez pas ?

RENÉ

Sire, c'est un poison terrible.

LE ROI

Il ne tue pas tout de suite, cependant ?

RENÉ

Non ; mais il tue sûrement ; peu importe le temps que l'on met à mourir.

LE ROI

Pourvu qu'on meure, n'est-ce pas ?... C'est même quelquefois un calcul, je le sais... Maintenant, vous connaissez ce livre ?

RENÉ

Moi ?

LE ROI

Vous le connaissez... Tout à l'heure, en le voyant, vous avez

reculé d'effroi.

RENÉ

Sire, je vous jure...

LE ROI

René, écoutez bien ceci... Vous avez empoisonné la reine de Navarre avec des gants ; vous avez empoisonné le prince de Porcian avec la fumée d'une lampe ; vous avez tenté d'empoisonner M. de Condé avec une pomme de senteur... René, je vous ferai enlever la chair lambeau par lambeau, avec une tenaille rougie, si vous ne me dites pas à qui appartient ce livre.

RENÉ

Et, si je dis la vérité, sire, qui me garantit que je ne serai pas encore puni plus cruellement que si je me tais ?

LE ROI

Moi !

RENÉ

M'en donnez-vous votre parole royale ?

LE ROI

Foi de gentilhomme, vous aurez la vie sauve.

RENÉ

Sire, ce livre m'appartient.

LE ROI

À vous ?

RENÉ

Oui, à moi !

LE ROI

Et comment est-il sorti de vos mains ?

RENÉ

C'est la reine mère qui l'a pris chez moi.

LE ROI

Et, quand elle l'a pris, était-il empoisonné ?

RENÉ

Non.

LE ROI

Mais dans quel but l'a-t-elle pris ? Vous devez le savoir.

RENÉ

Dans le but de le faire porter au roi de Navarre, qui avait demandé au duc d'Alençon un livre de ce genre pour étudier la chasse au vol.

LE ROI

Oh ! c'est cela, je comprends tout... Je tiens tout, maintenant... Ce livre était entre les mains de Henri ; il y a une destinée, et je la subis.

(Charles tousse, pousse deux ou trois cris de douleur et tombe sur les coussins.)

RENÉ

Qu'avez-vous, sire ?

LE ROI

Rien ! seulement, donnez-moi à boire, René ; je brûle !

RENÉ

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

LE ROI

Maintenant, prenez cette plume, et écrivez sur ce livre...

RENÉ

Que faut-il que j'écrive ?

LE ROI

Ce que je vais vous dicter... « Ce manuel de chasse a été donné par moi à la reine mère Catherine de Médicis. *Signé* : RENÉ. »

RENÉ

Vous m'avez promis la vie sauve.

LE ROI

Et je tiendrai parole ; mais...

(Il pose le doigt sur ses lèvres.)

RENÉ

Oh ! sire, par ce qu'il y a de plus sacré...

LE ROI

Maintenant, il n'y a pas de contre-poison, vous l'avez dit ; mais enfin... vous ne laisseriez cependant pas mourir votre père ou votre frère s'il était empoisonné comme l'a été ce chien... sans lui donner quelque chose... Que lui donneriez-vous ? (René s'in-

cline sans répondre. – Avec désespoir.) Rien !

DE NANCEY, ouvrant la porte

Sire, la reine mère !

LE ROI

Il ne faut pas qu'elle vous voie ici... Par ce corridor... allez !... (Il montre à René une sortie que celui-ci s'empresse de prendre.) Ah ! la reine mère... Je suis curieux de savoir ce qu'elle vient me dire... Cachons ce livre.

(Il cache le livre.)

Scène VI

Le roi, Catherine.

CATHERINE

J'ai appris, mon fils, qu'à votre retour de la chasse, vous vous étiez trouvé indisposé...

LE ROI

On vous a mal renseignée, madame... C'est dès ce matin que ce mal m'a pris.

CATHERINE

Et je crois que j'apporte à Votre Majesté le remède qui doit guérir son corps et son esprit.

LE ROI, bas

Mille diables ! trouverait-elle que je ne meurs pas assez vite ?... (Haut.) Et où est ce remède, madame ? J'avoue qu'en ce moment surtout, j'en ai grand besoin.

CATHERINE

Il est dans le mal même.

LE ROI

Et où est le mal ?

CATHERINE

Écoutez, mon fils. Avez-vous entendu dire parfois qu'il est des ennemis secrets dont la haine ou l'ambition assassine à distance ?

LE ROI

Par le fer... ou par le poison, madame ?

CATHERINE

Non ; par des moyens bien autrement sûrs, bien autrement terribles.

LE ROI

Expliquez-vous.

CATHERINE

Avez-vous foi aux pratiques de la cabale et de la magie ?

LE ROI, riant

Beaucoup.

CATHERINE

Eh bien, de là viennent vos souffrances... Un ennemi de Votre Majesté, qui n'eût point osé vous attaquer en face, a conspiré dans l'ombre... Devinez-vous de qui je parle ?

LE ROI

Ma foi ! non, madame.

CATHERINE

Cherchez bien, et rappelez-vous certains projets d'évasion qui devaient assurer l'impunité au meurtrier.

LE ROI

Au meurtrier, dites-vous ?... On a donc essayé de me tuer, ma mère ?

CATHERINE

Oui, mon fils... Vous en doutez, peut-être ; mais, moi, j'en ai acquis la certitude.

LE ROI

Je ne doute jamais de ce que vous me dites, madame... Et comment a-t-on essayé de me tuer ?... Voyons !

CATHERINE, tirant de dessous son manteau
une petite figure de cire

Tenez !

LE ROI

Qu'est-ce que cette petite statuette, madame ?

CATHERINE

Voyez ce qu'elle a sur la tête.

LE ROI

Une couronne royale !

CATHERINE

Sur les épaules...

LE ROI

Un manteau royal !

CATHERINE

Et au cœur...

LE ROI

Une aiguille !

CATHERINE

Eh bien, sire, vous reconnaissez-vous ?

LE ROI

Moi ?...

CATHERINE

Oui ; vous avez votre manteau et votre couronne.

LE ROI

Eh bien ?

CATHERINE

Eh bien, sire, cette figure a été trouvée, pendant la chasse, au logis...

LE ROI

Du roi de Navarre ?

CATHERINE

Non, mais de M. de la Môle, son instrument.

LE ROI

Ah ! cette figure était au logis de M. de la Môle ?

CATHERINE

Voyez quelle lettre est écrite sur l'étiquette que porte cette aiguille...

LE ROI

Une M...

CATHERINE

C'est-à-dire *mort*... Sire, c'est la formule magique ; l'invocateur écrit ainsi son vœu sur la plaie même qu'il creuse...

LE ROI

Ainsi, à votre avis, c'est M. de la Môle qui en veut à mes jours ?

CATHERINE

Oui, comme le poignard en veut au cœur ; mais, derrière le poignard, il y a le bras qui le pousse.

LE ROI

Eh bien, oui, voilà la cause, je le reconnais, ma mère... Mais, maintenant, que faire ? Dites... Je suis fort ignorant en magie, moi...

CATHERINE

La mort de l'envoûteur rompt le charme : que le coupable meure, et le charme cessera.

LE ROI

Vous êtes sûre de ce que vous avancez, madame ?

CATHERINE

J'en suis certaine !

LE ROI

Alors, maintenant que je sais qui punir, tout ira bien.

CATHERINE

Oui, pourvu que vous punissiez.

LE ROI

Voyez donc comme cela tombe, madame ! M. de la Môle est déjà arrêté.

CATHERINE

J'ai dit que M. de la Môle était l'instrument... l'instrument seulement, vous comprenez bien ?

LE ROI

Eh bien, nous commencerons par M. de la Môle, ma mère... Toutes ces crises dont je suis atteint peuvent faire naître autour de nous de dangereux soupçons... Peut-être les méchants diraient-ils que je suis empoisonné...

CATHERINE

Oh !

LE ROI

On l'a bien dit de mon frère François II ; il est donc urgent, comme vous dites, que la lumière se fasse, et qu'à l'éclat que jettera cette lumière, la vérité se découvre.

CATHERINE

Ainsi M. de la Môle... ?

LE ROI

Me va admirablement comme coupable, madame... Commençons donc par lui d'abord... et si, comme vous le dites, le roi de Navarre est son complice, il parlera.

CATHERINE

Oui, et, s'il ne parle pas, on le fera parler. (Haut.) Sire, vous permettez donc que l'instruction commence ?

LE ROI

Comment donc ! je le désire, madame, et le plus tôt sera le mieux.

CATHERINE

Mon fils, vous vous souviendrez, j'espère, que c'est moi...

LE ROI

Je n'oublie jamais rien, madame, soyez tranquille.

MARGUERITE, soulevant la portière, à demi-voix

Charles !... Charles !

LE ROI, mettant un doigt sur sa bouche

Chut !... Adieu, madame.

CATHERINE

Au revoir, mon fils... Alors, vous me donnez tous pouvoirs pour poursuivre cette affaire ?...

LE ROI

Je vous les donne, madame, et de grand cœur.

(Elle sort.)

Scène VII

Le roi, Marguerite.

MARGUERITE, se précipitant vers le roi

Ah ! sire, vous savez bien qu'elle ment, n'est-ce pas ?

LE ROI

Qui, elle ?

MARGUERITE

Écoutez, Charles : c'est terrible d'accuser sa mère, mais je me suis doutée qu'elle venait près de vous pour les poursuivre encore... et je l'ai suivie... Oh ! sur ma vie, sur la vôtre, sur notre âme à tous deux, je vous dis qu'elle ment.

LE ROI

Les poursuivre ?... Qui poursuit-elle ?

MARGUERITE

Henri... votre Henriot d'abord, qui vous aime et qui vous est dévoué plus que personne au monde.

LE ROI

Tu le crois, Margot ?

MARGUERITE

Oh ! sire, j'en suis sûre.

LE ROI

Eh bien, moi aussi.

MARGUERITE

Alors, si vous en êtes sûr, mon frère, pourquoi l'avez-vous fait arrêter et conduire à Vincennes ?...

LE ROI

Parce qu'il me l'a demandé lui-même.

MARGUERITE

Il vous l'a demandé ?

LE ROI

Oui, il a de singulières idées, Henri, et l'une de ces idées-là, c'est qu'il est plus en sûreté dans ma disgrâce que dans ma faveur.

MARGUERITE

Oh ! je comprends... Et il est en sûreté, alors ?

LE ROI

Oui.

MARGUERITE

Merci, mon frère ; voilà pour Henri... Mais...

LE ROI

Mais quoi ?

MARGUERITE

Mais il y a une autre personne à laquelle j'ai tort de m'intéresser peut-être... mais à laquelle je m'intéresse, enfin.

LE ROI

Et quelle est cette personne ?

MARGUERITE

Sire, épargnez-moi... À peine si j'oserais la nommer à mon frère... et je n'ose la nommer à mon roi...

LE ROI

M. de la Môle, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Sire, il n'est point coupable, je vous le jure.

LE ROI

N'as-tu donc pas entendu ce que dit notre bonne mère, pauvre Margot ?

MARGUERITE

Oh ! je vous ai déjà supplié de ne pas la croire, mon frère ; je vous ai déjà affirmé qu'elle mentait.

LE ROI

Mais tu ne sais peut-être pas qu'on a trouvé une figure de cire chez M. de la Môle ?

MARGUERITE

Si fait, mon frère, je le sais.

LE ROI

Que cette figure est percée au cœur par une aiguille, et que l'aiguille qui la blesse ainsi porte une petite bannière avec une M.

MARGUERITE

Je le sais encore.

LE ROI

Que cette figure a un manteau royal sur les épaules et une couronne royale sur la tête.

MARGUERITE

Je sais tout cela.

LE ROI

Eh bien, qu'avez-vous à dire ?

MARGUERITE

J'ai à dire que cette petite figure est la représentation d'une femme, et non celle d'un homme.

LE ROI

Et cette aiguille qui lui perce le cœur ?...

MARGUERITE

C'était le charme pour se faire aimer de cette femme, et non une maléfice pour faire mourir un homme.

LE ROI

Mais cette lettre M ?

MARGUERITE

Elle ne veut pas dire *mort*, comme l'a dit la reine mère ; elle veut dire... Oh ! mon frère, pardonnez-moi... (Elle tombe à genoux.) Elle veut dire *Marguerite*.

LE ROI

Silence, ma sœur !... car, de même que vous avez entendu, vous, on pourrait vous entendre à votre tour.

MARGUERITE, relevant la tête

Oh ! que m'importe !... et que le monde entier n'est-il là pour m'écouter !... Devant le monde entier, je déclarerais qu'il est infâme d'abuser de l'amour d'un gentilhomme pour souiller sa réputation d'un soupçon d'assassinat.

LE ROI

Margot !... si je te disais que je sais aussi bien que toi ce qui est et ce qui n'est pas ?...

MARGUERITE

Mon frère !...

LE ROI

Si je te disais que M. de la Môle est innocent ?

MARGUERITE

Vous le savez ?...

LE ROI

Si je te disais que je connais le vrai coupable ?

MARGUERITE

Grand Dieu !... le vrai coupable !... Mais il y a donc eu un crime commis ?

LE ROI

Volontaire ou involontaire... oui, il y a un crime commis.

MARGUERITE

Sur vous ?...

LE ROI

Sur moi.

MARGUERITE

Oh ! non, cela n'est pas.

LE ROI

Regarde-moi, Marguerite.

MARGUERITE

Pourquoi si pâle, mon frère ?

LE ROI

Parce que je n'ai pas huit jours à vivre.

MARGUERITE

Vous, mon frère ?... toi, mon Charles ?... (Le serrant dans ses bras.) Ah !

LE ROI

Marguerite, je suis empoisonné.

MARGUERITE

Oh !... Et vous connaissez le coupable ?

LE ROI

Je le connais.

MARGUERITE

Ce n'est ni Henri, ni M. de la Môle, vous l'avez dit... Serait-ce... ? Oh ! mon Dieu ! ma voix s'arrête dans ma gorge... ma langue se refuse à prononcer ces noms... Serait-ce M. d'Alençon ?...

LE ROI

Peut-être...

MARGUERITE

Ou bien... ou bien serait-ce... ? (Baissant la tête.) Serait-ce notre mère ?... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... c'est impossible.

LE ROI

Impossible !... Il est fâcheux que René ne soit pas ici ; il te raconterait mon histoire.

MARGUERITE

Lui, René ?...

LE ROI

Oui... Il te dirait, par exemple, qu'une femme, à laquelle il n'ose rien refuser, a été lui demander un livre de chasse enfoui dans sa bibliothèque ; qu'un poison subtil a été versé sur chaque page de ce livre ; que ce poison, destiné à quelqu'un, je ne sais à qui, est tombé, par un caprice du hasard ou par un châtement du ciel, sur une autre personne que celle à qui il était destiné... Mais, en l'absence de René, tiens, ma sœur, voilà ce livre... et tu peux voir écrit, de la main du Florentin, sur la première page de ce livre, qui contient dans ses feuilles la mort de vingt personnes, tu peux voir que ce livre a été donné par lui à notre mère.

MARGUERITE

Oh ! à ton tour, silence, Charles !... silence !

LE ROI

Tu vois donc bien, maintenant, qu'il faut que l'on croie que je meurs par magie.

MARGUERITE

Mais c'est inique !... mais c'est affreux !... Grâce ! grâce ! mon frère, vous savez bien qu'il est innocent.

LE ROI

Oui, je le sais ; mais il faut qu'on le croie coupable ; laisse donc mourir ton amant, pour sauver l'honneur de la maison de France... Je meurs bien pour la même cause, moi... et sans me plaindre, tu le vois.

MARGUERITE

Ah ! mon frère !... Mais enfin, si vous vous trompiez, si vous ne mouriez pas...

LE ROI

Je croyais t'avoir dit que le poison avait été préparé par ma mère... Allons, donne-moi ton bras, Marguerite... Je voudrais

regagner ma chambre.

LA NOURRICE, entrant vivement

Qu'as-tu donc, mon Charlot ? Tu es pâle, à peine si tu te soutiens... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! madame, qu'est-il arrivé ?

LE ROI

Il est arrivé que j'ai eu chaud et puis froid... Tu comprends que cela m'a fait mal... Tu garderas ma porte, afin que personne n'entre ; entends-tu, nourrice, personne !

LA NOURRICE

Mais si maître Ambroise Paré vient ?... Vous l'avez fait demander, m'a-t-on dit.

LE ROI

Tu lui diras que je vais mieux... et que je n'ai pas besoin de médecin. À propos, ce pauvre Actéon est mort ; il faudra le faire enterrer dans quelque coin du Louvre... C'était un de mes meilleurs amis... Je lui ferai élever un tombeau... si j'en ai le temps... Adieu, ma sœur.

(Il sort avec la nourrice.)

MARGUERITE

Maintenant, la Môle, à toi, toute à toi !

(Elle sort.)

ONZIÈME TABLEAU

Un cachot dans le donjon de Vincennes. – Au fond, une large porte dans laquelle est pris un guichet ; portes à droite et à gauche.

Scène première

Coconnas, seul et frappant le mur.

Dis donc, geôlier mon ami, ton poêle est tellement chaud, qu'on étouffe ici... Que diable ! si M. d'Alençon a demandé qu'on nous serve tout rôtis, mettez-nous à la broche, et que cela finisse ; mais, s'il n'a point exigé cela, ouvre, mordi ! ou je brise la porte.

Scène II
Coconnas, le geôlier.

LE GEÔLIER

Silence !

COCONNAS

Comment ! tu ne veux pas que je crie quand je brûle ?...
Allons donc ! est-ce que je suis un saint Laurent, moi ?

LE GEÔLIER

Le gouverneur me suit !

COCONNAS

Le gouverneur ?... Et que vient-il faire ?

LE GEÔLIER

Vous visiter.

COCONNAS

C'est beaucoup d'honneur qu'il m'accorde. Soyez le bienvenu, monsieur le gouverneur.

Scène III
Coconnas, le gouverneur, le geôlier, gardes, au fond.

LE GOUVERNEUR, entrant, bas, au geôlier

Amenez ici l'autre prisonnier. (À Coconnas.) Avez-vous de l'argent, monsieur ?

COCONNAS

Moi ?

LE GOUVERNEUR

Oui, vous.

COCONNAS

J'ai trois écus.

LE GOUVERNEUR

Des bijoux ?

COCONNAS

J'ai une bague.

LE GOUVERNEUR

Voulez-vous permettre que je vous fouille ?

COCONNAS

Que vous me fouilliez ?

LE GOUVERNEUR

Oui.

COCONNAS

Est-ce donc là une proposition à faire à un gentilhomme ?...
Mordi ! monsieur, il est bien heureux pour vous que nous soyons
en prison tous deux.

LE GOUVERNEUR

Monsieur, je suis au service du roi...

COCONNAS

Dites donc, monsieur le gouverneur, mais les honnêtes gens
qui dévalisent sur le pont Saint-Michel, eux aussi sont donc au
service du roi ?... Je ne savais point cela, et je leur en fais mes
excuses ; je les avais pris jusqu'à présent pour des voleurs.

LE GOUVERNEUR, après avoir fouillé Coconnas

Monsieur, je vous salue.

Scène IV

Les mêmes, la Môle, qui est entré par la porte latérale.

LE GOUVERNEUR

À votre tour, monsieur de la Môle.

LA MÔLE

Monsieur, il est inutile que vous me fouilliez ; je vais vous
remettre tout ce que j'ai sur moi.

LE GOUVERNEUR

Qu'avez-vous ?

LA MÔLE

Quatre-vingts écus environ dans cette bourse.

LE GOUVERNEUR

Donnez... Est-ce tout ?

LA MÔLE

Puis ces bijoux, cette bague...

LE GOUVERNEUR

Bien. N'avez-vous rien de plus ?...

LA MÔLE

Non, monsieur, sur ma parole.

LE GOUVERNEUR

Et ce cordon que vous portez à votre cou ?

LA MÔLE

Il soutient un médaillon, monsieur.

LE GOUVERNEUR

Remettez-le-moi.

LA MÔLE

Un médaillon sans valeur aucune, je vous le jure.

LE GOUVERNEUR

N'importe !

LA MÔLE

Comment ! vous exigez ?

LE GOUVERNEUR

J'ai ordre de ne vous laisser que vos vêtements, et un médaillon n'est point un vêtement.

LA MÔLE

C'est bien, monsieur, vous allez avoir ce que vous demandez.

(Il détache le médaillon, le porte à ses lèvres, le fait sortir du cercle, le laisse tomber, le brise avec le talon de sa botte, et donne le cercle d'or au gouverneur.)

LE GOUVERNEUR

Monsieur !

COCONNAS

Bravo, la Môle !

LE GOUVERNEUR

Monsieur, je me plaindrai au roi... (Au guichetier.) Reconduisez le prisonnier dans son cachot... (Aux gardes.) Et vous, suivez-moi.
(Il sort par la porte du fond.)

Scène V

Coconnas, la Môle, le geôlier.

COCOANNAS, passant du côté de la porte latérale
de manière à se trouver sur le chemin du geôlier

Un instant, l'ami ! tu sais nos conventions ?

LA MÔLE, au geôlier

Tu te rappelles ce que tu m'as promis ?

COCOANNAS

Un entretien avec mon ami la Môle.

LA MÔLE

Une entrevue avec le comte.

LE GEÔLIER

C'est vrai.

COCOANNAS

Eh bien, puisque nous voilà réunis, laisse-nous un peu causer
ensemble.

LE GEÔLIER

Faites, monsieur ; seulement, autant pour vous que pour moi,
ne parlez pas politique.

COCOANNAS

Mordi ! sois tranquille, nous avons bien autre chose à nous
dire.

LE GEÔLIER

Pendant ce temps, je vais faire le guet, pour que vous ne soyez
pas surpris, ni moi non plus.

COCOANNAS

Va, brave homme !... (Il fouille à sa poche.) La première fois
que tu rencontreras le gouverneur, tu lui demanderas mes trois
écus.

Scène VI

La Môle, Coconnas.

LA MÔLE

Lorsque je suis arrivé, il était en train de te fouiller, ce me

semble ?

COCONNAS

Oh ! mon Dieu, oui.

LA MÔLE

Et il t'a tout pris ?

COCONNAS

Tout ! Mon tout n'était pas grand' chose.

LA MÔLE

Maintenant, comprends-tu ce qui nous arrive ?

COCONNAS

Parfaitement.

LA MÔLE

Nous avons été trahis.

COCONNAS

Par cet affreux duc d'Alençon.

LA MÔLE

Et crois-tu que notre affaire soit grave ?

COCONNAS

J'en ai peur !

LA MÔLE

T'ont-ils interrogé ?

COCONNAS

Oui ; et toi ?

LA MÔLE

Moi aussi ; mais, chose étrange, à peine m'ont-ils parlé de la fuite du roi de Navarre et de madame Marguerite !

COCONNAS

Justement ; et voilà ce qui m'a fort étonné : tout l'interrogatoire a roulé sur cette méchante figure de cire... Ils veulent que ce soit le portrait du roi.

LA MÔLE

Et tu n'as pas dit que ce fût celui de madame Marguerite ?

COCONNAS

Non.

LA MÔLE

Qu'as-tu dit ?

COCONNAS

Rien ; je leur ai ri au nez.

LA MÔLE

Cher Annibal !

COCONNAS

Écoute, il paraît que nous avons, dans notre prison même, maintenant, un protecteur invisible.

LA MÔLE

J'allais te le dire.

COCONNAS

Tu t'en es donc aperçu ?

LA MÔLE

Oui ; mais toi ?

COCONNAS

Écoute : ce matin, j'entends gratter à ma porte, et je vois un billet passer par-dessous.

LA MÔLE

Ce matin, une pierre tombe dans mon cachot, et je trouve une lettre attachée à cette pierre.

COCONNAS

Le billet était de madame de Nevers, et contenait cette seule ligne : « Sois tranquille, cher Annibal, je t'aime. »

LA MÔLE

Cette lettre était de madame Marguerite, et elle renfermait ces quelques mots : « Bon courage, je veille. »

COCONNAS

Et sais-tu qui a pu nous faire parvenir ces billets ?

LA MÔLE

Non.

COCONNAS

Mordi ! j'ai pourtant grande envie de le savoir.

Scène VII
Les mêmes, le geôlier.

LE GEÔLIER

Voulez-vous que je vous le dise ?

LA MÔLE et COCONNAS, s'écartant

Ah !...

LE GEÔLIER

C'est moi.

LA MÔLE

Comment, c'est vous ?...

LE GEÔLIER

Oui.

COCONNAS

Qui nous avez remis à chacun ce billet ?

LE GEÔLIER

Oui.

COCONNAS

À moi, de la part... ?

LE GEÔLIER

De madame la duchesse de Nevers.

LA MÔLE

Et à moi ?...

LE GEÔLIER

De la part de madame Marguerite.

COCONNAS

Et que signifie... ?

LE GEÔLIER

Cela signifie que l'on ne peut rien refuser à deux grandes princesses.

LA MÔLE

Vous les avez donc vues ?

LE GEÔLIER

Sans doute.

COCONNAS

Quand cela ?

LE GEÔLIER

Hier.

LA MÔLE

Comment ?

LE GEÔLIER

Nous sortons tous les huit jours.

COCONNAS

Dieu ! je voudrais pouvoir en dire autant.

LE GEÔLIER

Hier était mon jour de sortie...

LA MÔLE

Allez ! allez !

LE GEÔLIER

Une femme voilée m'attendait à la porte... Elle me fit signe de la suivre... J'hésitais ; elle me montra une bourse...

COCONNAS

C'est juste, le fer suit l'aimant, et l'homme suit l'or... Va...

LE GEÔLIER

Je la suivis... Elle me conduisit à l'hôtel de Guise...

LA MÔLE

À l'hôtel de Guise ?...

COCONNAS

Sans doute, à l'hôtel de Guise !... Là, nos deux princesses attendaient, n'est-ce pas ?

LE GEÔLIER

Oui, et même dans les larmes...

LA MÔLE

Chère reine !

COCONNAS

Et, comme tu es très-sensible, tu n'as pas su résister à leurs prières, n'est-ce pas, brave homme ?

LE GEÔLIER

Ah ! monsieur, comme vous me connaissez !

LA MÔLE

Eh bien, qu'y a-t-il eu de décidé ?

LE GEÔLIER

Il a été décidé que, cette nuit, tout serait préparé pour votre fuite.

COCONNAS

Bien...

LE GEÔLIER

Grâce à moi, les deux princesses s'introduiront dans votre prison...

LA MÔLE

Ici ?... Elles ont consenti... ?

COCONNAS

Et je leur en sais gré... Mordi !... Il y a des circonstances où il ne s'agit point d'être fier... Après ?... Car ce n'est pas le tout qu'elles viennent de dehors ici... L'important, c'est que nous allions d'ici dehors...

LE GEÔLIER

Après... comme c'est moi qui ai les clefs, je vous conduis à la chapelle par des corridors déserts... Cette chapelle a une porte qui donne sur le parc, à cette porte attendront trois chevaux...

LA MÔLE

Comment, trois ?... L'une des deux nous suit-elle donc ?...

LE GEÔLIER

Non ; mais, moi, je vous suis...

COCONNAS

À merveille, mon brave homme !... Viens... viens... je ne demande pas mieux que de te voir à cinquante lieues de Vincennes... et moi aussi... Et les chevaux seront bons, je l'espère ?...

LE GEÔLIER

Les meilleurs des écuries de madame de Nevers.

COCONNAS

Je les connais... Bravo !

LE GEÔLIER

D'autres relais sont échelonnés sur la route... En douze heures, vous gagnez la Lorraine...

COCONNAS

Ah ! c'est en Lorraine que nous allons ?

LE GEÔLIER

Avez-vous quelque chose contre la Lorraine ?

COCONNAS

Non pas ! c'est un charmant pays, à ce que j'ai entendu dire, du moins... sans compter que sa frontière est la plus voisine de la frontière de France, ce qui n'est point à dédaigner...

LA MÔLE

Oh ! c'est un plan magnifique !...

COCONNAS

Une évasion qui nous fera le plus grand honneur... Cette brave Henriette, je suis sûr que c'est elle qui a trouvé cela.

LA MÔLE

Chère reine !...

LE GEÔLIER

Et maintenant, messieurs, n'oubliez rien de ce que je viens de vous dire.

(Il sort.)

COCONNAS, se frappant le front

Sois tranquille, c'est là. (À la Môle.) La chose a dû leur coûter bon... Mais, ma foi, elles sont riches et ne feront jamais un meilleur emploi de leur argent.

LA MÔLE

Oh ! mon ami, mon ami, nous allons donc les revoir !

COCONNAS

Oui... Puis, avec elles, les champs, la campagne, les bois... Je ne me suis jamais senti des goûts si champêtres... Oh ! la bonne chose que la peur... mais la peur en plein air, lorsqu'on a une épée au flanc, lorsqu'on crie hurra au coursier que l'on aiguillonne, et qui, à chaque hurra, bondit et vole.

LE GEÔLIER

Eh ! vite... eh ! vite, monsieur de la Môle... On s'achemine vers votre cachot... Rentrez, rentrez !

COCONNAS

Encore quelque diablerie de la reine Catherine ou de M. d'Alençon. En tout cas, à ce soir.

LA MÔLE

À ce soir, ami !

Scène VIII

Coconnas, seul.

Mordi ! quelle peste d'existence ! toujours des extrêmes, jamais de terre ferme... On barbote dans cent pieds d'eau... ou l'on plane au-dessus des nuages... Voyons, où en sommes-nous ? vient-on ici ?... Non, il paraît que ce n'est pas à moi que l'on a affaire... Mais, comme nous avons commis le même crime, c'est-à-dire que nous sommes innocents tous les deux, il est probable que ce qui arrive à l'un doit arriver à l'autre... Oh ! qu'est-ce que cela ? Il me semble que j'ai entendu quelque chose, comme un gémissement... (On entend un cri sourd.) Sans doute la plainte du vent qui pleure dans les corridors de ce vieux château ; sans doute... Non... non... c'est bien une voix humaine... (Autre cri.) Et cette voix... mon Dieu !... cette voix... (S'élançant contre la porte de communication.) Il m'a semblé que c'était celle de la Môle... (Moment de silence pendant lequel une nouvelle plainte se fait entendre.) Mais l'on égorge donc quelqu'un ici ?... Oh ! et pas d'armes... pas d'armes !... (La porte du fond s'ouvre à deux battants.) Enfin, je vais donc savoir ce qui se passe.

Scène IX

Coconnas, un juge, un greffier,
puis Caboche, suivi de ses valets.

LE JUGE

Accusé Marc-Annibal de Coconnas, il va vous être donné lecture de l'arrêt rendu contre vous.

COCONNAS

Ah ! je respire.

LE GREFFIER

Accusé, à genoux !

COCONNAS

À genoux ?

DEUX VALETS, passant derrière lui
et le forçant de tomber à genoux

Oui, à genoux.

LE GREFFIER

« Arrêt rendu par la cour séant à Vincennes, contre Marc-Annibal de Coconnas, atteint et convaincu d'empoisonnement, de sortilège et de magie contre la personne du roi, du crime de conspiration contre la sûreté de l'État... En conséquence de quoi sera ledit Marc-Annibal de Coconnas conduit de sa prison en la place Saint-Jean en Grève pour y être décapité, ses biens seront confisqués, ses bois de haute futaie coupés à la hauteur de six pieds, ses châteaux ruinés, et en l'aire un poteau planté avec une plaque de cuivre qui constatera le crime et le châtiment. »

COCONNAS

Quant à ma tête, je crois bien qu'on la tranchera, car elle est en France, et fort aventurée même ; mais, quant à mes bois de haute futaie et quant à mes châteaux, je défie toutes les scies et toutes les pioches du royaume très-chrétien de mordre dedans.

LE JUGE

Silence !... Continuez, greffier.

LE GREFFIER

« De plus, sera ledit Coconnas... »

COCONNAS

Comment ! il me sera fait encore quelque chose après que j'aurai eu la tête tranchée en Grève ?... Oh ! oh ! ceci me paraît bien sévère.

LE JUGE

Non, monsieur, mais auparavant.

LE GREFFIER

« Et, de plus, sera ledit Coconnas, avant l'exécution du jugement, appliqué à la question extraordinaire. »

COCONNAS

La torture !... et pourquoi faire ?

LE GREFFIER

« Afin de le forcer d'avouer ses complices, complots et machinations dans le détail. »

COCONNAS

Mordi ! voilà ce que j'appelle une infamie !... bien plus qu'une infamie : voilà ce que j'appelle une lâcheté...

LE JUGE, aux valets de Caboche

Faites !

COCONNAS

Faites quoi ?

LE JUGE

Faites selon la teneur de l'arrêt.

(On s'empare de Coconnas, on l'étend sur la chaise de question, on le garrotte.)

COCONNAS

Misérables ! torturez-moi, brisez-moi, mettez-moi en lambeaux... Ah ! vous croyez que c'est avec des morceaux de bois et des morceaux de fer que l'on fait parler un gentilhomme de mon nom ?... Allez, allez, je vous en défie.

LE JUGE

Préparez-vous à écrire, greffier.

COCONNAS

Oui, prépare-toi ; si tu écris ce que je vais vous dire à tous, infâmes bourreaux !... tu auras de la besogne... Écris... écris...

LE JUGE

Voulez-vous faire des révélations ?

COCONNAS

Allez au diable !

LE JUGE

Allons, maître, ajustez les bottines à monsieur.

(Caboche s'approche, lent et impassible ; Coconnas le regarde venir comme s'il regardait un spectre.)

COCONNAS

Oh ! c'est vous ?

LE JUGE, à Caboche

Commencez ! (Caboche attache des planches aux jambes de Coconnas et prépare des coins. – À Coconnas.) Voulez-vous parler ?

COCONNAS

Non !

LE JUGE

Premier coin de l'ordinaire !

(Caboche lève son maillet, frappe sur le coin, qui glisse entre les planches. Le visage de Coconnas n'exprime que l'étonnement, et pas la moindre douleur.)

LE JUGE

Le coin est-il entré jusqu'au bout, maître ?

CABOCHE

Jusqu'au bout, monsieur...

LE JUGE

Voilà un chrétien bien dur...

CABOCHE, se baissant comme pour regarder

Mais criez donc, malheureux !...

COCONNAS, à part

Ah ! je comprends... Digne Caboche, va !... Oui, oui, sois tranquille, je vais crier, puisque tu le commandes ; et, si tu n'es pas content, tu seras difficile.

LE JUGE

Quelle était votre intention en vous cachant dans la forêt ?

COCONNAS, railleur

De nous asseoir à l'ombre.

LE JUGE

Deuxième coin !...

(Caboche enfonce le coin.)

COCONNAS

Ah ! ah !... Hou ! hou !... Prenez garde ! vous me brisez les os !... (À Caboche.) Est-ce bien comme cela ?

CABOCHE

Oui, pas mal.

LE JUGE

Ah ! celui-ci fait son effet... Que faisiez-vous dans la forêt ?

COCONNAS

Eh ! mordi ! je viens de vous le dire, je prenais le frais.

CABOCHE, bas

Avouez !

COCONNAS, de même

Quoi ?

CABOCHE, de même

Ce que vous voudrez ; mais avouez quelque chose.

(Il lève le maillet.)

COCONNAS

Non, non, c'est inutile... Que désirez-vous savoir, monsieur le juge ?

LE JUGE

Ce que vous veniez faire dans la forêt.

COCONNAS

Je venais pour assister à la fuite de M. le duc d'Alençon...
Ah ! tu nous a dénoncés, face blême ?... Attends... attends !

LE JUGE

Laissons là M. le duc d'Alençon et revenons au roi de Navarre. Que savez-vous de la fuite du roi de Navarre ?

COCONNAS

Mais je sais que M. d'Alençon avait des rendez-vous avec M. de Mouy ; que M. d'Alençon avait réuni les huguenots pour fuir avec eux ; que M. d'Alençon...

LE JUGE

Assez... Nous ne faisons pas le procès du duc d'Alençon, nous faisons celui du roi de Navarre... Que savez-vous du roi de Navarre ?

COCONNAS

Ah ! du roi de Navarre, c'est autre chose, je ne sais rien.

LE JUGE

Que savez-vous de la figure de cire trouvée chez M. de la Môle ?

COCONNAS

Je n'en sais rien.

LE JUGE

Que savez-vous de la reine Marguerite ?

COCONNAS

Je n'en sais rien.

(À chaque réponse, Caboche a enfoncé un coin.)

LE JUGE

Eh bien, maître ?

CABOCHE

Je suis au bout, monsieur, et je crois que l'accusé n'en pourrait supporter davantage.

LE JUGE, dictant

« Et ayant, l'accusé, malgré la question ordinaire et extraordinaire à lui donnée en notre présence, refusé de répondre, avons clos le présent procès-verbal... » Et maintenant, maître, l'accusé vous appartient... Il n'a plus affaire qu'à vous et à Dieu.

(Il se retire.)

Scène X

Caboche, Coconnas.

CABOCHE, après avoir regardé sortir tout le monde

Eh bien, mon gentilhomme, comment allons-nous ?

COCONNAS

Ah ! mon ami, mon brave Caboche, je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour moi.

CABOCHE

Et vous aurez raison, monsieur ; car, si l'on savait ce que je viens de faire pour vous, c'est moi qui prendrais votre place... et l'on ne me ménagerait point, moi, comme je vous ai ménagé.

COCONNAS

De sorte que tes coins... ?

CABOCHE

Sont du fer en apparence, et du cuir en réalité.

COCONNAS

Comme c'est ingénieux ! Mais comment as-tu pu avoir l'idée... ?

CABOCHE, dénouant l'appareil

Voilà... J'ai su que vous étiez arrêté, j'ai su qu'on vous faisait votre procès, j'ai su que la reine Catherine voulait votre mort, j'ai su enfin qu'on vous donnerait la question, et j'ai pris mes précautions en conséquence.

COCONNAS

Au risque de ce qui pouvait t'arriver ?

CABOCHE

Monsieur, vous êtes le seul gentilhomme qui m'ait donné la main, et l'on a une mémoire et un cœur... tout bourreau que l'on est, et peut-être même parce que l'on est bourreau... Vous verrez, demain, comme je ferai ma besogne.

COCONNAS

Demain ?

CABOCHE

Sans doute, demain.

COCONNAS

Quelle besogne ?

CABOCHE

Comment ! vous avez oublié... ?

COCONNAS

Ah ! c'est vrai ! c'est demain, que diable !

CABOCHE, à Coconnas prêt à se lever

Que faites-vous ?... Prenez garde ! mes gens sont là, il faut qu'ils croient que vous avez les jambes brisées ; à chaque mouvement que vous ferez, poussez donc un cri.

COCONNAS, aux valets

Eh ! prenez garde ! touchez-moi comme si j'étais de verre... Aïe !... mordi ! aïe ! prenez donc garde ! Oh ! la la... (À Caboche.) Caboche, mon ami...

(Il lui donne une poignée de main.)

LE GUICHETIER, une lanterne à la main

Déposez le prisonnier contre cette muraille.

COCONNAS

Bon ! c'est notre guichetier... N'aurais-je pas la consolation d'être réuni à mon compagnon ?

LE GUICHETIER

On l'apporte.

COCONNAS

Bien, déposez-le là-bas... en face de moi...

(On apporte la Môle, qu'on dépose en face de Coconnas.)

CABOCHE

Bon courage, mon gentilhomme... À demain.

COCONNAS, bas

Demain ? J'espère bien être hors de tes griffes, demain !

CABOCHE

Au revoir.

COCONNAS

Adieu !... adieu !... Peste ! il est charmant, lui... au revoir !...

Là, c'est bien... Allez-vous-en tous, refermez la porte... deux tours plutôt qu'un... (Au guichetier.) Maintenant, l'ami, as-tu entendu parler de nos princesses ?

LE GUICHETIER

Elles sont là, dans le cachot à côté.

COCONNAS, se levant

Et tu les fais attendre, malheureux ?... Vite, vite ! Songe donc que plus tôt elles seront ici, plus tôt nous serons dehors !... Ouvre, ouvre, l'ami.

(Le guichetier ouvre la porte.)

Scène XI

Les mêmes, Marguerite, madame de Nevers.

MADAME DE NEVERS

Cher Annibal !

MARGUERITE

La Môle, mon ami !

LA MÔLE, avec un cri

Ah ! mon Dieu !

MARGUERITE

Qu'y a-t-il donc ?

COCONNAS

Allons, allons, pas un instant à perdre, la Môle ; les chevaux sont là...

MARGUERITE, avec terreur

Oh ! du sang !...

COCONNAS

Du sang !... Que t'ont-ils fait ?...

LA MÔLE

N'y avait-il pas dans l'arrêt que nous subirions la torture ?

COCONNAS

N'a-t-on pas fait pour toi ce que l'on a fait pour moi ?

LA MÔLE

Je ne sais ce que l'on a fait pour toi ; mais je sais, moi, que j'ai les jambes brisées.

MARGUERITE

Bonté du ciel !

LE GEÔLIER

Allons, allons, messieurs, ne perdons pas de temps, la pluie tombe, le vent siffle, les chevaux s'impatientent... Ils pourraient être vus par une ronde de nuit.

MARGUERITE

Que faire ? Mon Dieu ! mon Dieu ! inspirez-nous !

COCONNAS

Allons, ami, du courage ! Je suis fort, je t'emporterai, je te placerai sur ton cheval, je te tiendrai devant moi, si tu ne peux te soutenir sur la selle... Mais partons, partons... Tu entends bien ce que nous dit ce brave homme : il s'agit de la vie.

LA MÔLE

C'est vrai, il s'agit de la vie... Essayons... (Après un effort et un

cri.) Ah ! impossible !... impossible !

MARGUERITE

Henriette !... Henriette !... que faire ?... que devenir ?... Oh ! mon Dieu ! être riche, être reine, être puissante, et souffrir, souffrir ainsi !

LA MÔLE

Du courage, ma reine. Toi, Annibal, toi que les douleurs ont épargné, toi qui es jeune, toi qui es aimé, toi qui peux vivre... fuis, fuis, mon ami ! fuis, et laisse-moi cette suprême consolation de te savoir en liberté.

LE GEÔLIER

L'heure passe... l'heure passe... Hâtez-vous !

LA MÔLE

Fuis, Annibal, fuis ! ne donne pas à nos ennemis ce joyeux spectacle de la mort de deux innocents... Fuis, je t'en conjure.

MADAME DE NEVERS

Viens, Annibal, viens.

COCONNAS

D'abord, madame, donnez à cet homme ce que vous lui avez promis.

(Il montre le geôlier.)

MADAME DE NEVERS, tirant une bourse

Voilà !

COCONNAS

Et maintenant, bon la Môle, tu me fais injure en pensant un instant que je puisse t'abandonner. N'ai-je pas juré de vivre et de mourir avec toi ? Mais tu souffres tant, que je te pardonne.

MADAME DE NEVERS

Que dis-tu, Annibal ?

COCONNAS

Je dis, madame, qu'ils lui ont brisé les jambes, qu'il ne peut plus monter maintenant sur l'échafaud si un ami ne le porte... et que je le porterai, moi.

MADAME DE NEVERS

Mon Annibal, une autre femme prierait, supplierait ; mais,

moi, moi, je te comprends et je suis fière de toi... Annibal, devant Dieu, je t'aimerai toujours avant toute chose... et plus que toute chose, je te le promets, je te le jure !

COCONNAS

C'est bravement parler, madame... Merci !

LE GEÔLIER

On vient, on vient !...

LA MÔLE

Avant de me quitter, ma reine, une dernière grâce... Donnez-moi un souvenir quelconque de vous... que je puisse baiser en montant à l'échafaud.

MARGUERITE

Oh ! oui... tiens !... (Elle détache de son cou un reliquaire et le lui donne.) Tiens, voici une relique sainte que je porte depuis mon enfance... je ne l'ai jamais quittée... Prends-la... prends-la...

LE GEÔLIER

On ouvre la porte... Fuyez, madame... fuyez !

COCONNAS, prenant la main de Marguerite,
et la mettant dans celle de la Môle

Adieu ici, au revoir là-haut.

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS, avec des sanglots

Adieu !... adieu !...

(Les deux femmes fuient par la porte de communication ; les deux hommes les accompagnent des yeux, les bras tendus vers elles. La porte du fond s'ouvre ; on voit entrer un prêtre et des gardes.)

DOUZIÈME TABLEAU

La maison du bourreau.

Scène première

Jolyette, puis Caboche.

Jolyette a les coudes appuyés sur la table ; elle pleure.

CABOCHE, entrant

C'est la première fois, lorsque j'entre, qu'elle ne vient pas me

sauter au cou... Elle a cependant entendu ouvrir la porte, elle a cependant reconnu mon pas... Jolyette !...

JOLYETTE, tressaillant

Hein ?

CABOCHE

Que fais-tu là ?

JOLYETTE

Rien, mon père !

CABOCHE

Tu pleures ?

JOLYETTE

Hélas !

CABOCHE

Viens, mon enfant.

JOLYETTE

Mon père... (Allant à lui.) Est-ce que c'est vrai que ce beau gentilhomme qui, un jour, est venu vous voir pour vous remercier, qui vous a donné la main, qui m'a embrassée... est-ce que c'est vrai qu'il est mort ?

CABOCHE

Qui t'a dit cela ?

JOLYETTE

On me l'a dit.

CABOCHE

Je t'avais défendu de sortir aujourd'hui... Tu m'as donc désobéi ?

JOLYETTE

Non, mon père... J'ai entendu proclamer l'arrêt, et j'ai reconnu le nom.

CABOCHE

Oui, c'est vrai !

JOLYETTE

Il est mort ! pauvre jeune homme !

CABOCHE

Mais, à cette heure, il me bénit au ciel ; car je lui ai épargné

la souffrance... Hier, quand tu me demandais ce que c'était que ces coins de cuir, je ne te l'ai pas dit... C'était pour lui !

JOLYETTE

Et son compagnon ?

CABOCHE

Oh ! c'est autre chose ; son compagnon ne m'avait pas donné la main, lui... Allons, Jolyette, ne parlons plus de cela.

JOLYETTE

À quoi cela nous servira-t-il, de n'en plus parler ? Nous y penserons toujours.

CABOCHE

Mets la table... Après le souper, il faut que je sorte.

JOLYETTE

Où allez-vous, mon père ?

CABOCHE

Au Louvre... Le plus jeune des deux m'a chargé d'une commission pour une grande dame... Je lui ai promis de la faire, je la ferai...

JOLYETTE

Mon Dieu !... mon Dieu !...

(On frappe.)

CABOCHE

On frappe... Silence !

JOLYETTE

Qui peut venir chez nous... où personne ne vient ?

CABOCHE, regardant par un guichet

Deux femmes... (Il ouvre.) Entrez !

Scène II

Les mêmes, Marguerite, madame de Nevers,
toutes deux voilées.

MARGUERITE, levant son voile

Me reconnaissez-vous, maître ?

CABOCHE

Oui, madame ; c'est vous qui m'avez fait venir au Louvre,

pour un gentilhomme blessé.

MARGUERITE

C'est moi... Eh bien, ce gentilhomme, je lui avais fait une promesse, et je viens l'accomplir.

CABOCHE

J'allais aller au Louvre vous la rappeler.

MARGUERITE

Vous voyez qu'il n'est pas besoin de cela, maître, et que j'ai de la mémoire.

CABOCHE

Venez !

MARGUERITE

Un instant... Vous ne les avez pas quittés, n'est-ce pas ?

CABOCHE

Non, de Vincennes jusqu'à la Grève.

MARGUERITE

Qu'ont-ils fait ?... qu'ont-ils dit ?... C'est affreux, je le sais bien ; mais, mon amie et moi, nous avons besoin de savoir cela.

MADAME DE NEVERS, sous son voile

Oui, dites... dites...

JOLYETTE

Pauvres femmes !... elles les aimaient !

CABOCHE

D'abord, là-bas, comme M. de la Môle ne pouvait pas marcher, son ami l'a pris dans ses bras comme il eût fait d'un enfant ; quand le peuple les a vus... tous deux si jeunes... tous deux si beaux... frères par la douleur... le fort portant le faible... le faible consolant le fort... alors, ce n'a plus été, tout le long de la route, que plaintes, que gémissements pour ces malheureux, et qu'imprécations contre ceux qui les faisaient mourir.

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS

Mon Dieu !... mon Dieu !

CABOCHE

M. de Coconnas m'a dit : « N'avez-vous pas quelque cordial, maître ?... Mon ami va s'évanouir de douleur, et je ne voudrais

pas que l'on crût que c'est de crainte... » Alors, je lui ai donné un flacon d'élixir ; l'autre en a bu quelques gouttes, et il est revenu à lui... Puis il a baisé avec ferveur un reliquaire pendu à son cou et a dit : « Mon Dieu, Père tout-puissant, je crois en vous... et j'espère que nous retrouverons au ciel ceux que nous avons aimés sur la terre. »

MARGUERITE, MADAME DE NEVERS

Oh ! oui... oh ! oui.

CABOCHE

En arrivant sur la place de Grève, en apercevant l'échafaud, le plus jeune dit à l'autre : « Ami, je voudrais bien mourir le premier... — C'est bien, c'est bien, lui dis-je, j'ai entendu. — Et d'un seul coup, n'est-ce pas ? ajouta M. de Coconnas. Si vous avez à vous reprendre, reprenez-vous sur moi. »

MADAME DE NEVERS

Brave Annibal !

CABOCHE

Nous nous arrê tâmes... Ah ! madame, ce n'étaient que pleurs et sanglots autour de nous. « Tu m'as promis de me porter, dit M. de la Môle. — Oui, oui, sois tranquille ! lui répondit M. de Coconnas. » Et il le prit dans ses bras, comme il avait déjà fait, et il monta sur l'échafaud sans l'aide de personne, ou plutôt sans vouloir que personne le touchât... Seulement, celui qu'on portait disait à l'autre : « Regarde bien, Annibal, regarde bien autour de nous... Je suis sûr que nous allons les revoir... » En effet, quand il fut déposé sur l'estrade, il étendit la main vers la petite muraille qui se trouve à l'angle de la place et montra deux femmes vêtues de noir... qui se tenaient enlacées et pleuraient. (Les deux femmes se tiennent enlacées et pleurent.) Alors, son ami lui dit : « Embrasse-moi, la Môle, et meurs bien... Cela ne te sera pas difficile, ami, tu es si brave ! — Ah ! dit M. de la Môle, il n'y aura pas de mérite à moi à bien mourir ; je souffre tant en ce moment !... » Le plus âgé me fit un signe... Je compris... et... Oh ! madame, au nom de la Vierge Marie, puisque vous avez tout vu, ayez pitié de moi !

MARGUERITE

Non, non, pas un mot de plus... Vous avez raison... Où sont-ils ?

CABOCHE

Là, couchés l'un près de l'autre... les mains l'une dans l'autre.

MARGUERITE

Nous voulons les voir, maître ; car nous avons fait aux vivants une promesse que nous devons tenir aux morts.

CABOCHE, tirant un grand rideau

Venez !...

(On voit les deux amis couchés l'un près de l'autre avec l'effroyable symétrie de la mort. Ils sont couverts d'un manteau qui ne laisse voir que leurs têtes. Les deux femmes s'approchent religieusement, s'agenouillent et les baisent au front.)

MARGUERITE

La Môle !... cher la Môle !...

MADAME DE NEVERS

Annibal !... Annibal !... si beau, si fier, si brave ! Hélas !... hélas !... je t'appelle et tu ne me réponds plus.

JOLYETTE, à genoux

Mon Dieu, mon Dieu, donnez la force à ceux qui souffrent !... ayez pitié de ceux qui pleurent !

MARGUERITE

Maintenant...

MADAME DE NEVERS, arrachant
de son cou un collier en rubis

Vous ferez prier pour leurs âmes... Adieu, maître, adieu... Viens, Marguerite... viens !...

(Caboche ferme le rideau. Les deux femmes font un effort et disparaissent.)

Scène III

Jolyette, Caboche.

JOLYETTE

Mon père, je vous demande le plus petit rubis de ce collier.

CABOCHE

Pour quoi faire, mon enfant ?...

JOLYETTE

Pour payer ma dot au couvent des Filles-du-Calvaire, où je vous demande à genoux la permission d'entrer demain.

ACTE CINQUIÈME

ÉPILOGUE

TREIZIÈME TABLEAU

La chambre à coucher du Roi, au château de Vincennes. Dans un des angles, un cabinet dont on voit l'intérieur ; au fond, large fenêtre avec balcon.

Scène première

Le roi, la nourrice, puis Catherine,
Maurevel, de Nancey, courtisans.

Le roi prie, la nourrice est près de la porte.

LE ROI

Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi !... mon Dieu, Seigneur,
ayez pitié de moi !

(Il prie.)

CATHERINE, entrant dans le cabinet
et tenant Maurevel par la main

Tenez-vous ici, sire de Maurevel ; le roi va de plus mal en plus mal... et, s'il venait à mourir, peut-être aurais-je à l'instant même besoin de vous.

MAUREVEL

Votre Majesté sait que je suis à ses ordres avec tout le régiment d'arquebusiers dont elle m'a fait le capitaine.

CATHERINE

Et vos gens, où sont-ils ?

MAUREVEL

Dans la cour du château.

CATHERINE

Et le roi de Navarre est bien gardé, n'est-ce pas ?

MAUREVEL

Il est dans le donjon, avec deux hommes dans sa chambre, et six autres à la porte.

CATHERINE

Oh ! qu'il n'aille pas nouer des intelligences au dehors, monsieur de Maurevel, qu'il n'aille pas fuir... Vous me répondez de lui ?

MAUREVEL

Ne craignez rien, madame.

LE ROI, priant

Ô mon Dieu, mon Dieu, Seigneur, si votre volonté est que je meure, rappelez-moi à vous tout de suite, mon Dieu... Oh ! à moi... à moi... Appelez du secours... Ce sang qui coule... Ambroise Paré !... Mazille !... à l'aide !

LA NOURRICE

Secours au roi ! secours au roi !... Au secours ! au secours !... le roi se meurt.

DE NANCEY, COURTISANS

Le roi !... le roi !

LA NOURRICE

Appelez maître Ambroise Paré... Maître Ambroise !... Ah ! mon Charles !

LE ROI

Ce sang... ce sang... (Apercevant Catherine.) Pardon, madame, mais je voudrais cependant bien mourir en paix.

CATHERINE

Mourir, mon fils ! pour une crise de ce vilain mal ? voudriez-vous donc désespérer ainsi ?

LE ROI

Je vous dis, madame, que je sens mon âme qui s'en va ; je vous dis, madame, que c'est la mort qui arrive... Eh ! je sais ce que je sens, et je sais ce que je dis.

CATHERINE

Sire, votre imagination est votre plus grave maladie ; depuis le supplice si mérité de ces deux sorciers, de ces deux assassins, qu'on appelait la Môle et Coconnas, vos souffrances physiques doivent avoir diminué... Le mal moral persévère seul, et, si je pouvais causer avec vous dix minutes seulement, je vous prou-

verais...

LE ROI

Vous croyez ?... Bien... Sortez, messieurs ; et toi, nourrice, veille à la porte : la reine Catherine de Médicis veut causer avec son fils bien-aimé Charles IX. Seulement, madame, une troisième personne doit assister à cet entretien.

CATHERINE

Et quelle est cette personne que vous désirez voir ?

LE ROI

Mon frère, madame ; faites-le appeler.

CATHERINE

Nourrice, par ordre du roi, dites à M. de Nancey d'aller quérir le duc d'Alençon.

LE ROI

Non, pas le duc d'Alençon ; j'ai dit mon frère, madame.

CATHERINE

Et de quel frère voulez-vous donc parler ?

LE ROI

Je veux parler de Henri, et non du duc d'Anjou ni du duc d'Alençon... Henri de Navarre seul est mon frère... Henri de Navarre seul saura mes dernières volontés.

CATHERINE

Henri de Navarre !... Et moi, croyez-vous, Charles, si vous êtes aussi près de la tombe que vous le dites, croyez-vous que je céderai à personne, surtout à un étranger, le droit de vous assister à votre heure suprême... ce droit qui est mon droit de reine, mon droit de mère ?

LE ROI

Vous n'êtes pas plus ma mère, madame, que le duc d'Alençon n'est mon frère.

CATHERINE

Depuis quand celle qui donne le jour n'est-elle plus la mère de celui qui l'a reçu ?

LE ROI

Du moment, madame, que cette mère dénaturée ôte ce qu'elle

a donné.

CATHERINE

Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

LE ROI

Vous allez me comprendre... (Il prend sous son traversin une petite clef d'argent.) Prenez cette clef, madame, et ouvrez ce coffre ; il contient quelques papiers qui parleront pour moi.

CATHERINE, ouvre le coffre et recule

Oh !

LE ROI

Eh bien, qu'y a-t-il donc en ce coffre qui vous effraye ?... Dites, madame, dites.

CATHERINE

Rien.

LE ROI

En ce cas, plongez-y la main, et prenez-y un livre. Il doit y avoir un livre, n'est-ce pas ?

CATHERINE

Oui.

LE ROI

Un livre de chasse ?

CATHERINE

Oui.

LE ROI

Prenez-le, et apportez-le-moi, madame.

CATHERINE, prenant le livre

Fatalité !

LE ROI

Bien !... Écoutez maintenant... Ce livre, j'étais insensé... j'aimais la chasse par-dessus toute chose... ce livre de chasse, je l'ai trop lu... Comprenez-vous ?

CATHERINE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

LE ROI

C'était une faiblesse ; brûlez-le, madame... Il ne faut pas

qu'on sache les faiblesses des rois... (Catherine porte le livre à la cheminée.) Et maintenant, madame, appelez mon frère.

CATHERINE

Oh ! maudit soit-il !...

(Elle se dirige vers le cabinet.)

LE ROI

Vous entendez, mon frère Henri de Navarre... mon frère, à qui je veux parler à l'instant même, au sujet de la régence du royaume.

CATHERINE, dans le cabinet, à Maurevel

Monsieur de Maurevel, combien de temps faut-il à un cavalier bien monté pour sortir de Vincennes ?

MAUREVEL

Cinq minutes, madame.

CATHERINE

Avez-vous des chevaux prêts ?

MAUREVEL

Oui.

CATHERINE

Courez au donjon, ouvrez les portes, conduisez le roi de Navarre à l'esplanade, qu'il monte à cheval, que dans cinq minutes il soit libre et hors du château.

MAUREVEL

Madame !

CATHERINE

Je vais délivrer mon fils François, et je reviens ici... Dans cinq minutes, ni plus ni moins... vous m'entendez ?

(Elle sort.)

Scène II

Le roi, la nourrice.

LA NOURRICE, apportant une boisson

Eh bien, mon Charles, comment vas-tu ?

LE ROI

Mieux, mieux, nourrice... C'est mieux aller que de s'ap-

procher de la mort, quand on souffre comme je le fais en ce moment... Toujours cette sueur de sang !... toujours !...

LA NOURRICE

Ah ! c'est le sang des huguenots, pauvre Charles...

LE ROI

Crois-tu ?... C'est possible... Mais ma mère... mon frère... M. de Guise... en ont bien répandu autant que moi.

LA NOURRICE

Oui ; mais c'est toi, mon enfant, c'est toi, le roi, qui les as autorisés à le répandre... Ah ! je le disais bien, je le disais bien...

LE ROI

Assez, nourrice... Prie... prie... Il n'y a déjà autour de moi que trop de voix qui maudissent. Mais Henriot ne vient pas... Je n'ai pas le temps d'attendre, moi... Henri !... Henri !...

Scène III

Les mêmes, Catherine, rentrant ; puis Henri.

CATHERINE

Sire, le roi de Navarre ne viendra pas.

LE ROI

Pourquoi cela, madame ?

CATHERINE

Parce que ce bon Henriot, ce frère bien-aimé, ce fidèle ami, se trouvait mal à l'aise sous le même toit que Votre Majesté ; parce qu'il a préféré à votre protection ses complots, ses révoltes en Navarre ; parce qu'il vient de s'enfuir de Vincennes, et qu'à cette heure il rejoint ses bons alliés les huguenots.

LE ROI

Henri en fuite, lui qui m'avait demandé à rester ici ?... Henri un traître ? Henri m'abandonnant ?... Oh ! ce dernier coup m'achève... Henriot !... Henriot, sois maudit !... Henriot !... Henriot !...

HENRI, qui est entré pendant les derniers mots

Vous m'appellez, mon frère ?

CATHERINE

Le Béarnais !

LE ROI

Henri !... Ah ! voyez-vous, madame !...

(Épuisé par cet effort, le roi retombe
dans son fauteuil et perd connaissance.)

Scène IV

Les mêmes, Henri.

CATHERINE, saisissant le bras de Henri

Que venez-vous faire ici ?

HENRI

Quand vous me reteniez prisonnier, je cherchais à fuir, madame ; mais, aujourd'hui que vous m'offrez la liberté par l'entremise de Maurevel, j'ai compris qu'il fallait rester à Vincennes ; j'ai donc laissé M. de Maurevel m'ouvrir la porte... Mais je reviens, et je reste ici.

CATHERINE

Et vous venez parler au roi ?

HENRI

Je viens voir mon frère, qui est malade, que l'on dit mourant.

CATHERINE, avec ironie

Fidèle ami ! tendre parent !... Vous n'avez pas d'autre dessein ?

HENRI

Pour être roi, n'a-t-on pas un cœur, n'a-t-on pas des larmes devant une souffrance comme celle-ci ?...

(Il montre le roi.)

CATHERINE

Écoutez, monsieur, nous n'avons pas de temps à donner à vos sensibleries. Plus de finesses !... jouons notre jeu en roi et en reine !... Si vous avez de l'ambition, si vous la laissez voir au roi, s'il vous fait une offre...

HENRI

Quelle offre voulez-vous qu'il me fasse, madame ?

CATHERINE

Je ne sais ; mais, s'il vous en fait une... et que vous l'acceptiez...

HENRI

Eh bien ?

CATHERINE

Réfléchissez !

HENRI

Depuis que je joue avec vous ce jeu royal, madame, j'ai eu le temps de réfléchir.

(Le roi s'est ranimé peu à peu ; il écoute et observe.)

CATHERINE

Eh bien, à cette porte par où vous êtes entré, par où vous devez sortir, vous trouverez la liberté, la vie, si vous n'avez pas cédé à l'ambition.

HENRI

Et si je suis ambitieux ?

CATHERINE

C'est moi qui serai à cette porte.

(Elle tourmente de la main et tire un poignard.)

LE ROI, saisissant le poignet de Catherine

Passe ici, Henriot !

HENRI, se jetant sur la main du roi

Mon roi !

CATHERINE, avec rage

Oh !

LE ROI

Vous, madame, laissez-nous.

CATHERINE

Mais ce que vous allez dire au roi de Navarre, il faut toujours que je le sache.

LE ROI

En effet, vous le saurez ; je vous ferai appeler, madame... mais quand il en sera temps... Veuillez donc attendre mes ordres.

CATHERINE, sortant

Si Maurevel n'a pas l'habitude d'élargir les prisonniers, au moins, rendons-lui justice... il les tue.

Scène V

Le roi, Henri.

Le roi congédie la nourrice d'un geste.

LE ROI

Vous m'aimez donc, vous, Henri ?

HENRI

De tout mon cœur, sire.

LE ROI

Oh ! Henri, comme je souffrais de ne pas vous voir... Je vous ai bien tourmenté dans ma vie, mon pauvre ami.

HENRI

Sire, je ne me souviens plus que de l'amour que j'ai toujours porté à mon roi.

LE ROI

Merci, Henriot ; car tu as tant souffert sous mon règne... sous mon règne, où ta mère est morte...

HENRI

Ne parlons plus du passé, sire.

LE ROI

C'est que le présent est à peine à moi, et que l'avenir ne m'appartient plus. Je meurs, vois-tu, Henri !... Je meurs.

HENRI

Ne dites pas cela, mon frère ; pleine de jeunesse, plein de force encore... roi puissant du plus beau royaume de la terre... vous mourir ?... Oh ! non pas, vous vivrez.

LE ROI

Henri, l'on t'a dit peut-être que je rendais par tous les pores le sang des huguenots tués à la Saint-Barthélemy ! Eh bien, ce n'est pas du sang... c'est du poison qui s'échappe de mes veines.

HENRI

Du poison ?... Oh ! sire, dites-moi quels sont les meurtriers.

LE ROI

Silence, Henri ! si ma mort doit être vengée, c'est par Dieu seul !... Ne parlons plus de moi... Je suis mort, te dis-je.

(Il va au fauteuil.)

HENRI

Sire, on vous sauvera.

LE ROI

Impossible... Et pourquoi vivrais-je ?... Pour subir tous ces traîtres, tous ces assassins qui m'entourent, pour assister à l'agonie de la France, pour voir tomber pièce à pièce ma couronne autrefois si belle ?... Non, j'aime mieux mourir tout entier, mourir roi.

HENRI

Chassez les meurtriers ! écrasez les traîtres !... La couronne glisse de votre front, dites-vous ? Relevez la tête.

LE ROI

Tout est fini.

HENRI

Cette noblesse corrompue, avilie, vendue aux intrigues italiennes, balayez-la... Tendez la main à vos vrais amis, qui, massacrés par leur roi, versaient encore plus de larmes que de sang. Rendez ses droits au parlement, ses franchises au peuple ; le jour où vous aurez des magistrats au lieu de courtisans, des concitoyens au lieu d'esclaves, un peuple heureux au lieu de sujets affamés... ce jour-là, vous demanderez à vivre, sire ; les rois sont assez forts quand ils sont aimés.

LE ROI

C'est toi qui dis cela, Henri !

HENRI

C'est moi qui le ferais, sire, si j'étais le maître.

LE ROI

Tu le seras.

HENRI

Moi roi !

LE ROI

Il faut bien que je te fasse fort, pour résister à ces ennemis implacables que je te laisse... à M. d'Alençon, à ma mère... Tu acceptes, n'est-ce pas ?

(Bruit d'armes dans l'antichambre.)

HENRI, à lui-même

Oh ! quel est ce bruit ?

LE ROI

Tu crains ? tu hésites ?

HENRI

Non, sire, je ne crains pas ; non, sire, je n'hésite plus... J'accepte.

LE ROI

C'est bien... Nourrice, appelle ma mère... Qu'on fasse venir M. d'Alençon.

LA NOURRICE

Ils sont là qui attendent.

LE ROI

Qu'ils entrent.

Scène VI

Les mêmes, Catherine, le duc d'Alençon.

CATHERINE

Nous voici ; que nous voulez-vous, sire ?

LE ROI

Madame, je veux vous dire que j'ai choisi un régent qui puisse prendre en dépôt la couronne et qui la garde sous sa main et non sur sa tête. Ce régent, saluez-le, mon frère !... ce régent, c'est le roi de Navarre... Tenez, monsieur le régent, voici le parchemin qui, jusqu'au retour du roi de Pologne, vous donne le commandement des armées, la clef du trésor, le droit et le pouvoir royal. (Catherine fait un mouvement.) Ah ! vous ne répondez pas ? vous n'obéissez pas ?

CATHERINE

Non, je ne réponds pas ; non, je n'obéis pas ; car jamais ma race ne pliera la tête sous une race étrangère... Jamais un Bourbon ne régnera en France, tant qu'il y restera un Valois.

LE ROI

Madame, il ne faut pas longtemps pour donner un ordre, il ne faut pas longtemps pour punir des meurtriers et des empoisonneurs.

CATHERINE

Eh bien, donnez-le donc cet ordre, si vous l'osez... En attendant, moi, je vais donner les miens... Venez, mon fils.

(Elle sort, entraînant d'Alençon.)

LE ROI

Nancey !... Nancey !... à moi !... je l'ordonne... je le veux... Nancey, arrêtez ma mère... mon frère... Ce sont eux qui... Ah !...

(Il tombe évanoui, étouffé par une gorgée de sang ; on le porte sur son lit.)

HENRI, à M. de Nancey, qui entre

Gardez la porte, monsieur, et ne laissez entrer personne.

DE NANCEY

Mais au nom de qui me donnez-vous cet ordre, sire ?

HENRI, lui montrant le parchemin

En mon nom... Je suis régent de France. (De Nancey s'incline et sort.) Voici l'instant suprême... Faut-il vivre ?... faut-il régner ?...

(Une tapisserie se soulève de l'autre côté du lit du roi.)

Scène VII

Les mêmes, René.

RENÉ

Il faut vivre, sire !

HENRI

René !

RENÉ

Oui, cette prédiction qui disait que vous seriez le roi de France n'était pas fausse ; mais l'heure n'est pas venue.

HENRI

Comment le sais-tu ?... puis-je te croire ?

RENÉ

Écoutez...

HENRI

J'écoute !

RENÉ

Baissez-vous ! (Henri hésite.) Vous doutez de moi ?

HENRI

À ma place, ne douterais-tu pas ? Dis !

RENÉ

Eh bien, apprenez un secret.

HENRI

Lequel ?

RENÉ

Un secret que je sais seul, et que je vous révèle si vous me jurez, sur ce mourant, de me pardonner la mort de votre mère.

HENRI

Toute religion ordonne le pardon ; René, sur ce mourant, je jure de vous pardonner.

RENÉ

Eh bien, sire, le roi de Pologne arrive.

HENRI

Oh ! malheur à moi !

RENÉ

Un messenger est arrivé ce matin de Varsovie ; il ne précédait le roi Henri d'Anjou que de quelques heures.

HENRI

Oh ! si j'avais seulement huit jours.

RENÉ

Oui ; mais vous n'avez pas huit heures. Avez-vous entendu le bruit des armes que l'on préparait ?

HENRI

Certes !

RENÉ

Eh bien, ces armes, on les préparait à votre intention... Ils viendront vous tuer jusqu'ici, jusque dans la chambre du roi.

HENRI

Le roi n'est pas mort encore.

RENÉ

Non ; mais, dans cinq minutes, il le sera.

HENRI

Que faire, alors ?

RENÉ

Fuir, escorté de quatre hommes sûrs.

HENRI

Y a-t-il quatre hommes sûrs pour moi en France ?

Scène VIII

Les mêmes, de Mouy, paraissant derrière René.

DE MOUY

Oui, sire, s'ils sont commandés par moi.

HENRI

De Mouy !... Qui t'a introduit ici ?

DE MOUY

René.

RENÉ

Avez-vous confiance en moi, maintenant, sire ?

HENRI

Oui.

RENÉ

Eh bien, suivez-moi par ce passage secret, et je vous conduirai jusqu'à la poterne... Venez ! venez !

HENRI, embrassant Charles au front

Adieu, mon frère !... Meurs en paix, pauvre abandonné !... Au nom de nos frères, je te pardonne... Je n'oublierai pas que ta dernière volonté fut de me faire roi... Venez, messieurs.

LE ROI, rouvrant les yeux

Nourrice !... nourrice !

(Henri sort après avoir pris l'épée au chevet du lit du roi ;
René et de Mouy le suivent.)

Scène IX

Le roi, la nourrice.

LE ROI

Nourrice !... nourrice !...

LA NOURRICE

Eh bien, qu'y a-t-il, mon Charlot ?

LE ROI

Nourrice ! il faut qu'il se soit passé quelque chose pendant que je dormais... Je vois Dieu qui m'appelle... Mon Dieu ! mon Dieu ! recevez-moi dans votre miséricorde... Mon Dieu ! oubliez que j'étais roi... car je viens à vous sans sceptre et sans couronne... Mon Dieu ! oubliez les crimes du roi pour ne vous souvenir que des souffrances de l'homme... Mon Dieu, mon Dieu !... me voilà... Ah !...

(Il meurt.)

LA NOURRICE

Au secours !... au secours !... le roi est mort !

Scène X

Les mêmes, Catherine, le duc d'Alençon, de Nancey,
courtisans, capitaines, puis de Mouy.

CATHERINE

Mort !... Entrez tous... Où est Henri ?... qu'est-il devenu ?... (Courant au balcon.) Il fuit !... Tenez... là-bas... dans la nuit... avec son manteau brun, avec une plume blanche... Feu, monsieur de Maurevel !... feu sur le panache blanc !... (Coups de feu.) Ah !... il tombe !... il est tombé !... il est mort !... Qu'on l'apporte ! qu'on l'apporte !...

LE DUC

Il est mort !... Donc, je suis roi.

DE NANCEY

Madame, la cour est pleine de gardes, de courtisans et de

capitaines.

CATHERINE

Faites ainsi que j'ai dit, monsieur... Proclamez le duc d'Anjou !

LE DUC

Arrêtez, monsieur !... Mon frère d'Anjou est en Pologne, et ne peut être proclamé roi, ma mère se trompe...

CATHERINE

Votre frère d'Anjou frappe aux portes de Vincennes en ce moment peut-être... (On entend les trompettes.) Prenez garde, mon fils ! un mot de plus, et vous êtes un rebelle. (On apporte un cadavre enveloppé d'un manteau brun, le visage couvert d'un chapeau orné d'une plume blanche.) Ah !... le voilà !... le voilà !... Eh bien, où sont maintenant les prédictions des astrologues qui t'assuraient le royaume de France, Béarnais damné ?... Monsieur de Nancey, annoncez la mort du roi et proclamez son successeur.

DE NANCEY, sur le balcon

Le roi Charles IX est mort... Le roi Charles IX est mort... Le roi Charles IX est mort... Vive le roi Henri III !

TOUS

Vive le roi Henri III !...

DE MOUY, se soulevant et écartant son manteau

Vive le roi Henri IV !...

(Il retombe mort.)

CATHERINE

Oh !... c'est la prophétie de la mort !... Il régnera ! il régnera !...

DISTRIBUTION

HENRI DE NAVARRE	M. Mélingue
CHARLES IX	M. Rouvière
LA MÔLE	M. Lacressonnière
COCONNAS	M. Bignon
LA HURIÈRE	M. Derosselle
CABOCHE	M. Saint-Léon
D'ALENÇON	M. Boileau
DE MOUY	M. Georges
RENÉ	M. Hiellard
MAUREVEL	M. Crette
FRIQUET	M. Colbrun
Le géôlier	M. Barré
Le gouverneur	M. Peupin
Un huguenot	M. Linge
Un juge	M. Bab
CATHERINE DE MÉDICIS	M ^{me} Person
MARGUERITE	M ^{me} Périer
Madame DE NEVERS	M ^{me} Rey
Madame DE SAUVE	M ^{me} Atala-Beauchêne
La nourrice	M ^{me} Fontenay
JOLYETTE	M ^{me} Maillet
GILLONNE	M ^{me} Laignelet
MICA	M ^{me} Delaunay